DOCUMENT RESUME

ED 289 377 FL 017 092

AUTHOR Chan, Kwok B.; Dorais, Louis-Jacques
TITLE Adaptation linguistique et culturelle: L'experience des refugies d'Asie du sud-est au Quebec (Linguistic and Cultural Adaptation: The Experience of Southeast Asian Refugees in Quebec).
INSTITUTION Laval Univ., Quebec (Quebec). International Center for Research on Bilingualism.
REPORT NO B-164
PUB DATE 87
NOTE 220p.
PUB TYPE Collected Works - General (020)
LANGUAGE French

EDRS PRICE MF01/PC09 Plus Postage.
DESCRIPTORS *Acculturation; *Adjustment (to Environment); *Cambodians; Climate; Diglossia; Economic Factors; Elementary Secondary Education; Foreign Countries; Immigrants; Indochinese; Land Settlement; *Refugees; *Social Adjustment; *Vietnamese People
IDENTIFIERS *Quebec (Montreal)

ABSTRACT

A collection of papers, in English and French, on the adjustment processes and problems of Southeast Asian refugees in Quebec includes: "Prelude to Resettlement: A Clinical View on the Transit Camp Experience of Vietnamese Refugees" (David Loveridge, Kwok B. Chan); "Une communaute culturelle en situation de diglossie: Les Vietnamiens du Quebec" (Lise Pilon-Le); "Problemes d'adaptation scolaire des enfants Vietnamiens au Quebec" (Nguyen Quy Bong); "Adaptation economique des refugies Indochinois de la seconde vague (1979-80): L'example du Quebec" (Gilles Deschamps); "Froide solitude et neige paisible: Les Indochinois a Quebec" (Louis-Jacques Dorais); "Les Vietnamiens a Quebec et leurs problemes d'integration" (Nguyen Huy, Dean Louder); "Les determinants du processus d'adaptation sociale et linguistique des Vietnamiens a Quebec" (Thuy Pham-Nguyen); "L'implantation des Cambodgiens a Montreal: Marche vers le village" (Gilles Cossette, Pen Phan); "Les Vietnamiens dans la Beauce" (Que T. Pham); and a concluding paper by Louis-Jacques Dorais and Kwok B. Chan. (MSE)

****
* Reproductions supplied by EDRS are the best that can be made *
* from the original document. *
****

ED289377

centre international de recherche sur le bilinguisme

publication
B-164

ADAPTATION LINGUISTIQUE ET CULTURELLE:
L'expérience des réfugiés d'Asie du sud-est au Québec

"PERMISSION TO REPRODUCE THIS MATERIAL HAS BEEN GRANTED BY

A. Prujiner

TO THE EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)."

U.S. DEPARTMENT OF EDUCATION
Office of Educational Research and Improvement
EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)

This document has been reproduced as received from the person or organization originating it.

Minor changes have been made to improve reproduction quality.

Points of view or opinions stated in this document do not necessarily represent official OERI position or policy.

Kwok B. Chan & Louis-Jacques Dorais

1987

CIRB
ICRB

BEST COPY AVAILABLE

FL017092

Kwok B. CHAN & Louis-Jacques DORAIS

ADAPTATION LINGUISTIQUE ET CULTURELLE:

L'expérience des réfugiés d'Asie du sud-est au Québec

Publication B-164

1987
Centre international de recherche sur le bilinguisme
International Center for Research on Bilingualism
Québec

Le Centre international de recherche sur le bilinguisme est un organisme de recherche universitaire qui reçoit une contribution du Secrétariat d'État du Canada pour son programme de publication.

The International Center for Research on Bilingualism is a university research institution which receives a contribution from the Secretary of State of Canada for its publication programme.

© **1987 CENTRE INTERNATIONAL DE RECHERCHE SUR LE BILINGUISME**
Tous droits réservés. Imprimé au Canada
Dépôt légal (Québec) 4e trimestre 1987
ISBN 2-89219-179-3

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1

Prelude to Resettlement:
A Clinical View on the Transit Camp Experience of Vietnamese Refugees . . . 5
David LOVERIDGE & Kwok B. CHAN

Une communauté culturelle en situation de diglossie:
Les Vietnamiens du Québec 25
Lise PILON-LÊ

Problèmes d'adpatation scolaire des enfants Vietnamiens au Québec 49
Nguyên QUY BONG

Adaptation économique des réfugiés Indochinois de la seconde vague (1979-1980):
L'exemple du Québec 57
Gilles DESCHAMPS

Froide solitude et neige paisible: Les Indochinois à Québec. 89
Louis-Jacques DORAIS

Les Vietnamiens à Québec et leurs problèmes d'intégration. 119
Nguyen HUY & Dean LOUDER

Les déterminants du processus d'adaptation sociale et linguistique
des Vietnamiens à Québec 149
Thuy PHAM-NGUYEN

L'implantation des Cambodgiens à Montréal:
Marche vers le village 167
Gilles COSSETTE avec la collaboration de Pen PHAN

Les Vietnamiens dans la Beauce 207
Quê T. PHAM

Conclusion. 215
Louis-Jacques DORAIS & Kwok B. CHAN

INTRODUCTION

En 1979-80, les réfugiés de la mer et ceux qui fuyaient le génocide des Khmers Rouges ont beaucoup fait parler d'eux. Leur situation désespérée a donné lieu à une vague de compassion sans précédent. Associations volontaires, églises, groupes de parrainage et services publics ont uni leurs efforts pour accueillir ici par milliers ces femmes, ces hommes et ces enfants qui, poussés par les remous de l'histoire, se voyaient contraints d'abandonner leur pays natal, le Cambodge, le Laos ou le Vietnam.

Puis le temps a passé. D'autres événements, d'autres problèmes ont attiré l'attention des médias. A l'heure actuelle, on n'entend plus que rarement parler de ces nouveaux concitoyens, maintenant installés à demeure parmi nous.

Et pourtant, leur installation au Québec ne constituait que la première étape d'un long processus d'adaptation à une vie nouvelle, bien différente de celle qu'ils avaient connue jusque-là. Certains sont partis ailleurs, en quête d'emplois, mais beaucoup sont restés. En 1986, on peut estimer à environ 25 000 le nombre de personnes d'origine vietnamienne, cambodgienne, laotienne ou chinoise d'Indochine vivant au Québec. Elles sont surtout arrivées depuis 1979, mais plusieurs d'entre elles étaient venues dès 1975, avec la première vague de réfugiés (qui avait suivi la prise du pouvoir par les Communistes), voire même avant cette date. Dès la fin des années 50 en effet, le Québec accueillait chaque année quelques dizaines de jeunes gens d'Asie du Sud-Est, venus poursuivre ici leurs études.

Quatre-vingt-dix pour cent des personnes se réclamant d'une origine cambodgienne, laotienne ou vietnamienne habitent la région de Montréal. On retrouve cependant presque partout au Québec des petits groupes ou des familles isolées d'immigrants venus d'Indochine. Il y a maintenant des restaurants cambodgiens au Cap-de-la-Madeleine, à Rimouski et à Saint-Marc des Carrières (comté de Portneuf). Quelques Laotiens vivent à Dolbeau, au lac Saint-Jean. Des médecins vietnamiens pratiquent occasionnellement

au Nouveau-Québec. A elle seule, la région de la Vieille Capitale compte environ 1 800 personnes d'origine indochinoise. Deux cents cinquante Vietnamiens (et cinquante Hmong) habitent Sherbrooke; une douzaine vivent à Saint-Georges de Beauce.

Il est donc intéressant de voir comment ces gens se sont adaptés à la vie québécoise, et ce à plusieurs points de vue: linguistique, culturel, psycho-social, économique. Dans les neuf chapitres de ce livre, une douzaine de spécialistes ont abordé sous différents angles les problèmes d'adaptation des réfugiés d'Asie du Sud-Est. En conclusion, les deux responsables de l'ouvrage, tirant les leçons qui se dégagent de ces études, proposent un certain nombre de recommandations visant à faciliter l'adaptation de ces nouveaux concitoyens. Plus de dix ans après les événements de 1975, il était temps de faire un premier bilan de l'expérience des réfugiés au Québec.

INTRODUCTION

In 1979-80, the various media have abundantly reported about the boat-people, and those refugees who had fled the Khmer Rouge genocide. Their desperate situation gave rise to an unprecedented wave of compassion. Voluntary associations, churches, sponsorship groups and public organizations united their efforts to welcome thousands of women, men and children which, moved by the turmoils of history, were feeling the obligation to abandon their homeland, whether it be Cambodia, Laos or Vietnam.

Then time elapsed. The interests of the media did focus on other events and problems. For the time being, news are rarely heard any more about these new citizens, who have now permanently settled amongst our midst.

But still, their settlement in Quebec did merely consitute a first step in the long process of adapting to a new life, utterly different from the one they had known before. Some refugees have moved elsewhere, searching for jobs, but many have remained here. In 1986, it can be estimated that about 25 000 persons of Vietnamese, Cambodian, Laotian or Chinese Indochinese origin live in the Province of Quebec. Most of them have arrived since 1979, but several had come as early as 1975, with the first wave of refugees (after the Communist seizure of power), or even sooner. Since the end of the fifties, Quebec used to receive annually a few dozens of young Southeast Asians, who were coming here to complete their education.

Ninety per cent of Quebec people claiming a Cambodian, Laotian or Vietnamese origin dwell in the Montreal metropolitan area. But almost everywhere in the province are found small clusters, or isolated families, of Indochinese immigrants. Cambodian restaurants are now operating in Cap-de-la-Madeleine, Rimouski and Saint-Marc des Carrières (Portneuf county). A few Laotians live in Dolbeau (Lake Saint John). Vietnamese physicians occasionally practice their profession in Arctic Quebec. The Quebec City area harbours about 1 800 people of Indochinese origin. Two hundred and fifty Vietnamese (and fifty Hmong) live in Sherbrooke; a dozen dwell in Saint Georges de Beauce.

Thus, it may be interesting to understand how these people have adapted to Quebec life, and this from many different points of view: language, culture, psychology, economy. In the nine chapters of the present book, a dozen specialists have studied, from various angles, the adaptation problems of Southeast Asian refugees. In the conclusion, the two editors, drawing their inspiration from what is said in the preceding pages, propose several recommendations, in order to facilitate the adaptation of these new compatriots. More than ten years after the events of 1975, it was due time to undertake a first summary of the experience of Southeast Asian refugees in Quebec.

PRELUDE TO RESETTLEMENT:
A CLINICAL VIEW ON THE TRANSIT CAMP EXPERIENCE OF VIETNAMESE REFUGEES

David LOVERIDGE & Kwok B. CHAN

Since Pfister-Ammende, the Swiss psychiatrist and psychoanalyst, wrote in 1949 a classic paper on "mental hygiene" in Swiss camps focusing on the impact of the organization, culture and atmosphere of the camps on the refugees, very little research has been done to examine the relationship between the conditions of the camp and the emotional and psychological life of the refugees. The few existing related publications (Rahe et al, 1978; Mayadas, 1982; U.N.H.C.R., 1982) touch only tangentially on the relationship, looking mainly at the psychosocial problems that refugees bring with them into the camps (the aftermath of the separation trauma), as well as the psychiatric, psychological and social services provided in the camps. For a wide variety of reasons, the advice of Pfister-Ammende regarding camp organization and administration has gone largely unheeded, ignored or forgotten.

When we speak of being "in transit", we usually think of being on the move from one place to another, or, perhaps, in a different sense, of a kind of no-man's-land, a period of inconsequential waiting on the journey itself where nothing much seems to happen; the transit lounge of some international airport must, one imagines, have been the place where Becket first conceived "Waiting for Godot". Much of the literature on the psychosocial impact of the refugee experience as a whole seems implicitly to accept in particular this latter definition, for while there exists a good deal of interest in understanding the initial trauma of separation and loss, and a growing body of research on the difficulties of resettlement, there has been almost no systematic consideration of what happens in between - that is to say, in the transit camps of first asylum countries. It is as though the transit experience has been perceived as little more than an empty interlude between two acts of some Gothic drama.

The primary question presented in this chapter is whether this perception is a valid one, or whether the time refugees have to endure

the existence of transit centres has an enduring psychological impact which would not otherwise have occurred; and if so, what this impact might be.

This chapter represents an attempt to examine one particular territory of first asylum, Hong Kong, and, further more, one of its five major refugee centres, the Kai Tak camp. Our analysis of the Kai Tak camp experience in Hong Kong is underlined by one assumption: while there are great variations in overall culture and management styles among the many camps situated in the eight countries of first asylum in South East Asia[1], there might well be common themes and problems posed by the transit experience of which there needs to be a greater awareness among those attempting to help the Vietnamese resettle in a new country such as Canada. The further caveat needing to be made is that what is presented here are the tentative conclusions of clinical experience. The data, is, all of it, "soft" rather than "hard".

The interpretations, largely psychoanalytical, arrived at in this chapter resulted from several hundred clinical interviews (by one of us while working as a director of a community-based mental health program for refugees at the Kai Tak Transit camp) over a period of three years between 1981 and 1984, with the psychologically well-adjusted through to reactive psychotics, with men and women, adults and children in camps. They remain, however, subjective interpretations arrived at largely as a result of experiences with people under severe emotional strain.

SOCIO-POLITICAL CLIMATE AND REFUGEE INTAKE POLICY

What happens in the refugee transit camps in Hong Kong takes place within a very particular socio-political climate. Hong Kong, in common with many other countries of first asylum, has an ambivalent attitude towards refugees. On the one hand, although Britain signed neither the 1951 U.N.H.C.R. convention on behalf of Hong Kong Kong, nor the subsequent protocol of 1967, the colony is nevertheless sensitive to

international opinion, and particularly to that of Her Majesty's government in London. It has also to attend, however, to the sentiments of the local community, 98% of whom are Chinese, not to mention the increasing interest in local affairs of its immediate neighbour, the People's Republic of China. With relations between China and Vietnam at present somewhat less than cordial, and with local feeling on the whole opposed to the Vietnamese being given refugee status and allowed asylum while their countrymen across the border, if they escape to Hong Kong, are designated illegal immigrants and returned to China, the Hong Kong governement finds itself in acute danger of falling between two stools: of allowing in the Vietnamese, which creates one kind of problem, but with noticeably less than open arms, which creates another. This, briefly, is the political tightrope the Hong Kong government has had to tread in response to the refugee problem.

As further background, there were, as of August 1, 1984, 12,806 Vietnamese "boat people" in the refugee camps of Hong Kong.[2] Of these, 6,309 were accomodated in the two U.N.H.C.R.- sponsored "open" centres (of which the Kai Tak camp is one) where refugees are allowed virtually unrestricted movement in and out, as well as being able to take up outside employment, and the remainder contained in "closed" centres "where they are not allowed to find outside work and are subject to discipline and control".[3] The closed centres, operated by the Correctional Services Department (formerly the Prisons Department) were introduced on July 2, 1982, in order to discourage fleeing Vietnamese from choosing Hong Kong as a place of asylum. Thus, those in the open camps, who arrived before that date, have been in Hong Kong for at least two years, some of them for as many as five. Between 1975 and July, 1984, the U.S.A. accepted the majority of refugees resettled from Hong Kong (67,412 or 58.9%), with Canada second (15,588 or 15.4%) and the United Kingdom third (12,219 or 12.1%).[4] Since 1980 there has been a steady hardening of the resettlement arteries: in that year Canada accepted 6,548; in 1981, 2,070; in 1982, 1,088; in 1983, 536; and in 1984 (as of July 31), 159.[5]

THE KAI TAK CAMP

The Kai Tak Camp is sited in a disused forces camp in a highly urbanized part of the colony next to the international airport. It is surrounded by high-rise, high-destiny public housing estates in one of the poorer parts of the city. The camp itself comprises a number of concrete blocks and corrugated iron huts in which, in the crisis days of 1979 (the year the camp was opened), were housed some 14,000 people at two-and-a-half people to a bunk. The bunks are stacked three-high from floor to ceiling, with narrow, dark passages dividing the interiors. Old blankets, sheets and cardboard have been cobbled up around the bed-spaces to give some semblance of privacy. There are, draped throughout the blocks and huts, streams of illicit electrical wires leading to televisions, refrigerators and, most importantly, fans. Even so, in summer the metal huts in particular are stiflingly hot. In the midst of the dilapidation and decay, some people manage to give their living areas - that is, their bed-spaces - a touchingly warm and homely atmosphere. These small attempts to be creative and alive given such meagre resources are both moving and sad, since they represent also the hopelessness felt by many that they will never leave. -

At one level, the camp has a feeling of semi-permanence about it, with a range of institutions which reflect that status: there is full-time schooling, two kindergartens, a creche, youth centre, clinic, a sheltered care centre, library shops and foodstalls. At another level, however, there is evidence of depression and decay: the place looks uncared for, dirty and weary. It has the artifacts of community but not the spirit.

As of 19th September, 1984, there were 3,901 refugees in Kai Tak, 2,637 of whom were ethnic Chinese, and 1,267 ethnic Vietnamese. This disparity is due to the fact that Kai Tak comprises very largely Northern Vietnamese - only 212 were from the South a great proportion of whom were Chinese compelled to leave by the present Vietnamese government. Hong Kong pursues a policy of keeping separate Northern and Southern Vietnamese as a result of past difficulties between the two groups.

Of the overall total, 2,328 were men, and the remainder female. 1,470 were below the age of sixteen, and 169 over sixty. Significantly, perhaps, the largest single group in the camp were young men between the ages of twenty-one and twenty-nine - 726 - whom resettlement countries seem to agree give the greatest cause for concern.

In terms of their education, 631 had received no education at all, 1,086 had attended primary school, 1,060 some form of secondary school, 46 vocational school and 15 university.

WAITING AND DOING TIME IN TRANSIT CAMP

It is as the fund - and, indeed, funds - of good will from resettlement countries slowly began to dry up that personal and family problems started to emerge ever more starkly in the reception camps of Hong Kong. Perhaps it would be useful to isolate three resultant areas of difficulty: the significance in itself of the increasing length of time refugees are having to await resettlement; the impact of the surrounding culture of Hong Kong, and, finally, the effect on people's state of being of the transit camp experience. In individual cases, of course, these areas tend to merge, but usually one or more can be identified as being of major significance, and always - and vitally - given prominence as a result of the psychologically debilitating effect of the trauma of leaving Vietnam.

Seldom is it the increased waiting time alone that causes the difficulties, so much as what happens during that time. There are those, however, for whom the waiting is the major cause of stress, and many others, of course, for whom it is of significant concern. One of the problems, for example, those in the open centres - that is, those who arrived in Hong Kong before July 2, 1982 - have to cope with is not only the guilt of abandonment, but the "secondary" guilt of being unable to make reparation. What legitimised for many their flight from Vietnam was the thought of being able at some time in the future to help the rest of their family escape, and then act as their resettlement sponsor. Still

others (almost exclusively ethnic Vietnamese) had the fantasy of joining with like-minded people after resettlement, with the intention eventually of returning to "liberate" their homeland. With these emotional props removed, many subside into severe depression, and not a few into psychotic breadkdown. In these kinds of situations it is precisely the seemingly endless hiatus of the ironically-named "transit" centre that gives rise to feelings of helpless, hopeless, impotent despair - the frustration caused by fruitlessly waiting for Godot, but, in this instance, in the solitary confinement of the refugee's own obsessions. By being forced into an emotional hibernation, he loses track of where he is and why, and eventually of who he is. Still others cope after a fashion by a kind of primitive denial that anything in their lives has changed. They are, to all intents and purposes, still in Vietnam: they isolate themselves from the local camp community, refuse to learn English, and cocoon themselves against the present by ignoring it. For people such as these, the present has a significance only insofar as, for the first group, it is a block to future action - that is, the legitimization of their flight - and for the second, a threat to their past. For both groups, however, and others besides, the present external circumstances of their lives are of minimal significance when compared with their internal pressures and preoccupations. The bulk of their psychic energy goes into not-being, not-here, not-now, this massive denial frequently resulting in various degreees and kinds of emotional distress: from vague "not me" feelings ("I *never* say or do things like this") through psychosomatic symptoms (mainly sleeplessness, dizzy spells, headaches and, literally, heartaches) and deep depression, to psychotic withdrawal.

For people such as these, the transit experience poses a negative threat; it is something to be naturalized, energetically denied, rendered an unreal dream, often at enormous personal cost. To hibernate emotionally for a few months to "get through" living in Hong Kong, as was possible a few years ago, is one thing; to hibernate for perhaps five years leads in some cases to a fugue-like state from which it is difficult to escape.

THE TRAUMA OF CULTURE SHOCK

For others it is, by contrast, the positive and prolonged exposure to a culture and lifestyle far removed from their own which creates the individual and family havoc. Not as much, it could be argued, as they are likely to encounter if and when they come up against the impenetrable mysteries of life in Carelton or Calgary. In some senses, however, coming to terms with Hong Kong is often more difficult, since there is little recognition either by the refugees themselves or by the relevant authorities of the need for such adjustment, since they are seen to be merely, physically and mentally, "in transit". The refugees are thus largely unprepared for the kind of sleight-of-hand culture shock they encounter in the open camps of Hong Kong. They arrive with both their external and internal lives severely, sometimes irreparably, fractured. The precise and intricate scaffolding of significant role-relationships - the extended family, "brother" ties, the neighbourhood, village - which seems throughout life to have so important a part to play in defining for a Vietnamese or Vietnamese Chinese who he is and where he fits into the scheme of life, is rarely available to him in sufficient strength adequately to support him in a situation where he is, following the twin trauma of separation from Vietnam and the perilous journey itself, inordinately vulnerable (Chan & Lam, this book). Neither from the external environment nor from his internal resources can be find confirmation of who, in his present unreality, he really is. His external and internal worlds have crumbled to a point where, even if his physical survival is no longer at stake, his psychological well-being is. In such a state of what R.D. Laing (1960) has called ontological insecurity, the refugee is particularly at risk to the surrounding culture. In the open camps, where the refugees are allowed to take up outside work, it often happens, for example, that if the couple is non-Cantonese speaking the wife can find employment in an electronics or clothing factory more readily than can her husband. She thus becomes the family breadwinner while he stays home, looks after the children and does the housework - a role-reversal intolerably emasculating

for many Vietnamese men, many of whom subside into alcohol, spouse or child abuse, or else attempt to assert their threatened masculinity by gambling or joining a criminal gang. Intra-familial stress is frequently further exacerbated when there are children, and particularly teenage children involved. Since they tend to be more open to the world around them than are their parents, children adopt more readily and consciously the values of Hong Kong society - its fashions, surface Western ways, its instant pop culture - a change which often alienates them from their more traditionally-minded parents, who may themselves be struggling with identity problems with which they can scarcely cope. The children also have greater opportunity for exposure to Western values and customs through their daily contacts with Western teachers and other workers, learn English more readily than do their parents, and thus become in effect head of the family in certain kinds of situations. The father's role as head of the family becomes even further eroded, his position even more beleaguered. Many families do not survive the strain of such vast and immediate disruptions; sometimes divorce cannot be avoided, sometimes a child has to be separated from the rest of the family, at least for a while in order to try to work through the problem.

They are any number of other major and minor manifestations of culture shock, having on the individual a more or less significant impact according to the success or otherwise with which the primary separation trauma has been survived. None of which will, in all probability, come as too much of a surprise to those involved with the Vietnamese in their countries of resettlement. Such difficulties might well, and indeed frequently do, manifest themselves some time following resettlement. The point here is that, say three or four years ago when resettlement was taking place within six months, such symptoms were being suppressed sufficiently successfully for the refugee to make use of his "survivor energy" to get under way in his new country; now he all too frequently arrives depressed, numb, emotionnally fragmented.

TRANSIT CAMP CULTURE AND LEARNED HELPLESSNESS

There is, however, a third element which is the result not merely of the uncertainty of and delay in resettlement, nor of the almost inevitable impact on the refugee of the disorienting effects of the secondary trauma of culture shock; it is, rather the direct impact on the refugee of the culture and value system of the refugee camp itself, the significance of which has hitherto remained largely underestimated by resettlement countries in their attempts to make contact with these new settlers.

It was noted earlier that the Hong Kong government seems to have what might be called an ambivalent attitude towards the refugees from Vietnam. To Klein (1952), ambivalence is a fairly sophisticated emotion, involving simultaneously feelings of love and hate towards the same external object, and later, with the growth of ego, towards the same object following internalization. Prior to the development of ambivalence, however, the infant's external world is split, black and white, into good and bad objects. Without wishing to stretch too far the analogy between the writer's psychoanalytic interpretation of human development and the dynamics of a refugee camp, there is a sense in which, suspending disbelief for a while, this might be a useful path to follow.

A refugee arrives in Hong Kong numbed, disoriented, vulnerable, sometimes half alive-living a nightmare of Kafkaesque proportions. He is hanging by a thread to both external and internal life. He is immediately interviewed by Immigration officials and later by U.N.H.C.R. representatives, given a number and assigned to a camp (at the present time to one of two closed centres, depending on whether he is from North or South Vietnam), where a hut and bed number are designated. Bewildered and isolated in his confusion, his sense of being really alive in a real world under assault, the refugee's first inclination is to preserve at all costs what remains of his identity by burying it away. Faced by uniformed authority asking questions, giving him numbers, talking about camps, he feels sufficient reverberations of Vietnam and perhaps of the reeducation camps to immediately distrust camp officials and camp regulations. The majority of refugees lie about their name, their age or their formal

relationships to other refugees (and frequently all three); later this can have severe repercussions for resettlement. Having survived and perhaps eventually escaped by lying to Vietnamese authorities, they arrive in Hong Kong, baffled and lost, to be confronted by further representatives of some mysterious and seemingly all-powerful authority; instinctively they embark on another cover-up operation, only to find themselves sometimes destroyed by it. This initial cover-up has the further emotional consequence that, with his sense of who and what he is under a life-or-death threat from an experience he has barely survived, he becomes the life he has invented. The lie becomes reality for want of a better alternative. The refugee becomes alienated from himself, and is colluded with in this deception by the authorities, who are probably just as aware as the refugee - if not more so - of the lie he has chosen to live. Either the refugee gets lost inside the maze he has constructed - which threatens the ego by burning the bridges of the continuity of psychological existence - or, if he tries, following some kind of reassembling of the fragments of his personality, to reassert his identity by telling the truth, he is confronted by the inviolability of his original story. In other words, despite the fact that both interviewer and interviewee are more or less aware that they are involved in fantasy, this fantasy, at least from the point of view of officialism, is usually accepted as both real and immutable. The refugee and authorities thus become involved in a folie à deux: of agreeing to accept as reality a situation both implicitly recognized as fantasy. From the very beginning, therefore, the refugee, albeit in small ways, begins to cut himself off not only from his own history, but also from his own personal identity. For some, this pretence poses little threat to the integrity of the personality, but for others whose ego has been rendered obscure and fragile, the result can be psychologically catastrophic.

From the moment of the refugee's first brush with officialdom, he frequently exhibits a paranoid reaction, partly, perhaps, as a result of recent experiences in Vietnam, but partly also because, with his ego under enormous pressure, he regresses to what Klein calls the paranoid position of infancy. This powerful, primitive response to the world

accompanies the refugee into the refugee camp, where he finds his persecutory terrors confirmed, partly by a process of projection, and partly by the reality confronting him. It is as though, in a situation where, for the refugee, fantasy and reality have become blurred, his paranoid fantasies are projected onto an external world which colludes by persecuting him. His most primitive instincts, now uppermost owing to the fractured state of his ego, are projected outwards and find confirmation in reality. An almost symbiotic relationship grows up between refugee and officialdom, whereby the latter becomes the external projection of all that the refugee instinctively most fears, and which, because authority so completely colludes with the projection, blocks any successful attempt at a healthy integration - or, rather, reintegration - of the ego. This primitive process of projection and counter-projection, which often undermines any drive towards the reintegration of the ego, is a constant and pervasive thread of the refugee's transit experience. Or, rather, this represents one aspect of the duality enshrined in the notion of ambivalence: the split-off, "all-bad" aspect, the witholding, sadistic "bad breast", in Klein's terms. The other half of this split-off projection is represented in reality by the camp's "carers" - the teachers, social workers, and so on - who personify goodness, sustenance, generosity, the infallible "good breast". And because it is perfect, the "good breast" makes no demands; it does things *for* the refugee, in contrast to authority which does things *to* him. This internal split in the refugee is given little opportunity to heal, since the external "goodies" and "baddies", in acting out their ascribed roles, do not communicate with each other in a way out of which a degree of institutional ego might be born. With the culture of the camp represented, not by a mature identity of its own but as split-off projections of the refugee's ill-integrated ego, there exists no refuge within which such a Vietnamese can repart himself or his life.

He is thus reduced to impotence, either by having no control over what is done to him in the name of institutional efficiency, or for him under the banner of charity; in either case, whatever ego the refugee

may be hiding safely away is seldom engaged in the whirl of events in which he is somehow involved more as a bemused spectator than an autonomous individual - a precise parallel in psychological terms of the powerlessness so many experienced being washed around at sea on the journey from Vietnam. The only difference is that being "at sea" is now metaphorical rather than literal. Whilst there clearly exist many understandable reasons for all-pervading emotion of depression - largely, of course, the mourning for lost significant objects and people - there would seem, too, a case to be argued in this particular context, for the "learned helplessness" theory of Seligman (1975), where helplessness occurs where there is no relationship between the efforts of the person to receive reinforcement and the outcomes of those efforts. As Yager (1975) sums it up. "When nothing works, why bother?" It may also be of interest to note that, as well as Klein's paranoid position referred to earlier, she also cites as primitive stages of developement through which the infant must go, and to which the adult may regress in times of severe stress, the depressive and schizoid positions. There is little doubt that many refugees diagnosed as schizophrenic are in fact going through a temporary schizoid crisis due to external circumstances.

In this particular camp, in this particular country - or, rather, colony - of first asylum, the situation, briefly, would seem to be that there is an institutional structure which, in one way or another, induces helplessness and therefore impedes healthy psychological recovery from the initial trauma of separation and loss of loved objects, and the secondary trauma of culture shock. This structure seems also the embodiment of the refugee's most primitive and powerful nightmares, where the world is to split into the primaeval forces of good and evil; subconsciously, it responds by imposing the mechanism which ensures that that same split within the refugee himself cannot be healed. There is, in this picture, not simply the dynamic of one refugee camps, but something of the history of the Vietnam war itself.

FROM TRANSIT CAMP TO RESETTLEMENT

What, then, are the repercussions for the lives of individual refugees following at least two, and perhaps five, years of awaiting resettlement? The impact of the initial separation trauma and of culture shock needs no longer be dwelt upon, since these phenomena are well enough understood and are by no means the prerogatives of countries of first asylum. What has changed in recent years is that, as a result of the increased waiting time and profound uncertainty over resettlement, symptoms which would otherwise not have manifested themselves until some time following a refugee's arrival in the West, are now emerging in the transit centres. People are thus often continuing to arrive in their new countries with crippling individual and family problems which impede or even prevent their successfully grafting themselves onto a new culture. The more particular concern here, however, is to try to understand how the experience, not simply of being in transit, but of being in a transit camp - or, at least, in one particular transit camp - may affect the way a refugee orients himself towards a new culture and those of its representatives seeking to help him following resettlement. From what has already been said, the following seem to be some of the possible outcomes as far as this particular camp is concerned:

1. The refugee may, if little reassembling of the ego has taken place, continue to see the world in psychologically primitive terms. With sufficient evidence to back his claims to having been persecuted (as one wit put it, because you are paranoid, it does not mean that no one is out to get you) he will be deeply suspicious and mistrustful of anyone perceived as being in authority over his (which, at least in the initial stages of resettlement, means just about everybody).

2. He may be extremely, even violently, anti-authority. The only way some refugees find to protect themselves against what they feel to be the assaults of the system is to stand agressively outside it. These attitudes must in some fashion be carried over to the countries of ressettlement.

3. He may be extremely depressed. Those working with him will need to distinguish the source of the depression: whether it is mourning resulting from the initial trauma, or the result of culture shock, or the "learned helplessness" of the refugee camp.

4. He may exhibit extreme passivity as the result of years of having things done to or for him. This may be experienced by those in resettlement countries trying to help him as attempted manipulation.

5. He may turn people into objects - not simply good and bad objects, but objects per se - as he feels he himself was, either as an object of persectution or of pity. Relationships are thus conceived largely in instrumental terms; the gift rather than the giver is perceived as all-important.

6. He may, to protect the ego, develop a shell around himself, a persona which seems real enough, but is apt to shatter under pressure. It represents a fragile compromise between the real self and the kind of person he perceives himself needing to be in order to survive.

There are, of course, other possible variations. These seem, however, for those refugees who have difficulty surviving, the main repercussions resulting from the dynamics of this particular camp. At the present time it seems enough to suggest that there do seem to be profound negative outcomes from this particular transit camp experience on the personalities of many refugees which are due not simply to the greater length of time that they are having to await resettlement; precisely what, in addition to the above, those negative outcomes might be would seem a matter for considered research, both within the camp and in the countries of resettlement.

SUMMARY AND CONCLUSIONS

Contrary to the semantic aura surrounding the word "transit", there is a great deal of frequently profound change which occurs in people's

internal and external lives as a direct result of their experiences in such a centre. It follows, if this is so, that resettlement countries need to have a greater awareness and understanding of this, what might be called secondary traumatic experience; without such understanding, there exists the danger that those facilities and programmes designed to meet the needs of the refugee will address themselves disproportionately to the original rather than the secondary trauma. That is to say, a refugee's experience in a transit centre needs to be taken into account as being of fundamental importance in determining his initial orientation to his new country and those of its representatives concerned with his well-being. It may be that at least some of the difficulties resettlement countries encounter in helping refugees adjust and integrate into a new and baffling culture result from an over-concentration on the presumed effects of the initial trauma - very real those be - and an under-emphasis on the more immediate impact on the refugee's emotional state of the secondary trauma of culture shock in general and the transit camp experience in particular.

One of the major causes of emotional distress and psychological breakdown among refugees is the extent to which the fragmentations and dislocations which have taken place in their external lives are mirrored by a corresponding shattering of internal reality. The refugee loses track not only of where he has come from and the traumas that have befallen him, but also of who he was and therefore, also, of who he now is. As a natural enough reaction to what has happened, he tries to forget, but finds he cannot; the trauma is relived and expressed symbolically in any number of ways. In order to integrate the experience and make himself "whole" again, the refugee needs not to forget, but to remember - that is, literally, to re-member.

Ironically, however, we who try to help the refugee cope with and work through emotional difficulties and adjustment problems all too often collude with his wish to forget rather than his need to remember. We allow

him not to reconstruct the threads of his broken past. The evidence for this is the lack, often enough stated, of a consistent sharing of insights and experiences among those working in countries of first asylum, in processing centres and in countries of resettlement; it is a disassociation, a breakdown in continuity, which parallels the disassociation at a psychological level going on inside the refugee. Until we can build our external bridges, we cannot expect the refugee to rebuild his internal ones.

There is an important need for a much greater level of awareness and communication among workers involved in the various stages of ressettlement. There is the danger implicit in the word "resettlement" that this process is thought of as beginning only once the refugee reaches Canada, whereas it in fact begins for the refugee himself once he decides to leave Vietnam. If we collude with him in chopping his experience up into separate, watertight compartments - Vietnam, transit camp, processing centre, resettlement colony - without ourselves having at some level integrated the *process* of the journey, we are in no position to help the refugee achieve that level of integration he needs for recovery.

Our important piece of evidence presented at the outset of this chapter is the very lack of information about what happens to refugees at one vital point in the chain of experiences - in the transit camps of first asylum. Some people spend five years or more (in the case of younger children, five very formative years) in such places, and yet we have found almost nothing in the literature which looks specificially and in depth at this period of the refugee's odyssey. If we are to help people come to terms with their past - and thus with their present - we need to understand the part played in their current responses to themselves and the world around them by their experiences in the transit centres. Such research is needed to heal our own "forgetfulness", and, by so doing, help the refugee re-member.

There needs to be a good deal of research among the wide variety of transit camps whence refugees come to analyse in what ways they resemble or differ from the camp discussed in this chapter. All that can be said

at present is that there seem good a priori reasons for believing that life in this one particular camp might have a deep effect on people's lives, and that there would seem every reason to assume, if that were so, that other camps also have an influence, if not necessarily in the same ways. If it is these experiences that might determine a refugee's responses to his new country, it is information which resettlement workers have thus far been lacking, and which they urgently need. And if what has been said about an open centre has any validity, how much more so it must be for the closed camps in Hong Kong and perhaps elsewhere where, almost inevitably over a period of years, a seriously disabling degree of institutionalization will make any kind of adjustment to the outside world inordinately difficult. How will young children whose major, or even sole, experience of life is of being contained within an acre or two of land surrounded by wire netting, of obeying a litany of institutional rules and regulations, of having their lives ordered by teams of men in uniforms, be able to cope in a healthy fashion with any other way of life?

Lastly, the immediate and moral responsibility of the Canadian governement to relieve the increasing intensity of the sufferings of thousands of Indochinese refugees in transit camps in Hong Kong as well as those in the other major countries of first asylum in South East Asia, cannot be over-exaggerated. Any further delay on the part of the western countries which once made a commitment to massive refugee resettlement will certainly allow an experience in transit to degenerate into one of "no exit".[6] Months and years from now, the task for the colonies of first asylum will become more difficult. Each year the resettlement countries skim off successive layers of talented, intelligent people until, as of now, only those refugees who are the least educated and least skilled are left behind in transit; in short, the people that no other country wants.

FOOTNOTES

1. According to statistics released by the U.N.H.C.R., as of 1 July, 1984, the distribution of Indochinese refugees registered for resettlement in the eight countries of first asylum is: Thailand (125,859); Bataan (16,622); Hong Kong (12,806); Malaysia (9,823); Indonesia (7,414); Philippines (2,325); Japan (1,682); and Macao (770).

2. "Fact Sheet" issued by the Security Branch of the Hong Kong Governement Secretariat, 1 August, 1984.

3. ibid, p. 3.

4. ibid, Appendix B.

5. ibid.

6. "No Exit" as an expression is borrowed from the title of a recent pamphlet put out by the Hong Kong governement as an attempt to appeal to the world to resettle Vietnamese refugees currently at the colony's camps. The title of the pamphlet is: Hong Kong: No Exit for the Boat People? A sentence on the bottom of the front cover reads "Vietnamese refugees live in Hong Kong's closed centres until resettlement, a wait that might last for years". Inside the pamphlet, sub-headings in bold type read: (Hong Kong) Still a Favourite Port of Refuge, Closed Centres a Necessity? Life Behind the Wire at Chimawan Closed Centre, All They Seek is a New Home, and How Long Must They Wait? The back page of the publicity tool bears a question: "What Hope for the Future?", below which is a color photograph of about a couple of dozen of children, smiling, with a barb-wire fence in the background.

REFERENCES

Klein, Melanie, 1952, "Some Theoretical Conclusions Regarding the Emotional Life of the Infant (1952)" in Envy and Gratitude and Other Works, 1946-1963, by Melanie Klein, London: Hogarth Press and the Institute of Psychoanalysis, 1975.

Laing, R.D., 1960, The Divided Self: A Study of Sanity and Madness. London: Tavistock Publications.

Mayadas, Nazneen, 1982, "Psycho-social Welfare of Refugees: An Expanding Service Area for Social Work, ", International Social Work.

Pfister-Ammende, Maria, 1949, "Mental Hygiene Camps" (Psychohygiene und Psychotherapie bei der Fluchtlingsbetrekung), Die Psychohygiene, pp. 217-230, M. Pfister-Ammende (Ed.) Huber Bern; Also in Uprooting and After, Charles Zwingmann and Maria Pfister-Ammende (Eds.), pp. 241-251, 1973, Springer-Verlag, New York.

Rahe, R. et al, 1978, "Psychiatric Consultation in a Vietnamese Refugee Camp", American Journal of Psychiatry, 135: 2, February.

Seligman, M.E.P., 1975, Helplessness: On Depression, Development and Death. San Francisco: Freeman.

U.N.H.C.R., 1982, Papers presented at U.N.H.C.R. Workshop on Refugee Mental Health, Manila.

Yager, J., 1975, "What Happens When Nothing You Do Matters?", Contemporary Psychology, 20, 921-922.

UNE COMMUNAUTÉ CULTURELLE EN SITUATION DE DIGLOSSIE: LES VIETNAMIENS DU QUÉBEC

Lise PILON-LÊ

L'adaptation des nouveaux immigrants au contexte canadien dépend étroitement de leur maîtrise effective de l'une ou l'autre des langues officielles. Il existe un large consensus sur le fait qu'une connaissance insuffisante du français ou de l'anglais constitue un obstacle à l'intégration des nouveaux arrivés.

Que signifient les pratiques linguistiques dans le processus global d'insertion économique et d'intégration sociale des nouveaux immigrants? Répondre à cette question exige d'examiner l'interaction entre d'une part, les facteurs linguistiques et d'autre part, les facteurs économiques, politiques et culturels. Le cas des Vietnamiens du Québec apparaît particulièrement révélateur pour comprendre les mécanismes sociaux en jeu dans l'usage différentiel de la langue d'origine et de la ou des langues officielles. La majorité d'entre eux sont arrivés au Québec en 1975 ou à partir de 1979 et ils forment maintenant une communauté totale de 15 000 personnes fortement concentrée dans la région de Montréal (13 200 personnes) mais aussi répartie dans la région de Québec (1 000 personnes) et le reste de la province (800 personnes).

Le concept central de notre analyse est celui de diglossie. Ferguson (1959) l'a d'abord défini comme la superposition, au sein d'une même population, de deux parlers distincts: l'un vernaculaire, l'autre littéraire, hautement codifié, appris par une éducation formelle et peu utilisé dans la conversation courante. Cette définition s'est ensuite élargie pour s'appliquer à toute société ou segment de société utilisant simultanément plusieurs langues de statut social différent. Jardel (1979) va plus loin en considérant que la diglossie devient le pendant linguistique des rapports de domination entre les ethnies ou les classes. Sa conception de la diglossie rejoint la notion de glottophagie ou impérialisme linguistique avancée par Calvet (1974) pour en rendre compte.

La diglossie se distinque du bilinguisme par son caractère collectif. Mackey (1976) a défini le bilinguisme comme l'alternance de deux langues ou plus chez un même individu où chaque langue est connue à un degré différent (comprise, parlée, lue, écrite). Pour Mackey, le bilinguisme répercute, au plan individuel, des rapports diglossiques régissant la communication dans une société donnée. L'analyse de ces rapports permet seule de comprendre quels déterminants sociaux jouent sur le comportement langagier en situation de contact. Généralement utilisé pour caractériser les rapports linguistiques entre les populations autochtones et leurs colonisateurs, le concept de diglossie s'applique aussi aux immigrants dont la langue maternelle se trouve de facto minorisée et dominée par la ou les langues officielles du pays d'accueil. La diglossie est donc un phénomène social relié à la hiérarchisation des langues en majoritaires et en minoritaires dans une société. Elle se développe lorsqu'un groupe socio-linguistique dominé utilise deux ou trois langues de statut inégal dans le déroulement de sa vie quotidienne, parce que sa langue maternelle joue un rôle social limité.

Dans ce contexte, la diglossie résulte des conditions économiques, politiques et idéologiques d'intégration des nouveaux arrivants dans une société. Elle contribue à son tour à renforcer ces conditions selon une dialectique entre le social et le linguistique qui en fait une partie intégrante de l'adaptation des immigrants à leur nouveau milieu social. Ainsi, l'impact du bilinguisme sur l'individu est différent en situation de diglossie: il devient soustractif en mettant en péril le développement cognitif des locuteurs par deux mécanismes: l'appauvrissement lexical de la langue maternelle et l'alternance de code, le passage d'une langue à l'autre au cours d'une même conversation. Ces effets psycholinguistiques de la diglossie reflètent l'infériorisation de la langue maternelle ou l'inégalité linguistique entre les groupes sociaux et contribuent à leur reproduction.

Comment rendre compte de la diglossie chez les Vietnamiens du Québec? La diglossie se manifeste par des variations qualitatives et circonstancielles dans l'usage des langues parlées mais aussi par une dégradation de la langue maternelle parlée et écrite. Chez la première génération d'immigrants, la progression de la diglossie est reliée au nombre d'années de résidence dans le pays d'accueil. L'implantation récente des Vietnamiens

au Québec permet d'observer la diglossie comme un phénomène de première génération.

Notre démarche consistera à identifier les manifestations de la diglossie chez les Vietnamiens du Québec. Après un bref exposé de la méthodologie d'enquête utilisée, nous dresserons un double profil de notre échantillon, un profil sociologique et un profil linguistique, afin de mieux situer les manifestations de la diglossie sous la double forme d'un usage linguistique circonstanciel et d'une dégradation de la langue vietnamienne. Nous verrons finalement, les moyens collectifs et individuels de résistance à l'assimilation linguistique utilisés par les Vietnamiens. Notre conclusion tentera d'établir la signification de la situation diglossique en termes d'insertion et d'intégration à la société québécoise.

METHODOLOGIE

La collecte des données s'est réalisée en 1982-83 au moyen d'un questionnaire socio-linguistique et par des entrevues en profondeur avec les représentants des principales associations vietnamiennes de Montréal et de Québec. Le questionnaire socio-linguistique portait sur deux aspects principaux: l'utilisation circonstancielle du vietnamien, du français et de l'anglais et les opinions sur l'avenir de la langue d'origine dans le contexte québécois. Les questionnaires ont été administrés par huit enquêteurs vietnamiens, cinq à Montréal, trois à Québec. Ceux-ci posaient oralement les questions et enregistraient les réponses sur le formulaire d'enquête en notant les comportements pertinents lors de la visite.

Le questionnaire a été conçu pour identifier les variables d'un comportement bilingue ou diglossique afin de faire ressortir l'usage linguistique selon les situations de contact. Il recueille des informations sur le comportement linguistique de tous les membres d'une maisonnée en utilisant le chef de famille comme informateur-clé. Dans la majorité des cas, le père de famille a répondu pour tous les membres de sa famille à des enquêteurs vietnamiens de sexe masculin. L'information recueillie reflète donc d'une façon prépondérante le point de vue des hommes adultes sur le comportement linguistique des membres de leur famille.

A cette enquête par questionnaire, s'ajoutent huit entrevues en profondeur avec des représentants d'associations vietnamiennes, qui visaient à expliciter les opinions sur les problèmes linguistiques tels l'apprentissage

des langues officielles par les adultes et les enfants et la préservation de la langue maternelle chez les enfants.

L'analyse des données de l'enquête sur questionnaire a été informatisée au moyen du logiciel Statistical Package for Social Sciences (SPSS) sous la forme d'une analyse de fréquence et d'une analyse de tabulation croisée reliant les variables linguistiques entre elles et avec les variables socio-économiques. Pour plus de détails, voir Dorais, Pilon-Lê & al. 1984.

PROFIL SOCIOLOGIQUE DES VIETNAMIENS ENQUETES

Notre échantillon final comprend 181 maisonnées - 44 à Québec, 134 à Montréal et 3 à Sherbrooke - totalisant 802 personnes. Ces maisonnées se composent de 344 adultes, de 416 enfants et adolescents, et de 42 grands-parents ou autres personnes apparentées. Les familles nucléaires regroupent 74% des personnes et 53% d'entre elles comptent des enfants mineurs. Un nombre restreint de maisonnées (24%) ont une composition hétéroqène et 2% sont monoparentales avec un chef de famille féminin. Ensemble, ces familles ont en moyenne 2,5 enfants. Certaines familles ont laissé derrière elles des enfants au Vietnam. La majorité des familles ont de deux à cinq enfants vivant sous le toit familial (61,6%), les autres ont soit un seul enfant (28,5%) ou plus de six enfants (8,6%). Notre échantillon est donc surtout composé de jeunes familles nucléaires avec deux adultes et des enfants mineurs.

Les adultes se répartissent en 22 catégories occupationnelles au Vietnam et 18 au Canada que nous avons rassemblées en six groupes occupationnels correspondant soit à une classe sociale (classe ouvrière, paysans), soit à une fraction de classe (professionnels, militaires, commerçants, chômeurs, étudiants).

Les professionnels regroupent les professions libérales, le domaine artistique, les cadres salariés des secteurs public et privé. La classe ouvrière englobe toutes les occupations d'exécution dans le transport, l'industrie, le bâtiment, le commerce et les services. Les commerçants ont la propriété d'un fonds de commerce petit ou moyen. Les inactifs regroupent tous les absents du marché du travail: les femmes au foyer, les chômeurs, les étudiants et les retraités des deux sexes.

Entre Montréal et Québec, des différences significatives apparaissent dans la répartition des individus entre les groupes occupationnels comme

le montre le TABLEAU 1. Ces différences tiennent à la structure économique de chacune des deux villes. A Québec, il y a proportionnellement plus de professionnels (+4,5%), deux fois moins d'emplois de la classe ouvrière (-19,5%), et un plus grand nombre d'inactifs (+11,5%) qu'à Montréal. Dans cette ville, les emplois de la classe ouvrière occupent la majorité des effectifs et on y compte quelques commerçants.

(Voir Tableau 1 à la page suivante).

L'origine sociale des Vietnamiens des deux villes varie en fonction de leur date d'arrivée au Canada. Pour en mesurer les variations, deux indices ont été utilisés: le niveau de scolarité et l'occupation au Vietnam.

Parmi les adultes scolarisés au Vietnam, 27% ont fait des études primaires, 38,5% des études secondaires et 34,4% ont fréquenté une université ou une école supérieure. Si l'on met en relation le niveau de scolarité au Vietnam avec la date d'arrivée, on observe que l'importance des universitaires décroît de 77% à 20% à Montréal, de 100% à 9% à Québec entre 1970 et 1982. En même temps, l'importance numérique des peu scolarisés passe de 0% à 37% au cours de la même période. Ceux qui ont fait des études secondaires ont une importance relative différente dans les deux villes selon leur date d'arrivée. Leurs effectifs passent de 19% à 45% à Montréal et de 0% à 54% à Québec entre 1970 et 1982. La composition sociale de la population immigrante change plus radicalement à Québec qu'à Montréal: composée presque exclusivement d'étudiants et de professionnels avant 1975, cette population devient plus diversifiée après cette date.

L'occupation au Vietnam constitue le second indice de l'origine sociale des nouveaux arrivés. Les professionnels et les étudiants représentent 44,7% de la population immigrante totale. Leur importance dans l'immigration passe de 70,6% avant 1975 à 24% en 1981-82. Au cours de la même période, les effectifs combinés de la classe ouvrière et des inactifs doublent, passant de 15,2% à 38,2% des réfugiés et immigrants. Les militaires comptent pour 9% des arrivants et leurs effectifs fluctuent de 4,7% avant 1975 à 14,2% de 1975 à 1978. Les commerçants et commerçantes triplent leurs effectifs entre 1970 et 1982: ils passent du 4e rang en 1975 au premier rang en 1981-1982.

Tableau 1

Groupes occupationnels à Québec et à Montréal

(en pourcentage)

Groupes occupationnels	Villes		
	Québec	Montréal	Ecart Québec/Montréal
Professionnels	27,5	23,0	+ 4,5
Classe ouvrière	17,0	36,5	-19,5
Inactifs (moins les étudiants)	32,5	21,1	+11,5
Etudiants	23,0	16,0	+ 7,0
Commerçants	0,0	3,4	-3,4
TOTAL	100,0 (44)	100,00 (134)	

Source: Analyse informatisée des données du questionnaire socio-linguistique.

La comparaison des effectifs des groupes occupationnels au Vietnam et au Canada fait ressortir les observations suivantes (voir Tableau 2).

La réticence marquée de plusieurs chefs de famille à répondre à la question sur leur occupation au Vietnam se traduit par 14% de réponses "occupation inconnue", dans notre tableau.

Les professionnels sont les seuls à obtenir au Canada une occupation similaire à celle du Vietnam pour la totalité de leurs effectifs. De 18% au Vietnam, leurs effectifs passent à 22% au Canada. Cela signifie qu'ils n'ont pas eu à souffrir de déclassification professionnelle en émigrant et qu'ils se sont installés avec une relative facilité dans leur pays d'adoption.

Deux groupes occupationnels du Vietnam disparaissent au Canada, les militaires et les paysans, qui formaient 10% des occupations connues au Vietnam. Tous les autres groupes occupationnels subissent une déclassification socio-professionnelle au Canada: cela se manifeste par le gonflement des effectifs de la classe ouvrière et des inactifs. Les premiers doublent leurs effectifs, passant de 15% au Vietnam à 31% au Canada. Les seconds triplent leurs effectifs qui passent de 14% au Vietnam à 46% au Canada. Si l'on excepte les étudiants (52% des inactifs), on observe que les femmes au foyer, les chômeurs et les retraités ont doublé leurs effectifs du Vietnam (10%) au Canada (21%).

(Voir Tableau 2 à la page suivante).

Cette tendance à la mobilité descendante diffère-t-elle selon le sexe? Les femmes de notre échantillon comptent deux fois plus de travailleuses (62%) que d'inactives (38%) au Vietnam. L'activité féminine augmente au Canada: les inactives baissent leurs effectifs de 38% à 24%, les travailleuses augmentent les leurs de 62% à 76% parce que plus de femmes doivent travailler dans leur pays d'adoption.

Chez les travailleuses, les professionnelles sont les seules à retrouver le même type d'emploi au Canada. Elles bénéficient ainsi de la même situation que leurs collègues masculins. Dans l'ensemble, elles ont mieux réussi que leurs collègues à maintenir leur occupation au Canada. Elles sont plus nombreuses qu'au Vietnam dans trois professions sur six, leurs collègues masculins ne le sont que dans une seule profession. Si l'on ajoute à ces considérations la situation matrimoniale de ces femmes - presque toutes

Tableau 2

Groupes occupationnels au Vietnam et au Canada

(en pourcentage)

Groupes occupationnels	Villes		
	Vietnam	Canada	Ecart Vn/Canada
Professionnels	18 (32)	22 (39)	+ 4
Commerçants	14 (25)	2 (3)	-12
Militaires	8 (6)	0	-8
Classe ouvrière	15 (27)	31 (56)	+16
Inactifs (sauf les étudiants)	14 (25)	21 (38)	+ 7
Etudiants	13 (23)	24 (43)	+11
Paysans-artisans	4 (7)	0 (0)	-4
Inconnu	14 (28)	0 (0)	-14
TOTAL	100 (165)	100 (179)	

Source: Analyse informatisée des données du questionnaire socio-linguistique.

sont mariées à un professionnel au Canada (29 sur 30)- nous pouvons conclure que leur situation est intéressante dans leur pays d'adoption.

Chez les autres travailleuses, la mobilité descendante est la règle dans le pays d'adoption. Seulement 6% des commerçantes ont retrouvé un emploi similaire à titre de femme collaboratrice d'un mari commerçant. Les femmes se concentrent dans deux groupes occupationnels au Canada: les emplois de la classe ouvrière (50%) et les inactives (44%). Parmi les étudiantes au Vietnam, 36% sont devenues professionnelles, 33% ont des emplois de la classe ouvrière et 27% sont absentes du marché du travail. Les femmes d'origine ouvrière ont retrouvé le même type d'emploi au Canada: dans l'industrie et les emplois de bureau à Montréal, dans l'hôtellerie et la restauration à Québec. Chez les ménagères au Vietnam, 47% ont des emplois de la classe ouvrière, 7% sont devenues étudiantes, 5% sont devenues commerçantes ou professionnelles.

Dans l'ensemble, 34% des femmes ont trouvé un emploi dans le même groupe occupationnel qu'au Vietnam dans leur pays d'accueil; 60% ont été déclassifiées et 20% (des étudiantes et des ménagères au Vietnam) ont pu accéder à des emplois professionnels au Canada.

PROFIL DES CONNAISSANCES LINGUISTIQUES A L'ARRIVEE

L'adaptation linguistique semble reliée à deux facteurs, l'état des connaissances linguistiques antérieures et la rapidité d'apprentissage des langues officielles. Trois mesures de cette adaptation linguistique ont été appliquées à notre échantillon: les langues secondes apprises au Vietnam, le mode d'apprentissage du français au Québec et les habiletés linguistiques dans les deux langues officielles du pays.

Quelles langues secondes ont été apprises au Vietnam? Quel était le degré de connaissance de ces langues à l'arrivée?

Pour l'ensemble de notre échantillon, 67% étaient unilingues vietnamiens et ignoraient les langues officielles du Canada à leur arrivée; 14% connaissaient le français ou l'anglais; 5% connaissaient une autre langue asiatique (chinois ou laotien) et 13% étaient trilingues, connaissant le français et l'anglais.

Nous avons observé une relation positive entre les langues secondes connues à l'arrivée et le niveau de scolarité au Vietnam. Parmi les unilingues vietnamiens, 4% (18 sur 489) sont analphabètes et ne savent pas écrire le vietnamien; 90% des personnes ayant un degré d'instruction pri-

maire sont unilingues. A l'autre extrême, 86,3% des universitaires connaissent le français ou l'anglais et sont quelquefois trilingues. Parmi ceux qui ont fait des études secondaires, 79% ne connaissent aucune langue occidentale et seulement 13,7% ont appris le français.

Parmi les bilingues à l'occidentale, la majorité savent parler et écrire la langue seconde, ils ont donc une compétence linguistique certaine en français ou en anglais. La majorité des arrivés avant 1975 ont un niveau de connaissance moyen ou bon de ces deux langues. Chez les nouveaux arrivés de 1981-1982, seulement 14% ont une bonne connaissance du français. Pour l'anglais, le même phénomène se produit: la proportion de ceux qui ne savent pas le parler passe de 66% en 1976-1978 à 73% en 1981-1982. Ainsi, avant 1975, les Vietnamiens avaient une bonne connaissance de départ des langues officielles du pays; leur compétence linguistique est de plus en plus faible après cette date.

Avant 1975, l'enseignement des langues secondes s'effectuait d'abord au secondaire, en deux cycles, et à l'université. On y retrouvait deux types d'écoles secondaires: les lycées français, écoles privées réservées à une élite, et les écoles publiques vietnamiennes où la langue d'enseignement était le vietnamien avec un enseignement des langues secondes. Au premier cycle, on apprenait le français ou l'anglais; au second cycle, les deux langues étaient enseignées. L'étudiant moyen vietnamien disposait ainsi d'une connaissance de base de ces deux langues à la fin de ses études secondaires. Le personnel enseignant des écoles publiques utilisait du matériel pédagogique français ou américain. La nature de l'enseignement des langues secondes au Sud-Vietnam avant 1975 explique la forte proportion des trilingues dans l'immigration avec une compétence linguistique en français et en anglais. Si l'on ajoute à cela que, dans les universités et écoles supérieures de Saigon, les professeurs étaient Français ou avaient été formés en France; que le matériel didactique était importé; et que la langue d'enseignement était le français dans les sciences et les mathématiques, il n'est pas étonnant de constater que les étudiants et professionnels arrivés à ce moment au Canada soient trilingues.

Après 1975, sous l'influence du nouveau régime politique, l'enseignement des langues secondes se transforme au Vietnam. Les livres et manuels d'auteurs étrangers sont prohibés dans l'enseignement secondaire et remplacés par des manuels traduits par des auteurs vietnamiens. Les objectifs et l'orientation de l'enseignement des langues secondes se modifient. Il en

résultera une perte de compétence linguistique en langues secondes chez ceux qui ont étudié au Vietnam après 1975 par rapport à leurs prédécesseurs.

Le mode d'apprentissage du français au Québec influence l'état actuel des connaissances linguistiques de ceux qui sont arrivés après 1975.

Dans notre échantillon, 54,1% des arrivés après 1975 ont fréquenté le Centre d'Orientation et de Formation des Immigrants (COFI) pour y apprendre le français. Ce sont des adultes des deux sexes avec un niveau de scolarité secondaire (61%) ou primaire (9%) qui font partie de la vague d'immigration des "boat people" arrivée en 1979-1980. Après la fréquentation du COFI, 53,4% se sont retrouvés dans des emplois de la classe ouvrière au Canada, 36% sont inactifs ou étudiants. Les professionnels et les commerçants au Canada ont peu fréquenté le COFI (10%) et ont appris le français par une autre méthode.

Qui sont ceux qui parlent bien français? Qui sont ceux qui ont des difficultés à le parler?

Ceux qui parlent le français avec aisance sont majoritairement des professionnels (95%), des étudiants (69%) et des commerçants (60%) au Canada, donc ceux qui ont fait des études universitaires.

Dans le second groupe, on retrouve plus de femmes (35%) et d'enfants (44%) que d'hommes (32%). Au Vietnam, ils et elles étaient commerçants (63%) ou de la classe ouvrière (53%). Au Canada, ils occupent en majorité des emplois de la classe ouvrière ou sont sans emploi. Ils ont fait plutôt des études primaires (55%) que des études secondaires (39%) et quelques-uns sont analphabètes (5%). Dans les familles, les hommes ont une meilleure connaissance du français que les femmes. Ils sont arrivés en 1979-1980 pour la majorité d'entre eux.

Qu'en est-il de la performance linguistique en anglais?

Les différences entre les hommes, les femmes et les enfants sont plus marquées pour la connaissance de l'anglais. Ainsi, 57% des hommes ont une connaissance moyenne ou bonne de l'anglais alors que seulement 39% des femmes atteignent ce niveau. La majorité des femmes ont une connaissance nulle ou médiocre de l'anglais (69%) et elles se situent au même niveau que leurs enfants pour la connaissance de cette langue. Deux groupes occupationnels au Vietnam ont une bonne connaissance de l'anglais, les professionnels et les étudiants. Les commerçants et les ouvriers au Vietnam ignorent presque totalement l'anglais. Au Canada, 90% des professionnels

ont une bonne connaissance de l'anglais. A l'inverse, 69% des commerçants, 60% des inactifs et 59% de la classe ouvrière ont une connaissance nulle ou médiocre de l'anglais.

L'année d'arrivée influe aussi sur le niveau de connaissance de l'anglais: 86% des immigrants d'avant 1975 connaissent bien l'anglais; 61% des réfugiés d'après 1975 ne connaissent pas cette langue.

L'âge d'arrivée au Canada fait aussi varier le niveau de connaissance de l'anglais: la connaissance de l'anglais est la plus faible chez les moins de 12 ans (76%) et chez les plus de 35 ans qui connaissaient plutôt le français comme langue seconde. La meilleure connaissance de l'anglais se retrouve chez les adultes de 18 à 35 ans et chez les adolescents.

Nous avons observé une relation entre le niveau de connaissance du français ou de l'anglais et certaines variables socio-économiques: le niveau d'instruction au Vietnam, la date d'arrivée et l'occupation au Canada. Deux groupes socio-économiques ont une performance distincte en français et en anglais: l'un est arrivé avant 1975, a un emploi professionnel au Canada; l'autre est arrivé après 1975, a un niveau d'instruction plus faible et occupe des emplois de la classe ouvrière au Canada.

L'USAGE LINGUISTIQUE DANS LA VIE QUOTIDIENNE

Nous allons examiner successivement l'usage linguistique observé dans la famille, le milieu social immédiat, à l'école et au travail.

Le comportement linguistique des parents diffère-t-il de celui des enfants? Dans quelle langue les parents communiquent-ils avec leurs enfants, les enfants avec leurs parents et les enfants entre eux?

L'usage du vietnamien prédomine dans la communication entre les parents, et des parents aux enfants dans la grande majorité des familles. D'un autre côté, dans leur communication entre eux et avec leurs parents, les enfants ont tendance à insérer du français ou de l'anglais. Quand les parents parlent entre eux, ils parlent vietnamien dans 94% des cas. Quand les enfants parlent entre eux, ils parlent une autre langue que le vietnamien dans 19% des cas. Le français utilisé comme langue seconde dans une famille augmente sa fréquence de 15% quand on passe des parents aux enfants et à la communication entre les enfants.

L'importance du facteur temporel dans l'usage croissant du bilinguisme en famille ressort clairement. Chez ceux arrivés après 1975, un écart signi-

ficatif apparaît entre le comportement linguistique des parents et des enfants. Les parents demeurent unilingues dans leurs interactions mais on observe une importance croissante de l'usage du français. La communication bilingue dans la famille semble initiée par les enfants dans leur communication entre eux d'abord, dans la communication avec leurs parents ensuite. Cette tendance est plus marquée chez les enfants nés au Canada ou arrivés avant l'âge de 12 ans, à cause de l'influence de l'école française. Plusieurs informateurs ont remarqué qu'il est facile de parler vietnamien avec des enfants d'âge pré-scolaire. Cela devient plus difficile quand ils fréquentent l'école. Parmi les arrivés de 1979, en deux ans, la communication bilingue des enfants dans leur famille est passée de 8% à 13%, ce qui indique un rythme rapide de bilinguisation des enfants à l'école.

Le comportement linguistique typique des familles unilingues est l'usage exclusif du vietnamien dans la communication des parents entre eux et 10% de communication bilingue des enfants entre eux et avec leurs parents. A leur arrivée au Québec, 43% de ces familles connaissaient le français et 38% étaient trilingues. Le comportement linguistique unilingue dans la famille réside donc plutôt dans un besoin d'identification culturelle que dans l'absence de connaissance des langues du pays. Arrivés après 1975, la majorité (77%) vivent dans un quartier francophone mais seulement 25% d'entre eux fréquentent des francophones ou des anglophones. Ils ont donc tendance à vivre entre eux et à limiter leurs contacts aux membres de leur communauté linguistique.

Une minorité de 10 familles dans notre échantillon a adopté un comportement linguistique franchement bilingue à la maison: ils sont arrivés avant 1975, sont devenus professionnels ou étudiants au Québec, sont plus ouverts sur la société québécoise et fréquentent régulièrement des francophones.

Le milieu social immédiat comprend le cercle des relations sociales hors de la famille, les connaissances et les amis. La vie sociale de ceux qui sont arrivés après 1975 semble se limiter à leurs compatriotes. Seulement 20% affirment fréquenter régulièrement des non-Vietnamiens. Leur immersion dans un environnement francophone ne semble pas favoriser les relations sociales en dehors de la communauté vietnamienne. Les unilingues en famille sont les plus fermés aux contacts avec le milieu québécois avec seulement 10% de leurs contacts sociaux se faisant en dehors de leur communauté ethnique.

La fréquentation du COFI semble avoir favorisé une certaine ouverture sur le milieu québécois: 15% de ceux qui l'ont fréquenté ont des contacts réguliers avec les francophones. Peu de Vietnamiens ont des amis au sens strict du terme en dehors de leurs compatriotes. Les Québécois francophones ou anglophones sont pour eux des connaissances ou des collègues de travail qui ne sont pas intégrés à leur milieu social immédiat. La langue utilisée avec ceux-ci est surtout le français.

Le comportement des enfants diffère de celui des adultes dans leur milieu social immédiat. L'examen de la langue utilisée avec les amis et camarades francophones fait ressortir trois comportements linguistiques différents. Chez les enfants issus de familles unilingues vietnamiennes, on utilise le vietnamien avec les amis vietnamiens (361 sur 416) et on a peu de contacts avec les enfants québécois. Dans les familles où l'on entretient des contacts sociaux avec des francophones ou des anglophones, la langue du jeu est le français avec les camarades francophones. Certains enfants (55 sur 416) utilisent le français ou l'anglais avec leurs amis vietnamiens. Ils ont presque tous moins de 18 ans, la plupart sont arrivés avant 1975 ou sont nés au Québec, ils ont autant d'amis francophones que vietnamiens.

Ches les enfants, il existe donc trois degrés différents d'adaptation linguistique: l'usage prépondérant de la langue maternelle avec les compatriotes, l'usage de la langue de l'interlocuteur avec des camarades non vietnamiens et enfin, l'assimilation linguistique d'un petit nombre par l'usage du français avec les compatriotes. Ces variations du comportement linguistique sont en relation avec l'âge des enfants à leur arrivée, la durée de résidence et le désir des parents de s'intégrer à la nouvelle société.

L'usage linguistique à l'école est la langue majoritaire tant pour la communication avec les professeurs qu'avec les camarades québécois. Attardons-nous sur le phénomène de l'assimilation linguistique à l'école où des enfants vietnamiens (91 enfants sur 416) parlent une autre langue que leur langue maternelle avec des compatriotes. Ils sont nés au Canada (26,3%) ou arrivés avant l'âge de 12 ans (73,7%), fréquentent souvent des amis francophones ou anglophones et ont des contacts restreints avec leur communauté d'origine (20% participent aux activités culturelles et fréquantent les centres religieux).

La situation inverse s'observe aussi, l'utilisation exclusive du vietnamien entre compatriotes à l'école. Ce phénomène se limite à quelques institutions scolaires où les étudiants, âgés de plus de 12 ans à leur arrivée, sont peu intégrés à la vie québécoise et connaissent bien leur langue maternelle: les 26 étudiants vietnamiens du Cégep de Limoilou qui parlent vietnamien entre eux et avec leurs six professeurs vietnamiens après les heures de classe, ceux de l'Ecole Secondaire Marie-de-l'Incarnation à Québec et les 11 étudiants en informatique de l'Université Laval. Ces conditions sont toutefois relativement exceptionnelles à Montréal et à Québec.

Le français est la langue de travail et la langue d'intégration à la société québécoise, c'est l'unique langue enseignée au COFI pour préparer au marché du travail. La prépondérance du français s'affirme dans toutes les relations de travail (entre travailleurs, avec le patron ou le contremaître et avec les clients) par rapport à l'usage de l'anglais comme cela pouvait être le cas en 1977.

L'usage prépondérant du français au travail est très net pour deux groupes occupationnels, les professionnels et les métiers de la classe ouvrière. Le vietnamien est la langue de travail des commerçants (restaurateurs, épiciers, pharmaciens) en raison du caractère familial de ces entreprises. On le retrouve aussi chez les étudiants et les sans-emploi dont les activités sont limitées au cadre familial et communautaire où ils utilisent peu le français ou l'anglais.

A l'exception des occupations limitées à la sphère domestique ou à son extension, les travailleurs et travailleuses vietnamiens sont en contact quotidien avec le français utilisé comme langue de travail.

LA QUALITE DE LA LANGUE VIETNAMIENNE

L'appauvrissement lexical de la langue maternelle est un phénomène connu de tous les groupes d'immigrants coupés de leur pays d'origine et vivant sous la pression de la langue majoritaire. Pour en comprendre les manifestations chez les Vietnamiens du Québec, il importe de préciser les caractéristiques principales de la langue vietnamienne et de vérifier, par l'observation directe des enfants mineurs vietnamiens, l'hypothèse de l'appauvrissement lexical de la langue vietnamienne au Québec.

La langue vietnamienne est une langue diglossique au sens premier du terme, comme superposition de deux niveaux de langage: la langue vernaculaire parlée avec des accents différents selon la région, et la langue sino-vietnamienne ou langue littéraire. Ces niveaux de langue sont indépendants l'un de l'autre, sauf dans leur prononciation monosyllabique et polytonale. La langue vernaculaire est riche en mots concrets, notamment les qualificatifs et les adverbes, mais par contre, relativement pauvre en termes abstraits pour les domaines philosophiques et scientifiques. C'est pour cette raison que depuis des siècles, la langue vietnamienne a eu recours aux emprunts à la langue chinoise. Ces emprunts sont à l'origine de la langue sino-vietnamienne constituée à partir de la lecture de l'écriture chinoise avec une prononciation vietnamienne. C'est la langue des lettrés et de la culture savante parce que tous les textes officiels et une grande partie de la littérature ont été écrits en caractères chinois, mais lus avec la prononciation vietnamienne. La révolte contre l'occupant chinois et la nécessité de s'en démarquer culturellement au XIIIe siècle conduisent à l'invention d'une écriture nationale "chu nôm" fondée sur une combinaison de caractères chinois pour écrire la langue vernaculaire. Plus compliquée que l'écriture chinoise, l'écriture nationale n'arrive pas à la remplacer. Au XVIIIe siècle, les missionnaires européens inventeront une écriture romanisée pour transcrire en alphabet latin les langues s'écrivant en caractères chinois dont le quôc ngu (écriture nationale) est dérivé. Introduit au début du XXe siècle dans les écoles, il est devenu la seule graphie de la langue vietnamienne utilisée à la fois pour transcrire la langue vernaculaire et sino-vietnamienne. Les rapports de diglossie entre les deux langues se perpétuent encore au Vietnam grâce à cette écriture romanisée. Cependant, au Québec, les enfants mineurs vietnamiens vivent une nouvelle forme de diglossie (français/langue vernaculaire parlée) qui vient remplacer l'ancienne diglossie.

Dans les familles vietnamiennes, l'enfant apprend la langue vernaculaire comme langue maternelle et la conserve comme langue de communication familiale, l'apprentissage du sino-vietnamien se réalise à l'école et, par la suite, dans la plupart des textes officiels et littéraires. Une fois arrivés au Québec, les enfants vietnamiens sont privés de l'enseignement et de l'usage du sino-vietnamien qui est remplacé par le français à l'école et au travail. La langue vernaculaire devient ainsi purement orale et le transfert linguistique apparaît chez les enfants vietnamiens sous les deux formes suivantes: l'abandon total de la langue vietnamienne au profit du

français ou, ce qui est plus courant, l'abandon partiel de la langue vernaculaire et quasi total du sino-vietnamien au profit du français. Il en résulte un appauvrissement lexical important puisque la perte du sino-vietnamien affecte 70% du vocabulaire total théoriquement disponible. La langue vernaculaire s'appauvrit aussi à cause de sa sous-utilisation. Dans ce cas, l'enfant est encore bilingue, mais son bilinguisme est soustractif: la langue française occupe la place du sino-vietnamien et l'emploi par interférence des deux langues, française et vernaculaire, laisse cette dernière très faible face au français. Cela se traduit chez les enfants par une perte du vocabulaire abstrait dans la langue maternelle et même de la compréhension de certains mots concrets comme avion (phi co) ou vêtement (y phuc) qui sont relativement simples.

Prenant conscience du danger de l'oubli de la langue maternelle par suite de la disparition de la connaissance de la langue sino-vietnamienne, différents cours de langue maternelle écrite pour les enfants ont été organisés à Québec et à Montréal. La revue de la Fédération canadienne des associations vietnamiennes a consacré des pages entières afin d'encourager la lecture chez les enfants et recommande la publication de livres destinés aux enfants mineurs. L'assimilation linguistique des enfants mineurs représente donc un danger réel pour la préservation de la langue maternelle. Voyons maintenant comment se manifeste la résistance individuelle et collective à ce phénomène.

LA RESISTANCE A L'ASSIMILATION LINGUISTIQUE

Nous rendrons compte ici des manifestations de la résistance à l'assimilation linguistique à partir des données de notre questionnaire et des entrevues avec les dirigeants des associations vietnamiennes. Ces manifestations sont reliées à l'expression d'opinions sur la nécessité de préserver le vietnamien et à l'organisation d'activités de préservation de la langue maternelle. Nous distinguerons les stratégies individuelles des stratégies collectives.

La majorité des familles souhaitent que leurs enfants nés ou éduqués au Québec parlent la langue vernaculaire, lisent et écrivent le sino-vietnamien. On note, toutefois, que l'assimilation linguistique dans une ou deux générations est probable dans 17% des familles.

La définition de l'ethnicité vietnamienne est reliée à la préservation de la langue maternelle pour plus de la moitié des familles de notre échantillon (57%) mais elle est aussi fortement identifiée à la préservation

de valeurs culturelles reliées à la qualité des relations familiales. Face aux contraintes de toutes sortes posées par la relocalisation et l'intégration à un univers culturel étranger, ce que l'on craint le plus, c'est la dislocation de la cellule familiale. Dans cette optique, la survie de la langue, fortement souhaitée par tous, n'est pas perçue comme un problème primordial dans les circonstances actuelles. Peu de parents qui travaillent ont les moyens nécessaires pour s'impliquer dans des activités de préservation linguistique.

A l'exception des commerces ethniques, le seul lieu où le vietnamien a publiquement droit de cité est celui des associations. Celles-ci constituent le principal outil collectif de préservation de la langue et de la culture vietnamienne. Pour analyser leur rôle, nous distinguerons leurs prises de position publiques de leurs activités directes ou indirectes de préservation de la langue maternelle.

Dans toutes les réunions, la langue parlée par l'exécutif de ces associations est le vietnamien. C'est aussi celle des activités publiques ou semi-publiques, avec une utilisation occasionnelle du français.

Tous les représentants d'associations sont d'avis que les adultes n'ont aucun problème pour préserver leur connaissance du vietnamien. Ils ont suffisamment d'occasions de parler leur langue maternelle et ne risquent pas de l'oublier. L'avenir linguistique des enfants est plus problématique et les opinions sont partagées sur la survie de la langue maternelle. Si certains la croient possible, elle semble irréalisable à d'autres à cause du manque d'implication des parents dans cette entreprise. Les problèmes économiques et familiaux immédiats les empêchent de consacrer les efforts nécessaires à cette tâche. On se limite à souhaiter que les enfants comprennent la langue vernaculaire sans leur imposer la langue littéraire et l'on va même jusqu'à dire que la préservation de la langue n'est pas essentielle pour la préservation des traditions et des coutumes du pays d'origine.

Sur le plan des réalisations concrètes, trois associations ont offert des cours de langue maternelle destinés aux enfants et deux autres se proposent de le faire dans l'avenir. La Fédération des associations vietnamiennes du Canada prépare des manuels d'histoire et de morale en vietnamien à l'usage des écoliers vietnamiens et se propose d'organiser un concours littéraire pour les jeunes.

Toutes ces tentatives démontrent l'intérêt porté à la préservation du vietnamien oral et aussi écrit. Malgré ces efforts, on doit toutefois constater que les cours de vietnamien n'ont atteint qu'une faible partie des enfants vietnamiens. En 1982, 16 enfants ont terminé le cours à Sherbrooke. Il l'ont fait à Québec et une cinquantaine à Montréal. Pour la majorité des parents, les préoccupations immédiates ne portent pas sur la survivance linguistique. L'existence de ces cours et leur réussite relative témoignent toutefois que cela constitue un objectif important pour un certain nombre qui n'hésitent pas à y consacrer du temps et des efforts.

CONCLUSION: DIGLOSSIE ET INTEGRATION SOCIO-CULTURELLE

Les résultats de notre recherche nous amènent à conclure que la situation sociolinguistique des Vietnamiens du Québec est diglossique au sens que Calvet (1974) et Jardel (1979) ont donné à ce terme. Dans le pays d'accueil, la langue vietnamienne est devenue une langue minoritaire confinée à la sphère domestique, qui n'accomplit plus toutes les fonctions nécessaires au déroulement de la vie quotidienne.

Les divers paliers de gouvernement ont institutionnalisé l'enseignement des langues officielles aux immigrants en fonction de leurs priorités économiques et politiques. Dès leur arrivée, les Vietnamiens ont été insérés dans une structure de pouvoir dont le contrôle leur échappe. Leur accueil, motivé par la sauvegarde d'intérêts politiques et économiques dont la gérance revenait aux différents paliers de gouvernement, supposait la prise en charge étatique de leur adaptation à la société hôte. Ainsi, au niveau des COFI et des classes d'accueil, les nécessités économiques définies par l'Etat priment sur les besoins linguistiques réels des immigrants. En sont exclus ou découragés les improductifs (personnes âgées, femmes au foyer) et les parrainés privés; on les retire dès qu'ils ont trouvé un emploi, la qualité de l'apprentissage linguistique n'apparaissant pas une priorité. Ainsi, les Etats canadien et québécois définissent les conditions d'intégration linguistique de l'ethnie immigrante minoritaire.

Nous avons pu observer l'apparition d'inégalités socio-économiques dans la communauté vietnamienne tenant à la compétence linguistique en français ou en anglais. La corrélation entre le niveau professionnel et la connaissance des langues officielles du pays reflète des inégalités sociales antérieures à l'arrivée, puisque la connaissance des langues secondes au Vietnam est associée avec des études secondaires et universitaires. L'apprentis-

sage préalable de ces langues détermine le classement socio-économique au Québec: les bilingues ou trilingues sont universitaires et exercent une profession; les unilingues vietnamiens sont confinés à des emplois de la classe ouvrière ou à l'inactivité. La connaissance du français dans la société québécoise est non seulement une norme, mais constitue un capital véritable, au sens où l'entend Bourdieu (1983), auquel n'ont pas accès les unilingues ou quasi unilingues vietnamiens. Il en résulte une aliénation linguistique qui conduit à une vie en retrait de la société d'accueil.

La structure de notre société décourage toute tentative sérieuse d'égalité linguistique entre majoritaires et minoritaires. Pour le groupe minoritaire, cela signifie un bilinguisme soustractif qui aboutit à la dégradation de la qualité de la langue maternelle parce que l'usage de la langue minoritaire n'est pas reconnu normal et enrichissant par les majoritaires. Les Vietnamiens valorisent la préservation de leur langue et de leur culture et ont pris différentes actions pour lutter contre l'assimilation progressive des jeunes. Nous terminerons en examinant la diglossie à la lumière du processus global d'intégration sociale.

Le processus d'intégration des Vietnamiens à la société québécoise comprend trois étapes et, à chaque étape, deux stratégies peuvent être utilisées, l'intégration ou le retrait. Nous appellerons ces trois étapes l'installation, l'adaptation et l'identification reliées à la durée de séjour au pays.

L'installation s'étend de la première à la troisième année après l'arrivée: c'est le moment d'adopter de nouvelles habitudes de vie et d'apprendre le français. Après avoir terminé un stage de six mois au COFI, les nouveaux arrivés complètent leur formation professionnelle ou occupent leur premier emploi. Ils vivent alors en appartement dans les quartiers populaires de Montréal (Côte-des-Neiges, Plateau Mont-Royal) et de Québec (Saint-Roch, Saint-Sauveur, Limoilou) où les loyers modiques rassemblent des immigrants d'origines diverses. Très mobiles, ils émigrent vers les régions et les villes en quête d'emploi (Montréal, Toronto, Alberta). Ils participent peu aux activités des associations vietnamiennes locales et demeurent unilingues à la maison et dans leur milieu social immédiat. Leurs enfants d'âge scolaire parlent rapidement le français entre eux.

L'adaptation s'étend de la troisième à la sixième année de résidence. On y distingue deux stratégies différentes: le retrait et l'assimilation. Ceux qui adoptent la première occupent, pour des raisons diverses, des emplois peu qualifiés sans beaucoup d'espoir d'améliorer leur situation ou sont assistés sociaux. Ils vivent entre eux, leurs relations sociales se limitent à la famille et à un cercle étroit d'amis vietnamiens. Leur faible connaissance du français, leur âge ou leur manque de formation professionnelle contribuent à leur mésadaptation. Unilingues vietnamiens, ils valorisent les traditions familiales et religieuses, refusent de s'impliquer dans les associations ethniques ou s'engagent dans des activités para-politiques.

Un petit nombre d'adultes ont adopté la stratégie contraire. Ayant un emploi stable et bien rémunéré équivalent à leur position socio-économique antérieure, ils parlent bien français, exercent une profession, ont beaucoup de contacts avec les Québécois francophones mais ont plus ou moins rompu les liens avec leurs associations ethniques. Se comportant selon les exigences de leur statut social, ils ont acquis une maison unifamiliale en banlieue ou dans des quartiers de classe moyenne et poussent leurs enfants vers les activités artistiques et sportives. Ils sont devenus bilingues à la maison: leurs enfants ont tendance à cesser de parler le vietnamien, tout en continuant de le comprendre. Dans les familles peu intégrées, les parents insistent beaucoup sur l'apprentissage de la langue maternelle par les enfants; dans ces familles, il arrive souvent que les adultes s'adressent à leurs enfants en vietnamien et que ceux-ci leur répondent en français ou en anglais.

A l'étape de l'identification, les comportements se diversifient. Les non-intégrés se ghettoisent: demeurant unilingues à la maison et dans leur milieu social immédiat, ils s'identifient comme Vietnamiens et entretiennent peu de relations avec les Québécois. Ils sont peu nombreux actuellement mais pourraient le devenir si la situation des non-intégrés de la seconde étape ne change pas.

Les intégrés se subdivisent en trois groupes distincts: les assimilés, qui s'identifient comme Canadiens, ont coupé les contacts avec leur communauté d'origine et ne parlent plus le vietnamien à la maison et dans leur milieu social immédiat. Ils représentent environ 49 personnes arrivées avant 1975 dans notre échantillon. Les membres du second groupe s'identifient eux-mê-

mes comme Viéto-Canadiens, des Vietnamiens du Canada. Ils maintiennent des relations avec leurs compatriotes, participent aux activités des associations vietnamiennes, sans toutefois s'y impliquer vraiment. Ils s'adressent indifféremment à leurs enfants en français et en vietnamien, mais n'utilisent que le vietnamien entre adultes. Ils sont arrivés avec la première vague de réfugiés en 1975.

Le dernier groupe enfin, comprend les intégrés qui, après une adaptation réussie, réaffirment leur identité d'origine en se considérant comme des Vietnamiens résidant au Canada. Ils participent aux associations vietnamiennes et sont impliqués dans des mouvements politiques. A la maison, ils tiennent à ce que tout le monde parle vietnamien et ils utilisent le vietnamien à chaque occasion possible dans leur milieu social immédiat. L'arrivée des réfugiés de la mer en 1979 et la réunification des familles ont pu favoriser une prise de conscience ethnique chez les résidents les mieux intégrés. La formation d'une véritable communauté vietnamienne depuis 1980 fournit l'occasion aux plus anciens éléments de jouer le rôle d'une élite dirigeante par le biais du contrôle des associations et des revues ethniques. Cette élite dirigeante se condisère alors comme la gardienne des traditions vietnamiennes à l'étranger et elle assume essentiellement un leadership culturel et idéologique. La consolidation de ce leadership résulte à la fois d'une prise de conscience de l'aliénation linguistique et de la mise en place de solutions pour y résister.

Bibliographie des auteurs cités

Bourdieu, Pierre (1983) Ce que parler veut dire: économie des échanges linguistiques, Paris, Fayard.

Calvet, L.J. (1974) Linguistique et colonialisme, Paris, Payot.

Dorais, L.J., L. Pilon-Lê, Nguyên Quy Bong, Nguyên Huy et R. Kaley (1984) Les Vietnamiens du Québec: profil sociolinguistique. Québec, Centre international de recherche sur le bilinguisme.

Ferguson, C. (1959) "Diglossia", Word, 15 :325-340.

Jardel, J.P. (1979) "De quelques usages des concepts de 'bilinguisme' et de diglossie", in Plurilinguisme: normes, situations, stratégies, G. Manessy et P. Wald (eds.), Paris, L'Harmattan.

Mackey, W.F. (1976) Bilinguisme et contact des langues, Paris, Klincksieck.

PROBLÈMES D'ADAPTATION SCOLAIRE DES ENFANTS VIETNAMIENS AU QUÉBEC

Nguyên QUY BONG

Le problème linguistique - la langue - constitue un obstacle majeur dans le processus d'intégration des réfugiés au pays d'accueil. Pour les réfugiés vietnamiens qui quittaient le Nord Vietnam pour s'installer au Sud lors de la partition de leur pays en 1954, à la fin de la première guerre d'Indochine, ce problème était heureusement aplani, car ils se trouvaient dans un même pays où la même langue est parlée. Il va sans dire que cet atout de départ n'existe pas dans le cas des réfugiés vietnamiens vingt-et-un ans plus tard, à la fin de la deuxième guerre d'Indochine en 1975, qui se trouvent cette fois exilés partout dans le monde occidental où les modes de vie ainsi que les langues utilisées sont complètement différents des leurs.

Afin de leur permettre de s'intégrer au sein de la communauté locale, les autorités d'hébergement au Québec ont dispensé des cours de langue française aux nouveaux immigrés, y compris les réfugiés vietnamiens: les classes d'accueil pour les petits, ainsi que les classes de C.O.F.I. pour les adultes. Les détails sur ces efforts ont été rapportés dans une autre partie de ce livre. Le texte suivant est consacré aux problèmes d'apprentissage du français au Québec, surtout en ce qui concerne les classes d'accueil.

La durée moyenne du séjour en classe d'accueil est de dix mois. Ces dix mois ne correspondent pas nécessairement à une année scolaire normale, car les enfants immigrants arrivent à tout moment de l'année. D'après les expériences de l'école-accueil Notre-Dame à Hull, dans l'ouest québécois, ce laps de temps a été nettement insuffisant pour permettre à l'enfant immigrant une véritable intégration en classe régulière. L'enfant a certainement appris du français et le lexique mathématique, mais il n'est pas encore prêt à suivre ses camarades francophones. Il aura

besoin d'une aide particulière, car son niveau de scolarité ne correspond pas toujours à celui des francophones. Et enfin, il a besoin de réussir vraiment à s'adapter à son nouveau pays. Une prolongation à vingt mois serait ainsi plus adéquate et meilleure pour l'apprentissage de ces petits néo-québécois, surtout dans le cas des "rescapés de la mer" qui ont connu des expériences traumatisantes suivies par des séjours misérables dans les camps de réfugiés. A leur arrivée au Canada, ces enfants sont encore effrayés et profondément secoués par leurs récentes expériences.

L'enseignant qui reçoit ces enfants devrait respecter leur rythme d'apprentissage. Il pourrait relever alors certains problèmes (Thibault, 1980):

- élèves non scolarisés ou moins scolarisés que les enfants de leur âge,
- élèves ayant des difficultés d'apprentissage dans leur langue maternelle,
- élèves présentant des problèmes socio-affectifs de divers ordres,
- difficultés d'adaptation, surtout difficulté de communication.

Le dépistage de ces difficultés chez l'enfant pose un problème particulier. Le bulletin scolaire de l'enfant pourrait servir d'indicateur, mais ce bulletin n'existe pas, surtout pour les "réfugiés de la mer" qui arrivent sans aucun document officiel. Les premiers temps, l'école-accueil Notre-Dame "a travaillé continuellement dans le vide", comme a avoué sa directrice, car on ne connaissait alors à peu près rien de cette nouvelle clientèle. Il n'y avait qu'une solution: se retourner vers la communauté et y exploiter toutes les ressources disponibles. Ce sont alors les rencontres avec les parents, accompagnés d'interprètes et de personnes-ressources, qui permettent d'établir le profil de l'élève. Ce dépistage des difficultés de l'enfant pose un problème dans le processus d'apprentissage car il se fait parfois trop tardivement. Ce n'est qu'à la suite de ce dépistage que les ressources de l'école pourront être mises à la disposition de l'enfant, de l'enseignant, et des parents, selon le cas.

A l'intérieur de la classe d'accueil, l'enseignement devrait être individualisé ou personnalisé, car chaque élève immigrant arrive à l'école avec un bagage de connaissances unique et des expériences variées, un bagage

qui diffère donc d'un enfant à l'autre, sans mentionner le choc culturel pour la plupart des jeunes réfugiés. L'individualisation de l'enseignement voudrait dire que chaque écolier reçoit une attention toute particulière, qu'il est considéré comme quelqu'un de spécial; ses besoins et ses aspirations devraient être pris en considération; ainsi, l'enseignement deviendrait plus pertinent et plus significatif pour lui.

Pour réaliser ce but, l'horaire de la classe d'accueil devrait être plus flexible que celui des classes régulières, quant aux minutes d'enseignement. Cet horaire pourrait être ajusté selon les besoins spécifiques des enfants plutôt que sur le contenu du programme.

Dans les classes d'accueil, le nombre moyen d'étudiants est de 17 (Anonyme, 1981). Ce nombre est considéré comme trop grand pour que l'enseignant puisse porter une attention particulière de qualité auprès de chacun de ses étudiants.

Un des problèmes qui peut nuire à l'intégration sociale des élèves immigrants, et ainsi à leur apprentissage, c'est que ces petits néo-québécois ont tendance, dès leur arrivée à l'école francaise, à se regrouper entre eux, à former des groupes distinctifs, isolés, surtout à l'heure du repas et de la récréation. Un manque de confiance en soi, dû à une crise d'identité accompagnée d'une barrière linguistique, pousse le petit immigrant parfois à s'enfermer dans un "mutisme sélectif" en classe comme moyen de défense (Kaley, 1983). L'isolement de l'élève qui se retrouve seul dans un groupe très minoritaire au sein d'une classe ou même d'une école exige un grand tact de la part de l'enseignant. Une valorisation de la langue maternelle du nouvel arrivé, un respect des différences culturelles, et un bon coeur plein de compréhension et de patience, pourraient aider l'enseignant à favoriser l'apprentissage de l'enfant et ainsi faciliter son intégration à son nouveau monde.

Cela n'est pas toujours facile quand toute la charge en revient à l'enseignant des classes d'accueil. Malheureusement les tentatives de faire appel aux parents immigrants restent encore trop sporadiques, car les parents eux-mêmes, en particulier les "rescapés de la mer", sont confrontés aux mêmes problèmes d'intégration que leurs propres enfants. En fait, pour la plupart des réfugiés vietnamiens qui se sont installés en Occident après 1975, il n'y a aucune préparation matérielle ou culturelle. Par conséquent, la par-

ticipation des parents vietnamiens aux affaires scolaires est souvent handicapée par leur ignorance de la langue française et de l'école québécoise.

Pour pallier à cette difficulté, afin d'encourager la participation des parents immigrants à la vie scolaire et ainsi établir le contact enseignant-parents, l'école-accueil Notre-Dame à Hull, au début de l'année scolaire 1982-83, s'est armée d'une "batterie" d'interprètes et de personnes-ressources pour accueillir les parents dans leur langue natale. Ces derniers ont d'ailleurs été informés qu'ils pourraient en tout temps, durant l'année entière, bénéficier de ces interprètes et personnes-ressources bénévoles dans leurs contacts avec l'école (Cantin, 1983). Ces personnes-ressources font partie des richesses culturelles du milieu outaouais, y compris des professeurs immigrants de l'Université du Québec à Hull. On a ensuite facilité d'autres rencontres parents-enseignant et enseignant-élèves, établi le profil de chaque élève réfugié, et expliqué la politique de l'école d'accueil ainsi que le programme d'études de l'école québécoise aux parents et enfants réfugiés. Outre les réunions formelles de parents d'élèves, les contacts individuels des parents avec les enseignants ont été réalisés de la même façon. Ces contacts sont bien importants, afin que les deux parties établissent une connaissance mutuelle et une ligne de communication régulière afin de créer un climat de sécurité et de confiance sur lequel pourrait reposer une bonne relation entre l'enseignant, l'étudiant et les parents immigrants.

Il va de soi que les objectifs du secteur de l'accueil exigent un enseignement spécialisé, autrement dit une formation spécialisée des enseignants (Latif et al., 1982). Le "Certificat pour l'enseignement du français dans les classes d'accueil et d'immersion" offert à l'Université du Québec à Montréal semblerait bien répondre aux besoins pédagogiques des enseignants du français comme langue seconde. Outre cette formation technique, nos enseignants seraient mieux équipés grâce à une formation anthropo-culturelle les préparant à accepter le relativisme culturel, et ainsi arriver à un concept d'éducation interculturelle. Avec la formule "On apprend à mieux se connaître et à connaître les autres", il n'est plus question d'un enseignement de langue ou de littérature, mais de vivre ensemble, de mettre en commun des éléments de patrimoine, et de valoriser le pluralisme culturel (Proulx, 1982). Comme Mariette Thibault a bien dit:

"Les meilleurs outils ne remplaceront jamais l'aspect humain. Et cela, chaque enseignant le sait" (Thibault, 1980).

Fernand Ouellet de l'Université de Sherbrooke a proposé les "voyages d'études" comme moyen de perfectionnement des maîtres pour l'éducation interculturelle en vue d'une meilleure compréhension entre cultures (Ouellet, 1984). Ce moyen est évidemment le meilleur et le plus profitable, mais c'est le plus coûteux au point de vue financier.

En attendant l'occasion de faire des voyages outre-mer, l'enseignant pourrait tenir compte, dans ses rapports quotidiens avec les enfants immigrants, de la diversité ethnique. Une bonne information sur les milieux ethniques du Québec, accompagnée de renseignements sur le système scolaire et le mode de vie du pays d'origine, aideront à mieux comprendre les problèmes d'apprentissage de ses élèves, et ainsi à faciliter leur adaptation au système éducatif québécois. En plus, une bonne relation avec les communautés ethniques du milieu pourrait mener nos enseignants à se servir d'innombrables richesses culturelles: lorsqu'ils répondent à notre invitation, les parents immigrants pourraient devenir de précieuses personnes-ressources qui viennent nous aider à mieux comprendre et éduquer leurs enfants.

Un aspect souvent négligé du problème linguistique est celui du manque de personnel qualifié dans le pays d'intégration, capable de communiquer avec les réfugiés dans leur langue et de leur dispenser une formation linguistique. Dans le cas des réfugiés vietnamiens aux Etats-Unis d'Amérique et en Grande-Bretagne, cette lacune a été heureusement palliée par l'utilisation d'enseignants vietnamiens, eux-mêmes des réfugiés qui connaissaient l'anglais comme langue seconde. Ce programme d'enseignement bilingue ("bilingual education") a eu beaucoup de succès. Les petits réfugiés vietnamiens sont guidés par leurs maîtres vietnamiens, qui leur servent de répétiteurs jusqu'au moment où ils sont habitués à la nouvelle langue et au courant principal (le "main stream") de l'école du pays d'accueil. Ces enseignants réfugiés, à leur tour, ont ainsi l'occasion de se perfectionner par des cours en éducation et en enseignement de l'anglais comme langue seconde, pour pouvoir tenter leur chance de retourner à leur profession: enseigner aux futurs immigrants. Malheureusement cet effort n'a pas vu le jour au Canada, ce qui a probablement causé un beau gaspillage de talents et de ressources chez nous.

Un dernier mot à dire sur nos enseignants du secteur d'accueil: leur poste est malheureusement instable, ce qui pourrait causer un autre gaspillage, et ainsi un autre problème d'apprentissage pour les petits nouveaux venus. Les mutations et changements trop fréquents du personnel enseignant d'accueil, ainsi que l'annulation subite des postes et des classes d'accueil, n'encouragent pas les professionnels à s'engager pleinement dans le service des enfants immigrants pour en faire une carrière. Seule une meilleure coordination entre les services d'immigration et les commissions scolaires pourrait y apporter une solution.

La dernière étape du stage d'accueil est le passage de classe d'accueil en classe régulière. Que ce soit au primaire ou au secondaire, il devrait être bien préparé pour faciliter l'adaptation de l'élève à sa classe nouvelle. Mariette Thibault a suggéré quelques conseils pratiques:

- communiquer avec le professeur de l'accueil qui pourra donner de bonnes indications sur le profil de l'élève,
- vérifier si le lexique est acquis et apporter une aide au besoin,
- faire parrainer le nouveau venu par un autre élève qui pourra lui venir en aide (Thibault, 1980).

Une période de "postaccueil" d'environ trois mois a été établie dans certaines écoles à Montréal, durant laquelle les expériences vécues par l'enfant en classe d'accueil sont consolidées, tout en le préparant graduellement à la classe régulière.

Aux Etats-Unis, les périodes d'anglais comme langue seconde (ESL) et des cours individuels de rattrapage continuent à être offerts jusqu'au moment où l'enfant est jugé capable ou se sent assez à l'aise pour suivre une classe régulière.

En ce qui concerne l'effort de rapprochement des deux groupes d'élèves immigrants et locaux, les activités parascolaires - les sports et loisirs - englobant tous les deux seraient de bons moyens. L'enfant immigrant, une fois confiant, deviendra plus ouvert à se faire des nouveaux amis et à élargir son horizon culturel. En même temps, la majorité francophone dans l'école serait aussi sensibilisée à la présence des minorités ethniques, à leurs différences, leurs besoins, et leur potentiel de contribution. De beaux exemples orientés vers cet effort de compréhension mutuelle sont trouvés au Québec: la collection "Vivre ensemble" publiée par le Ministè-

re des communautés culturelles et de l'immigration depuis 1980, la publication du cahier "Tout l'monde du monde" par le Mouvement québécois pour combattre le racisme à Montréal en 1982, et le projet éducatif "Si tous les enfants du monde" de la Commission des écoles catholiques de Montréal en 1982, etc.

En guise de conclusion, le système éducatif québécois voudrait aider les enfants immigrants à faire une bonne intégration par un apprentissage intensif du français et une sensibilisation à la culture québécoise. Si leur intégration scolaire et sociale s'avère une réussite, c'est indéniablement dû à ces classes d'accueil et leurs enseignantes dévouées. Dans le cas des enfants réfugiés vietnamiens confrontés par divers bouleversements de leur mode de vie et même de leur système de valeurs, les besoins d'accueil et d'orientation seraient encore plus exigeants. Il faudrait, dans ce cas particulier, élargir le concept traditionnel de la classe d'accueil, non seulement à une école d'accueil, mais à tout un milieu d'accueil (Cantin, 1983). Espérons que les problèmes d'apprentissage élaborés ci-dessus pourraient ainsi contribuer à un enrichissement des services d'accueil offerts à ces pauvres enfants.

Références

Anonyme, 1981. "Les classes d'accueil, un bilan positif". L'Alliance, 5: 17-32.

Cantin, A., 1983. "De la classe à l'école d'accueil". Réseau, 14 (6): 8-9.

Kaley, R., 1983. Les enfants du Sud-Est asiatique et l'école québécoise: un enrichissement mutuel. Montréal: Ministère de l'Education, Bureau des services aux communautés culturelles.

Latif, G. & al., 1982. "Mesures d'aide offertes aux communautés culturelles du Québec". Vie pédagogique, 21: 33-35.

Ouellet, F., 1984. "Le perfectionnement des maîtres pour l'éducation interculturelle: la formule 'voyage d'études'". Vie pédagogique, 28: 4-8.

Proulx, M.B., 1982. "Gros plan sur l'école". Réfugiés, 8: 77-79.

Thibault, M., 1980. "Les enfants qui viennent des classes d'accueil". Vie pédagogique, 7: 16-19.

ADAPTATION ÉCONOMIQUE DES RÉFUGIÉS INDOCHINOIS DE LA SECONDE VAGUE (1979-1980): L'EXEMPLE DU QUÉBEC[1]

Gilles DESCHAMPS

L'adaptation économique des immigrants constitue traditionnellement le noyau dur de la recherche qui s'intéresse au processus de l'insertion des individus dans un contexte social qui leur est étranger. On lui confère ce caractère fondamental parce qu'elle correspond à l'activité humaine qui, dans nos sociétés occidentales, occupe sans doute la place la plus centrale. Dans cette perspective, l'insertion de l'immigrant au monde du travail, par exemple, évoque souvent mieux qu'une autre forme d'adaptation le succès ou l'échec relatif de cette dynamique et, de ce fait, se trouve à être naturellement l'indicateur-clé de l'ensemble du processus d'intégration tant du point de vue de la société d'accueil que de celui de l'immigrant lui-même.

Une autre raison explique également la considération des chercheurs pour l'aspect économique de l'insertion sociale de l'immigrant. De plus en plus de sociologues tentent de développer une approche historique et intégrée des différents niveaux d'analyse possibles de ce processus et ils ont pu constater que, d'une part, l'établissement du statut économique constituait généralement la première et principale préoccupation de l'immigrant tant dans sa décision d'émigrer qu'au cours des premières années de son séjour et que, d'autre part, cette expérience était largement déterminante des modalités des autres formes d'adaptation et toujours antérieure aux efforts d'intégration sociale et culturelle.

Le contexte migratoire des réfugiés

Qu'en est-il des réfugiés? Par définition, les réfugiés qui finissent par s'établir dans les pays traditionnels d'immigration ne peuvent pas être considérés comme un cas particulier de l'immigration régulière puisque la raison même de leur présence dans ces pays est d'une nature tout à fait différente. Il s'agit toujours d'immigration forcée, précipitée, violente et soumise aux aléas des politiques humanitaires et de la géopo-

litique internationale. Dans ce type de mouvement, la part des décisions individuelles est quasi inexistante.

Le choix de quitter le pays se construit d'abord à partir des réflexes de survivance auxquels, éventuellement, viennent s'ajouter certaines aspirations économiques ou considérations familiales. Dans le cas des exodes indochinois, on entend souvent dire que les véritables réfugiés étaient Cambodgiens et Laotiens, mais que les Vietnamiens et particulièrement les Sino-Vietnamiens étaient davantage des réfugiés "économiques". Ce nouveau concept de la terminologie migratoire moderne donne un peu à entendre qu'il existerait aujourd'hui un nouveau type de migrant international, un peu hybride, qui ne mériterait pas tout à fait le statut de réfugié, c'est-à-dire de réfugié politique. Autrement dit, le réfugié économique serait davantage un individu animé par le souci de satisfaire ses aspirations professionnelles et d'améliorer son niveau de vie qu'une personne fuyant une persécution concrète, à la différence près, cependant, que les conditions de vie qui lui sont faites sont tellement oppressantes qu'elles prennent l'allure d'une véritable torture physique et mentale.

Si cette nuance peut aider à distinguer les mouvements de réfugiés les uns par rapport aux autres, il faut d'abord ne pas oublier que le partage entre le politique et l'économique est souvent malaisé. En outre, elle comporte le risque que l'on réserve un traitement humanitaire différent au réfugié économique dans la mesure où le caractère d'urgence de sa fuite serait moins évident que pour le réfugié politique. Retenons plutôt qu'il faut élargir la définition relativement étroite de réfugié pour y inclure un plus grand nombre de situations de détresse qu'il est toujours délicat de vouloir juger au mérite. Fondamentalement, le réfugié économique se distingue sans doute par la nature de la persécution qu'il subit mais on lui reconnaît malgré tout le statut de réfugié (GRAHL-MADSEN, 1983). Cette distinction ne devrait donc pas servir à établir, à proprement parler, deux types de réfugiés indochinois, car les caractéristiques migratoires de ces personnes ont été à fort peu de choses près les mêmes. Le choix de quitter leur pays d'origine a été forcé, les circonstances de leur exode violentes quand bien même on voudrait y ajouter des distinctions quant au degré relatif d'oppression et de souffrance vécues.

En termes d'adaptation, cette propriété fondamentale de la migration du réfugié a des répercussions qui lui sont tout aussi spécifiques. De fa-

çon générale, le fait de quitter son pays d'origine constitue, pour la plupart des individus qui le décident, une entreprise considérable et une aventure puisqu'il implique généralement une rupture avec les contextes social, économique et culturel qui sont familiers et donc une resocialisation plus ou moins importante. D'ailleurs, fort peu de gens en arrivent finalement à poser ce geste. Un tel choix suppose forcément que l'on soupèse le pour et le contre d'une telle décision jusqu'au moment où les avantages l'emportent sur les inconvénients. Sur le plan de l'intégration économique, en particulier, l'immigrant potentiel tiendra compte des chances qu'il a de trouver ailleurs un emploi qui lui convient, et du pays où ces chances seront les meilleures. Même s'il ne s'agit pas toujours d'un calcul très éclairé, s'il comporte une bonne dose d'idéalisation et s'il repose sur un ensemble d'a priori plus ou moins fondé, il n'en reste pas moins vrai qu'il y a choix et que celui-ci dispose favorablement l'immigrant à modifier ses comportements et ses habitudes de vie conformément aux exigences de la société d'accueil. Cette étape de maturation de la décision est donc capitale dans le cadre de la dynamique psychosociologique du processus migratoire.

Or, chez les réfugiés, cette étape est court-circuitée. La société d'origine est en crise et cette crise affecte tous ses membres. Tout le monde envisage la fuite y compris ceux qui n'auraient jamais envisagé de partir. On ne parle plus de départ, mais d'exode caractérisé par une certaine panique. Lorsqu'il s'agit de mouvements de masse, d'importants courants migratoires, rapidement engorgés et dangereux à suivre, s'établissent anarchiquement et canalisent tous les réfugiés vers les quelques lieux d'asile les plus immédiatement accessibles et ultérieurement les rares pays d'immigration qui voudront bien les accueillir. Le caractère soudain du mouvement fait en sorte que la seule décision éventuellement prise par le réfugié est celle de quitter son pays en catastrophe et non pas celle de s'établir ailleurs.

Lorsque celui-ci est parvenu à s'échouer en terre d'asile, il constate alors l'étendue des dégâts, le lourd sacrifice humain et matériel que les circonstances lui ont infligé, la dislocation sociale et familiale ainsi que le déracinement culturel qui s'ensuivent. Il en résulte un traumatisme psychologique profond, au point que beaucoup de psychosociologues ou de psychiatres en sont arrivés à isoler une personnalité typi-

que du réfugié qui en fait un individu fondamentalement nostalgique, difficilement capable de prospective et très angoissé (PFISTER-AMMENDE 1958, SUH 1980, NGUYEN 1982, CHAN 1983). Les contrecoups du choc provoqué par les multiples déracinements du réfugié entraînent chez lui des réactions d'intensité diverse qui peuvent aller jusqu'à la fixation totale sur le passé, au rejet complet de la société d'accueil qui lui rappelle constamment son malheur. Ces réactions varient grandement d'un individu à l'autre et dépendent généralement de la perception que le réfugié se fait des pertes qu'il a subies. Dans cette mesure, on observe généralement que les jeunes réfugiés réagissent beaucoup moins violemment que les plus âgés.

C'est donc davantage sur cette base que le réfugié aborde tout le processus de son adaptation. Contrairement à l'immigrant qui idéalise plutôt la société d'accueil, le réfugié est, au départ, nettement moins favorablement disposé à s'intégrer et songe davantage à un retour éventuel au pays d'origine (STEIN, 1979).

A ce contexte psychosociologique s'ajoute celui de la procédure même de son admission par la société d'accueil. Par définition, un réfugié est admis pour des raisons humanitaires et n'est donc pas sélectionné. Or, au Canada comme au Québec, la sélection a pour fonction, quand elle s'applique, de permettre avant tout une certaine adéquation des "besoins" économiques aux ressources contenues dans les courants migratoires internationaux. Une des retombées heureuses de la sélection pour l'immigrant, lorsqu'il est admis, est donc de lui garantir de meilleures chances de succès dans le cadre de son intégration économique, puisque l'on y tiendra compte simultanément des pénuries de main-d'oeuvre et de la nature de l'expérience professionnelle du candidat à l'immigration de façon à ne pas l'orienter délibérément vers le chômage ou d'autres difficultés inévitables autrement. Plus secondairement, et surtout au Québec, la sélection se préoccupe également de la question linguistique et cherche à faciliter la venue des candidats les plus susceptibles d'effectuer un apprentissage rapide des langues officielles du Canada.

Dans le cas des réfugiés, cette mécanique préventive n'est évidemment pas appliquée, même si les agents d'immigration ont pour directive de s'en inspirer dans le choix des réfugiés à évacuer en priorité. Le bagage d'expériences professionnelle, linguistique, culturelle et sociale ordi-

nairement requis par la sélection, n'est donc plus vraiment exigé. De toute façon, fort peu d'entre eux se seraient qualifiés s'ils avaient dû être sélectionnés. Ainsi, l'insuffisance de cette expérience, qui aurait été pour une bonne part filtrée par la sélection, reste-t-elle entière et contribue-t-elle à accroître le nombre des obstacles à l'adaptation du réfugié déjà éprouvé par les circonstances de son départ.

Le contexte migratoire du réfugié fait donc qu'il s'agit d'un individu doublement dépourvu sur le plan de sa capacité d'adaptation, matériellement et psychologiquement, et c'est avec cet éclairage initial qu'il faut interpréter chacune des étapes du processus d'intégration. Sur cette base, quelles furent les modalités de l'adaptation économique des réfugiés indochinois en sol canadien? Pour en traiter, nous nous inspirerons de la situation québécoise, dont il faudra à l'occasion souligner le caractère spécifique, et d'une enquête par sondage entreprise en 1981 par le gouvernement du Québec auprès des 2 000 ménages réfugiés, accueillis dans cette province entre novembre 1979 et mai 1980. Cette étude a suivi cette cohorte tout au long des trois premières années de son séjour, quant aux principaux aspects de son adaptation socio-économique.

Un bref aperçu des caractéristiques de l'enquête

La méthode retenue pour la réalisation de cette enquête québécoise a été celle du sondage postal. Tout en connaissant à l'avance le risque que pouvait comporter l'absence de supervision d'un interviewer, cette méthode a été privilégiée pour permettre de rejoindre économiquement le plus grand nombre de ménages possible en leur soumettant, dans la langue de leur choix (cambodgien, laotien, vietnamien, chinois ou français), un ensemble de questions relativement simples et très factuelles sur un peu tous les aspects essentiels de leur établissement. L'enquête a suivi la cohorte initialement sélectionnée trois ans durant, de juin 1981 à septembre 1983, de manière à reconstituer le caractère évolutif du processus d'adaptation des réfugiés à l'aide d'indicateurs constants d'un questionnaire à l'autre. Le répondant était dans tous les cas le "chef de ménage", défini pour la circonstance comme étant la personne la plus apte à répondre au nom de tous les membres d'un ménage.

Grâce à un mécanisme systématique de mise à jour du fichier des adresses, l'enquête a pu rejoindre, sur les trois années, près de la moitié des mé-

nages (41%) contenus dans l'univers de base. Les représentations selon le pays d'origine, la catégorie d'admission ainsi que la région de résidence coïncident avec les caractéristiques du mouvement et font en sorte que la moitié des répondants était initialement d'origine vietnamienne et l'autre moitié composée en parts pratiquement égales de Cambodgiens (27%) et de Laotiens (24%). Réfugiés indépendants[2] (46%) et parrainés par un groupe (48%) constituaient l'essentiel de la population interviewée et se répartissaient géographiquement comme les procédures d'accueil l'avaient déterminé: 46% dans le coeur de la région métropolitaine de Montréal et le reste, ailleurs en province, notamment en périphérie de Montréal (20%) et à Québec (10%).

Sur le plan des caractéristiques individuelles des répondants, le mode de sélection utilisé a eu cependant pour effet d'introduire des distortions substantielles quant au sexe et à l'âge par une sur-représentation masculine (83%) et une élévation de l'âge moyen (30 ans) en comparaison des données d'ensemble de la population réfugiée. Dans la mesure où les résultats présentés dans ce chapitre se rapportent la plupart du temps aux seuls répondants de l'enquête, il faudra se souvenir de cette propriété et éviter en conséquence de les extrapoler d'office à l'ensemble des réfugiés.

L'origine socio-économique des réfugiés indochinois

Ce qui frappe d'emblée dans l'analyse des données d'origine des réfugiés indochinois, c'est sans doute l'écart assez considérable qu'il y a entre leurs caractéristiques socio-économiques et celles que l'on connaît des populations indochinoises ou encore celles que l'on pouvait imaginer à partir de certains récits trop misérabilistes. L'exode semble en effet s'être montré assez sélectif et il y a tout lieu de croire que les pratiques développées par les agents canadiens et québécois d'immigration chargés de l'opération, l'ont été également.

Originaires de pays du Tiers-Monde dont le propre est d'être d'énormes bassins de main-d'oeuvre agricole (75% à 80%) et de connaître un fort taux d'analphabétisme, les réfugiés du Sud-Est asiatique, accueillis au Québec ou au Canada en 1979-1980, sont très majoritairement des citadins assez scolarisés (scolarité moyenne de 10 ans). Huit réfugiés sur dix disposaient en partant d'une expérience de travail, mais seulement 12% dans les secteurs de l'agriculture, de la chasse et de la pêche. Prin-

cipalement ouvriers du secteur secondaire (37%), administrateurs ou professionnels (21%), et travailleurs de la vente ou des services (17%), les réfugiés admis au Québec sont plus justement représentatifs, par analogie, d'une certaine "classe moyenne" indochinoise. L'analyse des données recueillies pour les pères des répondants montre d'ailleurs que ces caractéristiques sont largement héritées. Les trois quarts des pères étaient eux-mêmes scolarisés (7 ans en moyenne) et auraient été des commerçants (50%), des employés de bureau (10%), des professionnels ou des membres de la haute administration militaire ou gouvernementale (12%) et ce, particulièrement chez les Vietnamiens. En définitive, ce ne sont que 15% des réfugiés, et davantage les Laotiens (20%) et les Cambodgiens (28%), qui ont en fait une origine rurale.

Il faut dire que l'importante composante chinoise du mouvement explique une bonne part de ce phénomène. La présence des Chinois constitue en effet l'un des aspects parfois négligé du mouvement indochinois. Dans le cadre de l'enquête, la proportion de Sino-Indochinois peut être évaluée à près de 35% des personnes interrogées et même à 50% dans le cas des Vietnamiens, alors que les communautés chinoises du Sud-Est asiatique n'arrivent guère à compter pour plus de 2% à 3% de la population totale des pays d'Indochine, sauf au Cambodge où le pourcentage serait plus élevé et de l'ordre de 7% (WILLMOTT, 1980). Or, la nature de l'activité économique de ces minorités fait en sorte que la quasi-totalité des Chinois occupent des emplois relatifs au commerce, secteur urbain sur lequel ils exercent d'ailleurs un véritable monopole. Dans cette mesure, il n'est pas particulièrement surprenant de retrouver un aussi grand nombre de réfugiés originaires des grandes villes, relativement instruits et nés de pères commerçants.

Les Chinois ne représentant toutefois que le tiers de la population interrogée, il faut bien en déduire qu'ils ne sont pas seuls à partager ce statut socio-économique plutôt privilégié. Ainsi, la distinction fondamentale dont beaucoup d'observateurs ont, à juste titre, fait état entre les vagues des réfugiés indochinois de 1975-1976 et de 1979-1980, ne semble donc pas correspondre à un écart de statut aussi important qu'on a parfois voulu le prétendre, dans la mesure où toutes deux ont, en quelque sorte, effectué le prélèvement d'une certaine élite. En termes d'adaptation, un tel profil socio-économique comporte d'ailleurs l'avantage de rendre l'ampleur

des apprentissages nécessaires nettement moins considérable, puisque les milieux de vie de nombreux réfugiés se trouvaient déjà plus apparentés à ceux des sociétés occidentales, et parce qu'ils disposaient en partant, d'une formation générale et professionnelle supérieure à la moyenne. En revanche, il permet plus difficilement la récupération rapide d'un statut analogue en société d'accueil, puisque l'acquisition d'un tel statut résulte d'une dynamique sociale et économique différente, se heurte davantage à la concurrence, aux réflexes protectionnistes et nécessite sans doute plus de temps.

L'arrivée et la première année de séjour:

Il faut rappeler que l'opération indochinoise a eu une envergure considérable au Québec. La part de l'immigration humanitaire n'avait que rarement dépassé la statistique de 2% de 1968 à 1974. Déjà, la venue des réfugiés indochinois de la première vague avait contribué à la faire grimper à plus de 12% de 1975 à 1978. En 1979-1980, elle atteint 34% et 13,100 Indochinois viennent s'établir au Québec, sans y avoir été autrement préparés que par la rencontre du personnel d'immigration en poste à l'étranger.

Pour la population québécoise, les organismes privés d'accueil et de services à l'immigration, les services gouvernementaux, l'aventure était tout aussi nouvelle et la préparation était également déficiente. Tous avaient été témoins, par media interposés, de l'évolution de la situation indochinoise et étaient résolus à recevoir généreusement et dans les plus brefs délais, les réfugiés d'Indochine. De nombreux groupes de pression, églises en tête, avaient d'ailleurs largement contribué à sensibiliser l'opinion publique sur la nécessité d'une intervention rapide.

C'est donc par une structure d'accueil hâtivement mise sur pied, relativement inexpérimentée, plus confiante dans les ressources de son dynamisme intérieur et dans sa capacité de s'adapter en cours de route aux circonstances, que des centaines de réfugiés indochinois ont tout d'abord été reçus et, pour la moitié d'entre eux, dans le cadre d'un programme nouvellement élaboré: celui du parrainage collectif par des groupements privés de citoyens. Les réfugiés, quant à eux, débarquèrent, sérieusement démunis matériellement et psychologiquement, dans un pays où il faisait terriblement froid et où la langue, l'organisation sociale et économique leur étaient étrangères.

Cette condition initiale du réfugié est connue des responsables de l'accueil, du moins dans ses grandes lignes. Tous les pays traditionnels de forte immigration prévoient d'ailleurs, en complétant des mécanismes de recrutement et de sélection, un ensemble de mesures de support à l'établissement et à l'adaptation pour répondre précisément au désarroi des premiers mois de séjour et aux besoins essentiels des nouveaux venus. Dans le cas de l'immigration régulière, ces analyses ont en commun la propriété de laisser une part d'implication plus ou moins importante au migrant lui-même dans le cadre de son adaptation, de concentrer ce type de soutien gouvernemental spécialisé aux premiers mois ou à la première année, de se limiter essentiellement à une aide matérielle et d'accorder une importance considérable aux mesures les plus susceptibles de favoriser une accession rapide à l'autosuffisance économique, rejoignant ainsi la principale aspiration de la plupart des immigrants.

Comme la dynamique de l'établissement économique des réfugiés n'est pas différente en substance, la structure d'accueil développée très rapidement, à l'occasion de l'arrivée des réfugiés indochinois, s'est ainsi largement inspirée des observations recueillies lors des mouvements réguliers d'immigration et des programmes habituels d'assistance.

Outre les besoins de première nécessité (vêtement, logement, allocation de base), les politiques d'accueil de l'ensemble des grands pays d'immigration ont donc accordé, à l'emploi et à l'apprentissage linguistique, la plus grande importance dans le cas indochinois. Tous les pays n'ont cependant pas donné le même ordre de priorité à l'un et l'autre de ces deux éléments. Aux U.S.A., comme un peu au Canada anglais, on a eu tendance à privilégier l'approche de l'adaptation par immersion, dans le cas des réfugiés du Sud-Est asiatique (STEIN: 1979). Même si cette politique a dû être révisée par la suite, les autorités américaines ont en effet préféré opter d'abord pour l'intégration rapide des réfugiés au monde du travail, en supposant que l'apprentissage de l'anglais se ferait ainsi plus efficacement et plus facilement. Au Québec, l'apprentissage linguistique de type scolaire a précédé l'accession au marché de l'emploi, et la très grande majorité des réfugiés a dû suivre, les sept premiers mois de leur séjour, un programme d'enseignement du français qu'il a d'ailleurs fallu modifier pour tenir compte notamment de l'analphabétisme et de la difficulté particulière qu'éprouvent généralement les Asiatiques à apprendre cette langue. Rappelons ici, qu'en 1979-1980, 87%

des réfugiés indochinois adultes admis au Québec ne savaient ni l'anglais, ni le français.

Ce choix des autorités québécoises a fait que les réfugiés indochinois ont plus tardivement obtenu leur premier emploi. En moyenne, c'est au huitième mois que débute leur expérience de travail au Québec, soit près d'un mois après la fin du stage aux cours de langue. Il s'agit d'un délai fort court qui tend à démontrer l'intérêt de prévoir une certaine période transitoire après l'arrivée, dans la mesure où ceux qui n'ont pas suivi de cours ont dû attendre quatre mois avant de trouver un premier emploi. Outre son utilité immédiate, le stage linguistique, auquel était associée une allocation de subsistance, semble ainsi avoir permis aux réfugiés une familiarisation progressive avec le monde du travail et une certaine connaissance de ses voies d'accès et des emplois les plus accessibles.

Si, grâce à cette formule, l'adaptation au monde du travail a pu se faire de façon moins brutale, elle ne pouvait pas en elle-même résoudre toutes les difficultés. Ce premier contact avec le marché de l'emploi québécois a été marqué par une certaine instabilité. Au terme de leur première année de séjour, 59% des travailleurs réfugiés détenaient encore le premier emploi obtenu et 41% en avaient changé, dans quelques cas pour occuper un poste plus conforme aux compétences professionnelles antérieures, mais généralement pour s'assurer d'un travail plus permanent. De toute façon, les réfugiés se doutaient bien qu'ils auraient à faire face à quelques difficultés. En conséquence, leur très grande volonté d'autonomie s'est traduite, dans un premier temps, par une recherche assidue et relativement dénuée d'exigences personnelles. Combien d'entre eux n'ont-ils pas déclaré à l'époque être prêts à occuper le premier emploi venu?

Cette attitude de grande disponibilité n'a toutefois pas suffi à les assurer du plein emploi. Il faut dire que le contexte économique de 1981 le permettait difficilement. Parmi les chefs de ménage rejoints par l'enquête, 87% se déclaraient actifs un an après leur arrivée, et 18% d'entre eux étaient alors sans emploi. Pour l'ensemble des réfugiés adultes, hommes et femmes, le taux de chômage s'élevait même à 22%, soit près du double de la moyenne québécoise de l'époque. Ceux qui ont eu le plus à souffrir de cette incapacité de trouver un emploi ont été les femmes, les réfugiés de plus de 45 ans, les parrainés, ceux qui résidaient hors de la région métropolitaine, et les Laotiens. C'est dire que les travailleurs réfugiés

Tableau 1: Evolution des principales caractéristiques économiques de l'enquête sur les trois années de séjour des réfugiés

	Années de séjour		
	Première année (Juin 81) %	Deuxième année (Juillet 82) %	Troisième année (Septembre 83) %
Statut d'activité (chefs de ménage):			
-En emploi	71	60	64
-En chômage	16	28	21
-Aux études	7	6	9
-Demeure à la maison	6	6	6
-Taux d'activité	87	88	85
-Taux de chômage	18	32	25
Statut d'activité (conjoints):			
-Taux d'activité	65	75	73
-Taux de chômage	35	43	29
Type de profession:			
-Haute administration	1	1	1
-Professionnels et semi-professionnels	4	5	6
-Personnel administratif	4	4	7
-Travailleurs de la vente	4	3	3
-Travailleurs des services	24	27	22
-Travailleurs du secteur primaire	2	2	2
-Travailleurs du secteur manufacturier	45	47	48
-Travailleurs du bâtiment	1	1	2
-Travailleurs des transports	1	0	0
-Manutentionnaires et opérateurs	6	6	5
-Autres travailleurs	8	4	4
Proportion de ceux qui occupent toujours leur premier emploi:	59	58	47
Auto-évaluation de l'évolution des conditions de travail:			
-Amélioration	*	40	47
-Statu quo	*	49	47
-Détérioration	*	11	6
Salaire moyen hebdomadaire tiré de l'emploi:	$191	$228	$251
Revenu moyen annuel des ménages:	*	$12705	$12845

Tableau 2: Evolution des taux d'activité et de chômage des chefs de ménage, selon l'origine nationale, la catégorie d'admission, la région de résidence et l'âge

	Années de séjour					
	Première année (Juin 81)		Deuxième année (Juillet 82)		Troisième année (Septembre 83)	
	Ta	Tc	Ta	Tc	Ta	Tc
Origine nationale:						
-Cambodgiens	88	18	90	29	89	23
-Laotiens	91	20	93	37	89	33
-Vietnamiens	84	17	84	32	78	21
Catégorie d'admission:						
-Indépendants	86	15	88	31	80	22
-Parrainés par un groupe	88	22	88	35	88	27
Région de résidence:						
-Montréal	90	12	90	29	85	21
-Hors de Montréal	83	24	86	37	81	30
Age:						
-18-24 ans	83	11	84	36	70	6
-25-44 ans	88	17	91	21	89	23
-45 ans et plus	78	29	79	34	74	36
Total:	87	18	88	32	85	25

ont été victimes à la fois de leurs inaptitudes diverses à exercer aussi rapidement un emploi, et des contraintes du marché du travail québécois de 1981.

Interrogés sur les causes de leur non-emploi lors de la première année, les chômeurs en arrivent eux-mêmes à poser ce diagnostic. A leur avis, la rareté de la demande a été la principale explication de leur chômage (40%), notamment hors de Montréal, mais ils y ajoutent le constat de leur incompétence linguistique (39%), et de l'insuffisance de leur formation professionnelle (22%). L'attitude des employeurs canadiens ne leur est pas apparu particulièrement hostile, même si leurs exigences à l'égard des documents professionnels requis ont parfois été un obstacle à leur embauche. On a beaucoup dit d'ailleurs que la main-d'oeuvre indochinoise a été et reste encore très favorablement perçue par les employeurs qui lui attribuent généralement les qualités de travailleurs consciencieux, disciplinés et respectueux de l'autorité. C'est donc en effet l'étranglement du marché et les problèmes d'ordre linguistique qui ont bien davantage fait obstacle. Ce dernier aspect a notamment contribué à retarder de trois mois l'obtention d'un premier emploi, lors de la première année, et il explique que le tiers des travailleurs réfugiés aient éprouvé de la difficulté à être acceptés par leurs collègues de travail.

Chez les réfugiés qui sont parvenus à se trouver du travail, ce contexte général difficile s'est traduit par une concentration des travailleurs réfugiés dans deux secteurs occupationnels précis, à savoir ceux des services et de la fabrication et du montage. Plus encore, les réfugiés se sont concentrés très massivement dans quelques sous-secteurs au sein de ces deux grandes catégories, telles les occupations relatives à l'entretien ménager, aux services alimentaires, de restauration ou à la fabrication de produits textiles, à la mécanique et à la réparation. Ces quelques sous-secteurs sont traditionnellement les principales niches d'emploi de la main-d'oeuvre peu qualifiée. Ils regroupent de petites et moyennes entreprises peu mécanisées et vétustes qui proposent en assez grand nombre des emplois faiblement rémunérés, exigeant peu de compétence et un travail très routinier. Nombreux sont ceux qui y effectuent en outre un travail de manoeuvre et de manutention que l'on résume souvent sous l'expression de "travail général" dans la mesure où il correspond souvent à un ensemble de petites tâches relativement disparates.

Conséquemment, ces conditions de travail ont permis tout juste l'obtention du minimum vital. Avec un revenu hebdomadaire moyen de l'ordre de $190 pour une semaine de quarante heures ($160 pour les femmes), les travailleurs réfugiés disposaient d'un revenu plus que modeste qui n'était guère supérieur au salaire minimum légal, qu'ils considéraient insuffisant et qu'un certain nombre d'entre eux sont parvenus à augmenter par une plus longue prestation de travail.

Ce profil général de l'emploi au cours de la première année fait également en sorte que les réfugiés indochinois n'ont que très rarement pu retrouver un poste comparable à celui qu'ils occupaient auparavant en Indochine et pour lequel ils auraient été plus qualifiés. A peine le quart d'entre eux sont parvenus à exercer la même profession ou une occupation connexe et la moitié a dû se résoudre à supporter une mobilité occupationnelle descendante assez considérable. Ceux qui ont connu la plus grande stabilité à cet égard sont évidemment ceux qui travaillaient déjà dans les strates occupationnelles qui ont été les plus accessibles au Québec, c'est-à-dire celles des services et de la fabrication, où respectivement 35% et 75% de la main-d'oeuvre réfugiée, ayant une expérience dans ces domaines, a pu se maintenir. Pour les autres et particulièrement les ex-travailleurs de la vente, la mobilité occupationnelle a été le fait de 85% à 95%, et ces changements n'ont que très faiblement respecté le degré de compétence professionnelle antérieure. Ainsi, les réfugiés, qui avaient autrefois occupé des postes d'administration, de professionnels ou de semi-professionnels, ont-ils été plus nombreux que d'autres à trouver au Québec des emplois de bureau par exemple, mais la majorité d'entre eux ont en fait connu le même sort que l'ensemble des réfugiés.

Cette sous-utilisation des qualifications professionnelles antérieures a été maintes fois soulignée par les sociologues nord-américains (WEIERMAIR, 1971; STEIN, 1979) et par les réfugiés eux-mêmes, comme étant une situation particulièrement difficile à vivre, puisque les circonstances ont fait, qu'en plus de devoir trouver une place dans une structure économique qui leur était étrangère, il leur a fallu accepter d'entreprendre au bas de l'échelle cette intégration au marché du travail. Malgré la frustration provoquée par cette condition, les réfugiés indochinois ont généralement accepté de faire, contre mauvaise fortune, bon coeur et se sont montrés as-

sez peu revendicatifs et plutôt résignés. Le jugement qu'ils portent sur leurs conditions de travail est rarement négatif et leurs doléances se limitent au constat de l'insuffisance des revenus tirés des emplois. En fait, la volonté de trouver par eux-mêmes une solution à ce problème est plus évidente que celle de reprocher les conditions qui leur sont faites à la société qui les a reçus. Ils avouent volontiers être bien mal préparés eux-mêmes à intégrer le marché du travail et certains d'entre eux ont tenté d'obtenir, dès la première année, une formation de base, le plus souvent linguistique, pour y réagir.

En somme, l'expérience de la première année a comporté une bonne part de déception, en comparaison de l'image que les réfugiés avaient peut-être pu s'en faire ou du niveau de vie qu'il apparaissait possible d'atteindre en Amérique du Nord, mais il semble aussi que cette désillusion ait été assez facilement surmontée, grâce au sentiment qu'il s'agissait sans doute d'une phase transitoire inévitable et nécessitée par l'ajustement mutuel des réfugiés et de la société d'accueil. En outre, au cours de cette période, les réfugiés ont pu bénéficier, en compensation, d'un soutien substantiel à la fois des gouvernements, des groupes de parrainage et des agences privées d'aide à l'immigration, soutien que les réfugiés ont grandement apprécié et qui a souvent été efficace.

La deuxième année de séjour

Il faut malheureusement dire que la seconde année n'a pas été caractérisée par les améliorations du statut socio-économique que les réfugiés souhaitaient réaliser après une première année d'ajustement. La situation économique s'est considérablement détériorée avec la récession de 1982 et est venue briser cet espoir. Au même moment, les liens contractuels des parrains venaient à échéance et les gouvernements interrompaient généralement leur assistance matérielle au chapitre du soutien à l'accueil et à l'établissement pour devoir la prolonger au niveau des programmes plus universels et impersonnels d'assistance publique (assurance-chômage et aide sociale).

Laissés davantage à eux-mêmes et occupant depuis peu des emplois dans des secteurs fragiles, les réfugiés ont ainsi été parmi les premières victimes de la détérioration de la situation économique. Pour l'ensemble de la population active interrogée, le taux de chômage s'est accru

de 65% en frappant plus durement encore les jeunes, les femmes, les réfugiés les plus âgés et les moins scolarisés, pour se fixer à 36%. La moitié des travailleurs réfugiés ont eu l'occasion d'expérimenter le chômage entre juin 1981 et juillet 1982. Pour expliquer cette situation, les travailleurs réfugiés s'entendent pour dire que la conjoncture économique en a été la principale responsable. Avec la crise, 15% d'entre eux ont été mis à pied en même temps que la demande de travail se réduisait considérablement et que la concurrence au niveau de l'offre d'emploi se faisait plus difficile. De ce fait, un plus grand nombre de réfugiés ont été amenés à penser que la discrimination des employeurs à leur endroit s'est manifestée davantage et que leurs incapacités linguistiques ou professionnelles ne justifiaient plus autant leur non-emploi.

Pour ceux qui sont parvenus à conserver un emploi, l'élargissement de l'éventail professionnel disponible, souhaité par les travailleurs réfugiés, ne s'est pas produit et les personnes employées sont restées très massivement cantonnées dans les mêmes secteurs occupationnels. Il faut dire que la majorité d'entre eux (58%) occupaient encore après deux ans leur premier emploi et que, sans doute, un bon nombre ne sont pas culturellement portés à être très mobiles. En outre, les circonstances économiques ont d'elles-mêmes freiné la mobilité, faisant en sorte que tout changement d'emploi comportait en soi le risque de se retrouver chômeur.

Cette relative stabilité de la distribution occupationnelle des réfugiés, alliée à un accroissement du taux de chômage, explique que les réfugiés indochinois déclarent des revenus très faibles et qu'ils ont été largement tributaires de l'assistance publique ou de l'assurance-chômage pour boucler leur budget, en complément des maigres ressources tirées de l'emploi. Près de la moitié des chefs de ménage (46%) ont ainsi reçu des allocations de chômage et 30% d'entre eux ont été prestataires de l'aide sociale à un moment ou l'autre de l'année, soit le double de la proportion québécoise d'ensemble en janvier 1982.

Cette dépendance à l'égard des ressources publiques s'explique aisément en regard du revenu médian annuel des réfugiés. Pour les chefs de ménage, ce revenu annuel excédait à peine $7 500, alors que la médiane masculine québécoise était déjà de $13 800 au recensement canadien de 1981. Fort heureusement, la composition des ménages réfugiés fait en sorte qu'il s'y trouve généralement plus d'un adulte d'âge actif et donc que ceux-ci

disposent souvent de revenus d'appoint qui permettent d'élever le seuil d'autonomie financière à un niveau plus confortable. Les revenus du conjoint (majoritairement des femmes, dans le cas de l'enquête) ne contribuent cependant qu'à hausser le revenu familial de $4 700 et ceux des adultes hors-famille viennent ajouter en moyenne quelque $6 300, en sorte que le revenu annuel médian global de l'ensemble des ménages réfugiés s'établissait, en juin 1982, autour de $12 500, soit à un niveau légèrement inférieur au seuil de pauvreté[3], mais toutefois supérieur au seuil de subsistance[4]. Cette précarité du revenu implique d'ailleurs que les réfugiés indochinois se sont astreints à un comportement budgétaire extrêmement austère. L'analyse de leur budget démontre en effet une attitude très disciplinée, centrée sur les besoins essentiels, toujours directement en rapport avec le revenu disponible et où systématiquement le souci d'économiser ou de soutenir la famille restée en Indochine prime sur le goût de s'assurer d'un confort personnel plus immédiat.

L'expérience de cette deuxième année aura donc constitué une régression plus qu'un progrès de la situation économique et professionnelle d'ensemble des réfugiés indochinois. Si près de la moitié d'entre eux (48%) jugent que leur situation personnelle générale s'est améliorée, c'est dans une proportion identique que les travailleurs considèrent qu'au plan de l'emploi, rien n'a vraiment changé en deux ans, en sorte qu'il est toujours difficile de trouver un emploi (75%) ou de subvenir aux besoins financiers du ménage (63%). Bien évidemment, la conjoncture économique particulièrement adverse est venue brouiller les cartes en modifiant considérablement les chances que les réfugiés et les intervenants publics ou privés, susceptibles de leur accorder un soutien, avaient d'améliorer sensiblement la situation. On peut facilement imaginer d'ailleurs que sans ce soutien et sans compter sur les ressources personnelles initiales des réfugiés indochinois, leur adaptation économique se serait sans doute déroulée dans des conditions encore plus pénibles.

La troisième année:

Au contraire de la seconde année de leur séjour, 1983 a été une année plus encourageante pour la plupart des réfugiés et, même si globalement, il est difficile de conclure à une amélioration substantielle de leur statut socio-économique d'ensemble, la troisième année aura été celle d'un redressement et d'un repositionnement par rapport au marché du travail.

Redressement tout d'abord, parce que l'économie québécoise a elle-même entamé son redressement et s'est remise à proposer des emplois. Les réfugiés, comme tous les sous-ensembles de travailleurs qui avaient été hypersensibles à la crise, ont ainsi bénéficié davantage de cette reprise, et leur taux de chômage notamment a connu une chute beaucoup plus importante que celui de l'ensemble de la population québécoise active. Parmi les répondants de l'enquête, le taux de chômage est passé de 32% à 25%, plus spectaculairement encore celui des conjoints - indicatif de l'activité des femmes - est passé de 43% à 29% en sorte que l'ensemble de la population adulte interrogée est parvenu, en un peu plus d'un an, à réduire sa proportion de chômeurs du tiers.

Repositionnement ensuite, parce que l'expérience particulièrement difficile de la deuxième année de séjour a laissé des traces et eu pour effet d'amener certains réfugiés à envisager différemment leur intégration au milieu du travail. Cette expérience avait débouché sur le double constat que d'une part, la société québécoise avait peu d'emplois à offrir et que, d'autre part, l'insuffisance de leurs compétences professionnelles et linguistiques ne leur donnait accès qu'à un éventail restreint de postes faiblement rémunérés, instables et peu gratifiants.

Face au premier de ces constats, les réfugiés étaient évidemment impuissants et ne pouvaient qu'espérer un accroissement et une diversification de la demande d'emploi. Par rapport au second, ils pouvaient par contre chercher à accroître leur employabilité par l'acquisition d'une formation linguistique, générale ou technique appropriée. Malgré le sacrifice financier qu'un tel choix implique et le fait qu'il s'agisse d'un comportement à toutes fins pratiques exclusif aux moins de 30 ans, ceux qui pouvaient se le permettre ont opté pour cette stratégie plus avantageuse à moyen terme, soit en quittant la population active pour entreprendre des études, soit en poursuivant des études déjà entamées. Le taux d'activité d'ensemble est donc passé, à la troisième année, de 88% à 85%, au profit d'un accroissement du nombre de réfugiés inscrits à des études à plein temps. En outre, seulement le tiers de ceux qui s'étaient déclarés inactifs l'année précédente ont tenté leur chance sur le marché du travail alors que, de 1981 à 1982, 66% des inactifs avaient fait de même, le plus souvent sans succès. Une bonne part de la chute du taux de chômage d'ensemble résulte d'ailleurs de ce comportement plus prudent des inactifs qui, cette fois, ne se sont aventurés sur le marché du travail qu'après

s'être assurés de maximiser leurs chances d'obtenir un emploi.

Ce choix, qui n'est encore que le fait d'un petit nombre (6%) et des plus jeunes, semble avoir été d'autant plus judicieux et nécessaire que la recherche assidue d'un emploi n'est pas parvenue à améliorer sensiblement la situation économique des réfugiés. Les paramètres de l'intégration des réfugiés au milieu du travail n'ont en effet pas significativement changé d'une année à l'autre. La reprise économique a certes permis de rendre l'obtention d'un emploi plus facile, mais elle n'a pas vraiment modifié la nature des emplois offerts. Si l'on s'en rapporte à l'expérience des travailleurs réfugiés qui ont obtenu leur emploi dans le courant de la troisième année de séjour, l'évaluation qu'ils font de leurs conditions de travail est même nettement plus négative que chez ceux qui occupent leur emploi depuis plus longtemps. Ils sont à la fois plus nombreux à trouver que leur situation d'emploi s'est détériorée, notamment en ce qui a trait au revenu, à considérer que leur emploi ne correspond pas au genre de travail qu'ils souhaiteraient faire, et les facteurs invoqués pour expliquer cette situation reprennent largement les arguments utilisés l'année précédente pour justifier le chômage et l'inactivité, à savoir la rareté de la demande de travail dans les occupations convoitées et l'insuffisance de leur compétence professionnelle.

On observe ainsi que la distribution professionnelle d'ensemble des réfugiés n'a guère évolué d'une année à l'autre. Les deux tiers des travailleurs occupés ont conservé l'emploi qu'ils avaient un an auparavant. Pour les autres, exception faite d'un petit nombre qui sont parvenus à décrocher quelques postes techniques ou semi-professionnels et curieusement, plusieurs emplois agricoles, la distribution occupationnelle reste concentrée dans les secteurs où la grande majorité des réfugiés se retrouve déjà (services et emplois manufacturiers). Les revenus également se sont, dans l'ensemble, maintenus au même niveau sauf pour les répondants de l'enquête chez qui le revenu moyen aurait baissé légèrement, parce qu'ils sont moins actifs et parce que les nouveaux travailleurs ont généralement obtenu des emplois moins bien rémunérés. Cette baisse de la contribution des chefs de ménage au revenu collectif s'est toutefois vue compensée par une augmentation de la part relative des conjoints et des autres adultes des ménages qui, moins fréquemment en chômage, ont accru leurs propres revenus de 5% à 10%. C'est sans doute, au sein des ménages familiaux, cette amélioration

de la situation financière de ceux dont le travail est plus souvent considéré comme un travail d'appoint, qui aura rendu possible le repositionnement des jeunes par rapport au marché de l'emploi.

Le bilan de l'intégration économique des réfugiés à la troisième année a donc malgré tout été plus encourageant que celui de la seconde. Même si pour beaucoup le contexte et les paramètres de cette intégration sont restés les mêmes, la timide reprise de l'économie aura au moins été l'occasion de réduire substantiellement le chômage pour tous. La troisième année aura également été celle d'une certaine prise en charge de leur avenir par les travailleurs réfugiés qui, à leur initiative, ont cherché à trouver une solution à l'impasse dans laquelle ils se trouvaient professionnellement depuis leur arrivée. Cette prise en charge, qui se manifeste par le développement d'une stratégie nouvelle d'intégration au marché du travail moins centrée sur la recherche systématique d'un emploi pour le plus grand nombre de personnes possible, et davantage sur l'acquisition des compétences susceptibles de garantir l'obtention d'emplois matériellement et professionnellement plus satisfaisants, se limite pour l'instant à une minorité, aux plus jeunes et à ceux dont les charges économiques sont les moins lourdes. Les gestes posés au cours de cette troisième année portent donc l'espoir à moyen terme d'une amélioration sensible et plus permanente de la situation économique des réfugiés. Il reste à souhaiter que cet investissement dans une formation linguistique ou professionnelle plus adéquate produira rapidement les effets escomptés, et surtout que cette amélioration éventuelle du statut socio-économique des plus jeunes ne se réalisera pas trop au prix du sacrifice ou d'une résignation de leurs aînés.

Bilan de l'expérience indochinoise

L'expérience de l'adaptation économique des réfugiés indochinois nous force un peu à revenir aux décisions politiques initiales prises par les gouvernements canadien et québécois, à l'occasion de ce mouvement. Dès le départ, il était avoué par ces gouvernements que l'accueil massif des réfugiés d'Indochine comportait un risque. En 1978-1979, la situation indochinoise avait constitué un stock énorme de personnes en situation de détresse. Les pays limitrophes, notamment la Thaïlande, en étaient arrivés à exiger l'implication de la communauté internationale. Le gouvernement américain se faisait de plus en plus lourdement insistant et

demandait au Canada de faire "sa part" alors que, jusque là, celui-ci avait manifesté peu d'empressement à l'égard des réfugiés de la première vague de 1975-1976. La pression politique intérieure s'intensifiait, grâce à l'intervention publique de groupes de pression privés particulièrement puissants et crédibles, comme les Eglises. La presse écrite et parlée, enfin, avait beaucoup contribué à la sensibilisation de l'opinion publique émue par le récit des atrocités des guerres indochinoises et le sort tragique des "réfugiés de la mer". Bref, tout le monde était au courant de cette crise et le sentiment de devoir intervenir était assez général.

Au même moment, la lutte à l'inflation et le redressement économique préoccupaient les gouvernements qui tentaient d'assainir leurs finances et de réduire radicalement leurs dépenses. Dans les circonstances, le Canada pouvait-il se permettre la venue d'un grand nombre de réfugiés, en sachant à l'avance qu'il s'agirait d'une immigration à charge? C'est en définitive la pression politique intérieure, alliée à une certaine mauvaise conscience internationale, qui l'a emporté et qui a amené nos gouvernements à couper la poire en deux. Le Canada et le Québec (qui s'était déjà impliqués plus rapidement en absorbant près de 65% des Indochinois de la première vague, en 1975) ont finalement choisi d'autoriser la venue du nombre de réfugiés le plus important depuis près de trente ans, au point que la part de l'immigration humanitaire a atteint, au Québec, 36% du flux migratoire total de 1980. Dans la mesure toutefois où les ressources publiques restaient limitées, cette réaction généreuse a été, à l'époque, assortie du pari d'un accueil privé massif qui devait compter pour la moitié de l'effort requis par le réétablissement des réfugiés. Il était donc implicitement convenu que l'ampleur du soutien public disponible serait directement fonction du nombre de réfugiés admis.

Rétrospectivement, il faut bien admettre que la capacité d'intégration des réfugiés indochinois ainsi que l'impact de la récession sur cette capacité semblent avoir été sous-évalués en dépit d'un effort privé considérable. La comptabilité des ressources qui pouvaient être consenties aux réfugiés a fait en sorte que l'essentiel du support à leur établissement s'est limité à la première année de leur séjour, alors qu'il aurait requis plus de temps. Conséquemment, les réfugiés ont été trop rapidement laissés à eux-mêmes. Il est certain que les modalités de toute in-

tégration économique ou sociale ne peuvent être totalement déterminées de l'extérieur par un encadrement institutionnel constant et omniprésent et sans la participation des premiers intéressés. L'ampleur et la durée du processus en cause rendent d'ailleurs la chose impossible et cette approche ne peut être qu'artificielle en plus d'être extrêmement onéreuse. Lorsque l'on examine cependant la place qu'un libre marché de la concurrence en matière d'emploi a pu réserver à la main-d'oeuvre indochinoise, on ne peut que constater l'insuffisance de leur préparation et par voie de conséquence, la nécessité d'un réajustement des programmes de soutien à leur adaptation.

Toute forme d'intégration présuppose l'apprentissage préalable des règles du jeu et exige que l'on dispose d'un minimum d'acquis de base. Dans le cas des réfugiés, on sait déjà que l'envergure de cet apprentissage est, en partant, plus considérable. Au plan économique, la relation au travail est au coeur du processus d'adaptation et la nature de cette relation dépend de la compétence professionnelle initiale et de la capacité d'utiliser cette compétence sur le marché de l'emploi. Si, comme on l'a vu, les qualifications professionnelles et l'expérience de travail ne manquent pas aux réfugiés, il en va tout autrement de leur capacité de les rendre immédiatement utilisables. Le principal obstacle à cette utilisation a très certainement été la pauvreté de leurs connaissances linguistiques, puisque la quasi-totalité des réfugiés ignoraient tout du français ou de l'anglais à leur arrivée. Tous les pays d'accueil ont d'ailleurs tenu compte de cet aspect, mais l'importance relative qui lui a été accordée a cependant varié d'un pays à l'autre.

Parce qu'il s'agissait déjà d'une pratique courante à l'égard de l'immigration, le Québec a plutôt choisi de consacrer les sept premiers mois de l'établissement des réfugiés indochinois au seul apprentissage de base du français; dans ses Centres d'orientation et de formation (COFI) pour les adultes d'âge actif et dans le cadre des classes d'accueil pour les enfants d'âge scolaire. En outre, cette approche a été doublée d'un effort particulier au niveau du développement de techniques d'enseignement plus appropriées, de façon à permettre de surmonter les difficultés additionnelles qu'éprouvaient les réfugiés indochinois du fait de l'analphabétisme de certains d'entre eux et de la distance des souches linguistiques en présence. Cette volonté de rendre l'intégration des réfugiés au marché

de l'emploi, postérieure à un apprentissage intensif du français, semble avoir permis d'accroître leur capacité de se trouver un emploi dès la première année, du moins si l'on compare les taux d'activité et de chômage observés dans cette province, à ceux des Etats-Unis, par exemple[5]. Malgré cela, les problèmes de compétence linguistique restent toujours, après trois ans, l'une des principales causes de non-emploi, aux yeux des réfugiés qui, dans 90% des cas, ont à travailler avec des supérieurs et des collègues francophones. L'auto-évaluation qu'ils font eux-mêmes de leur compétence générale à parler et comprendre le français n'est encore que moyenne ou faible, en dépit de la durée de leur séjour.

En plus de ce handicap assez fondamental, les qualifications professionnelles des réfugiés ne sont pas non plus directement utilisables, soit parce qu'elles nécessitent à tout le moins un ajustement dans le cas des rares occupations spécialisées qui sont encore en demande, soit parce que la société d'accueil n'a aucun besoin de ce type de compétence. Dans un cas comme dans l'autre, l'intégration au marché de l'emploi passe nécessairement par un recyclage ou une réorientation professionnelle qu'il est difficile de réaliser, sans l'aide de cours de formation. Là encore, l'obstacle linguistique est de taille, dans la mesure où ces cours ont été conçus pour la main-d'oeuvre canadienne et qu'ils présupposent que les stagiaires disposent d'une bonne connaissance du français et de l'anglais.

Disqualifiés à la fois par l'insuffisance de leur compétence linguistique de base et par la rareté des emplois susceptibles d'utiliser leurs ressources professionnelles acquises, la majorité des travailleurs réfugiés se voit ainsi forçée de se rabattre par nécessité sur les seuls emplois accessibles, c'est-à-dire ceux qui n'exigent aucune compétence technique ou linguistique particulière. Le temps passant, la réduction des services de soutien spécifiquement destinés aux nouveaux venus rend le besoin de travailler plus urgent encore, écourtant de ce fait le temps consacré à intégrer les apprentissages les plus élémentaires et notamment, celui de la langue. Conséquemment, la plupart des travailleurs réfugiés se trouvent condamnés à n'occuper que ce type d'emploi sans véritable espoir de trouver mieux.

Parallèlement à cette relation difficile au travail, l'expérience de leur

adaptation économique s'est accompagnée d'une évolution extrêmement rapide des rôles et des responsabilités économiques des individus. Cette évolution a notamment bouleversé la dynamique traditionnelle d'établissement des rapports sociaux selon le sexe et l'âge.

Le faible niveau de revenu a amené un grand nombre de ménages réfugiés à utiliser au maximum la main-d'oeuvre disponible. Or, dans les secteurs industriels où les réfugiés sont parvenus à trouver de l'emploi, les postes traditionnellement confiés à des femmes sont nombreux, particulièrement dans ceux de l'industrie textile et de l'entretien ménager. N'exigeant pas davantage une compétence technique spécifique, la disponibilité de ces emplois a donc permis aux familles réfugiées d'envisager plus facilement le travail féminin, en dépit du fait que les femmes indochinoises sont moins scolarisées que les hommes et ont moins fréquemment connu l'expérience d'un emploi en Indochine. Un bon nombre de femmes mariées se déclarent donc économiquement actives dès la première année (65%), même si leur statut d'activité dépend, encore aujourd'hui, de celui de leur mari, dans la mesure où les tâches domestiques leur restent toujours dévolues. Les caractéristiques de l'emploi des femmes mariées semblent en effet démontrer qu'il s'agit surtout d'une activité d'appoint, même lorsqu'il s'agit de l'emploi familial principal et s'il est devenu avec le temps une nécessité dont la plupart des ménages familiaux ne pourraient plus se passer. Les travailleuses réfugiées connaissent un taux de chômage nettement plus élevé que les hommes (43% en 1982; 29% en 1983), obtiennent un revenu hebdomadaire inférieur de 20% et ont affiché un taux d'activité plus élevé les deux premières années, lorsque leur conjoint était chômeur. Par rapport aux hommes, elles travaillent plus fréquemment à temps partiel et semblent moins bien préparées à intégrer le marché de l'emploi, en manquant davantage d'expérience de travail, en connaissant moins le français ou l'anglais, et en étant plus souvent retenues à la maison.

Que ce travail féminin soit conçu ou non comme un travail d'appoint, il constitue néanmoins une forme d'émancipation en regard de la place traditionnelle réservée à la femme indochinoise mariée. En outre, la situation occupationnelle des femmes les a situées à un niveau très voisin de celui de leur conjoint, si l'on fait abstraction des salaires. Elle a permis un gain d'autonomie et une transformation à leur avantage des rapports de dépendance économique qui servaient, en Indochine, à justifier les relations d'autorité entre conjoints.

Outre la condition de la femme indochinoise, une autre dimension importante de la culture indochinoise a été profondément modifiée au contact de la société québécoise et des modalités d'accession au monde du travail. Les sociétés indochinoises accordent en effet un poids considérable à l'expérience et le simple fait d'être plus âgé commande aux plus jeunes d'être respectueux de leurs aînés et de se soumettre à leur autorité, non seulement entre les générations mais également entre les individus d'une même génération. Cette règle trouve sa légitimité dans le fait qu'en contrepartie, les individus plus âgés se voient confier la responsabilité de pourvoir aux besoins de ceux qui se soumettent à cette autorité. Dans nos sociétés, l'âge ne confère en soi que peu de privilèges et ce sont davantage les personnes qui contribuent le plus à constituer l'avoir familial total qui se voient investies du même genre d'autorité, quel que soit l'âge de ces personnes. En outre, notre marché de l'emploi a tendance à offrir un plus grand nombre d'ouvertures au travailleur d'âge moyen et doté d'une certaine expérience de travail qu'au travailleur plus âgé ou très jeune. Ainsi, ce sont les travailleurs réfugiés d'âge moyen (30 à 40 ans) qui connaissent le taux d'activité le plus élevé en même temps que le taux de chômage le plus faible. A l'inverse, les réfugiés les plus jeunes et les plus âgés sont moins actifs et plus fréquemment en chômage, soit parce qu'ils manquent totalement d'expérience ou suivent des cours pour les premiers, soit parce qu'ils ne parviennent carrément pas à s'intégrer au marché de l'emploi et demeurent à la maison pour les seconds.

Si les statistiques d'activité économique des réfugiés les plus jeunes ressemblent à celles des plus âgés, les conséquences pour chacun de ces deux groupes sont fort différentes. Sans minimiser les implications de cette situation chez les moins de 30 ans, les difficultés qu'ils éprouvent à se trouver un emploi sont plus directement reliées à leur inexpérience et sont également celles que l'ensemble des jeunes travailleurs connaissent actuellement. En outre, leur jeune âge leur permet d'espérer et, comme on l'a vu pour la troisième année, de s'engager dans une orientation professionnelle plus conforme à leurs aspirations et aux données du contexte économique dans lequel ils se trouvent. Dans le cas des travailleurs plus âgés, cet espoir n'existe pas parce que toute forme d'insertion satisfaisante au marché de l'emploi est rarement envisagée en dehors de la récupération d'un statut socio-économique analogue ou d'une utilisation de l'ex-

périence antérieurement acquise. Comme on l'a vu, cette forme de récupération du statut relève encore pour l'instant de l'utopie, étant donné la nature des emplois disponibles et l'hésitation des employeurs à embaucher ce type de main-d'oeuvre. Déjà handicapés psychologiquement par le sentiment d'avoir tout perdu en quittant le Sud-Est asiatique et par le souci d'avoir maintenant à faire face à de lourdes responsabilités économiques (CHAN, 1983), l'ampleur de l'adaptation qu'il fallait entreprendre en pays d'accueil leur est rapidement apparue sans commune mesure avec l'énergie qu'ils se sentaient capables d'y mettre. En outre, ce sont souvent les plus jeunes et les femmes qui se sont substitués à eux pour subvenir à court terme aux besoins des ménages et qui les ont, de ce fait, placés dans une situation de dépendance, modifiant ainsi progressivement la dynamique des rapports sociaux entre les différents membres de ces ménages.

Conclusion

Ce rapide bilan de l'adaptation économique des réfugiés indochinois milite en faveur de l'approfondissement de la problématique d'accueil d'une population admise pour des raisons humanitaires. La plupart des grands pays d'accueil avaient pourtant prévu à l'arrivée du mouvement indochinois la mise en place de services spécifiquement destinés à cette clientèle migratoire inhabituelle et non sélectionnée. C'est à cette occasion, notamment, que la formule de parrainage privé a vu le jour. On ne peut toutefois que constater, avec un recul de maintenant près de six ans, le succès partiel de l'opération sur le plan économique.

Il est évident que la conjoncture économique particulièrement difficile de ces dernières années permet mal une évaluation tout à fait objective de la réussite ou non de l'adaptation des réfugiés. De toute façon, qu'est-ce qu'une adaptation économique réussie dans les circonstances et quel niveau doit être atteint après un séjour de quelques années à peine? Le caractère avant tout humanitaire de l'accueil des Indochinois n'impliquait-il pas au départ que leur insertion soit plus laborieuse et en conséquence que la situation économique qu'ils connaissent aujourd'hui ne soit que la résultante logique et inévitable des prémisses de ce choix politique initial?

Malgré les hésitations que l'on peut avoir quant au diagnostic à porter, il est difficile de se montrer tout à fait satisfait du résultat obtenu. La crise économique et les limites des ressources disponibles n'expliquent pas à elles seules toutes les difficultés rencontrées par les réfugiés. Il est

assez évident que la plupart des solutions envisagées pour résoudre ces difficultés ont dû être imaginées précipitamment et à mesure que les problèmes se présentaient, laissant ainsi une trop grande part à l'improvisation. Dans le cas des organismes de soutien, ces solutions n'ont souvent été qu'un ensemble de mesures d'exception appliquées aux structures traditionnelles d'accueil des immigrants. Dans le cas des formules nouvelles, tels le parrainage de groupe, le manque d'expérience, de planification préalable et leur conception parfois trop théorique ont soulevé à l'occasion d'inévitables problèmes de rodage, alors que les réfugiés s'y trouvaient engagés.

En outre, ce développement précipité des mécanismes d'accueil a fait en sorte que l'adaptation des réfugiés n'a pas été suffisamment envisagée dans la perspective du contexte particulier de leur migration et que l'importance du déséquilibre psychosociologique initial d'un bon nombre d'entre eux a été sous-estimée. En partie, parce que les personnes mises à contribution dans le cadre de cet accueil ne disposaient pas de l'expertise nécessaire, on a préféré considérer l'établissement des réfugiés comme un nouveau départ, sans prendre préalablement le temps de réduire les tensions provoquées par les circonstances de leur exode. On a d'ailleurs pu constater que l'état psychologique des réfugiés était partiellement responsable du peu d'énergie qu'ils semblaient vouloir consacrer à leur apprentissage linguistique.

Plusieurs mesures d'accueil n'ont en conséquence pas atteint leurs objectifs et, arrivées au terme de leur application, il n'a pas été envisagé de les prolonger. La formation linguistique, qui a pourtant fait l'objet d'une attention particulière au Québec, n'a pas permis aux réfugiés de disposer d'une connaissance suffisante du français, et l'on a vu dans quelle mesure ce handicap a pu concrètement déterminer la nature de leur adaptation économique et restreindre la mobilité occupationnelle des travailleurs. Près de 20% des réfugiés auraient souhaité connaître une expérience plus longue de parrainage et 43% disent avoir eu de la difficulté à comprendre leurs parrains ou à se faire comprendre d'eux. Les organismes gouvernementaux tout comme les agences ethniquement identifiées et non gouvernementales ont vu leurs ressources lourdement taxées et ont été relativement incapables de fournir un service de soutien personnalisé et adéquat au moment où cela était le plus nécessaire.

Malgré tout et en dépit de la situation économique difficile que partage encore aujourd'hui l'ensemble des réfugiés indochinois, le bilan qu'ils établissent eux-mêmes de leur adaptation est plutôt positif et marqué par la reconnaissance qu'ils éprouvent à l'endroit de la générosité des accueils canadien et québécois. Ils se montrent peu revendicatifs et considèrent généralement être les principaux artisans de leur avenir économique. Même s'il existe des variantes qui isolent notamment les réfugiés laotiens, parrainés et résidant hors de la région métropolitaine de Montréal, les réfugiés indochinois ont tendance à reconnaître qu'il y a eu progrès de leur situation générale depuis leur arrivée, et sept ménages sur dix se disent confiants qu'elle ira en s'améliorant. Il n'y a donc pas lieu de considérer que le pari initial des gouvernements canadien et québécois ait été mauvais ou irresponsable, lorsqu'il s'agissait, en 1979-1980, de faire du nombre de réfugiés admissibles une fonction directe des ressources d'accueil disponibles.

Les réfugiés indochinois s'en sortiront donc, particulièrement les plus jeunes, et il n'y a pas de raison d'être moins confiant qu'eux-mêmes de leur avenir au Québec. D'ailleurs, les doléances qu'ils expriment ne portent pas tant sur l'évolution de leur adaptation économique que sur la lenteur de cette évolution, lenteur qu'il faut bien attribuer en partie à quelques erreurs de parcours, à une certaine méconnaissance des besoins exprimés à l'occasion de ce mouvement et à une réduction prématurée du soutien requis.

NOTES

1- Les idées exprimées dans ce chapitre demeurent la seule responsabilité de l'auteur et ne traduisent pas nécessairement celles du gouvernement du Québec. Une version préliminaire de ce texte a été publiée en anglais dans Uprooting, Loss and Adaptation, (K.B. Chan et D.M. Indra, éds). Ottawa: Canadian Public Health Association, 1987.

2- Réfugiés parrainés par un groupe:

Réfugiés admis au Québec dans le cadre des programmes de parrainage par un groupe privé de répondants ou un organisme répondant.

Réfugiés indépendants:

Réfugiés non parrainés.

3- Estimé pour le Canada à $14 283 en 1982 pour une famille de quatre personnes (Statistique Canada; seuil revisé - Estimation établie par la direction de la Recherche. Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, Québec).

4- Estimé pour le Québec à $9 696 en 1982 pour une famille de quatre personnes (Barème de l'Aide sociale, Allocations familiales et crédit d'impôt pour enfants - Estimation établie par la direction de la recherche, Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, Québec).

5- Selon une enquête menée par l'Office of Refugee Resettlement, à l'automne 1981, les taux d'activité et de chômage des réfugiés indochinois admis aux Etats-Unis en 1979-1980 s'établissaient respectivement autour de 51% et 20%, comparativement à des taux de 64,0% et 7,5% pour la population américaine. (HAINES, D.W. "Southeast Asian Refugees in the United States: An overview" in Migration Today, vol. XI, 2/3, 1983).

BIBLIOGRAPHIE

ADELMAN, Howard (Ed.)
1980 The Indochinese Refugee Movement: The Canadian Experience. Operation Lifeline.

BUCHIGNANI, Norman
1980 "L'adaptation économique des réfugiés de l'Asie du Sud-Est au Canada" in Elliot L. Tepper (Ed.) D'un continent à l'autre: les réfugiés du Sud-Est asiatique, Ass. canadienne des études asiatiques.

CALOZ-TSCHOPP, Marie-Claire
1982 Le tamis helvétique: Des réfugiés politiques aux "nouveaux réfugiés", Editions d'en Bas, Lausanne, Suisse.

CHAN, Kwok B. and LAM, Lawrence
1983 "Resettlement of Vietnamese - Chinese Refugees in Montreal, Canada: Some Socio-psychological Problems and Dilemnas", Etudes ethniques au Canada, Vol. XV, no 1

DALGLISH, Carol
1980 "Occupational Background of the Refugees from Vietnam in Great Britain", New Community, Vol. VIII, no 3, Hiver.

DAVID, Henry P.
1969 "Involuntary International Migration: Adaptation of Refugees", International Migration, Vol. VII, nos 3/4.

FRANCE, Ministère du travail et de la participation
1980 "L'insertion des réfugiés du Sud-Est asiatique en région parisienne", in Migrations/Etudes 31, Juillet.

GRAHL-MADSEN, Atle
1983 "Identifying the World's Refugees", The Annals of the American Academy of Political and Social Science, Vol. 467, Mai.

HCR, Haut-Commissariat aux Réfugiés
1980 Report of the Workshop on Integration of Refugees from Indo-China in Countries of Resettlement, Conférence du HCR, Genève, 29 septembre-3 octobre.

INDRA, Doreen
1980 "Les relations entre les communautés et les ethnies des réfugiés du Sud-Est asiatique", in Elliot L. Tepper (Ed.) D'un continent à l'autre: les réfugiés du Sud-Est asiatique, Ass. canadienne des études asiatiques.

KUNZ, E.F.
1973 "The Refugees in Flight: Kinetic Models and Forms of Displacement", International Migration Review, Vol. VII, no 2.

LANPHIER, Michael C.
1981 "Canada's Response to Refugees" in Barry N. Stein and Sylvano M. Tomasi (Ed.), Refugees Today, Numéro spécial, International Migration Review, Vo. 15, no 1.

MONCARZ, Raul
1973 "A Model as Professional Adaptation of Refugees: the Cuban Case in the U.S. 1959-1970" in International Migration, Vol. 11, no 4.

NEUWIRTH, Gertrud et CLARK, Lynn
1980 The Occupational Adjustment of Refugees, communication présentée au congrès de l'Ass. canadienne des études asiatiques, Montréal, 26 mai.

1981 "Indochinese Refugees in Canada: Sponsorship and Adjustment" in Barry N. Stein and Sylvano M. Tomasi (Ed.) Refugees Today, Numéro spécial, International Migration Review, Vol. 15, no 1.

NEWLAND, Kathleen
1979 International Migration: the Search For Work, Worldwatch Paper 33, Worldwatch Institute, Novembre.

1981 Refugees: The New International Politics of Displacement, Worldwatch Institute, Mars.

NGUYEN, San Duy
1982 "The Psycho-social Adjustment and the Mental Health Needs of Southeast Asian Refugees", The Psychiatric Journal of the University of Ottawa, Vol. 7, no 1.

PFISTER-AMMENDE, M.
1958 Uprooting and Resettlement as a Sociological Problem communication présentée au onzième congrès annuel de la World Federation for Mental Health à Vienne, Autriche, Août.

QUEBEC, Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration
1981 Bilan de l'opération des réfugiés du Sud-Est asiatique, Mars.

1982 Etude longitudinale sur l'adaptation socio-économique des réfugiés indochinois au Québec: Bilan après un an de séjour, Cahier no 1 de la direction de la Recherche, Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration du Québec, Septembre.

1985 Etude longitudinale sur l'adaptation socio-économique des réfugiés indochinois au Québec: La deuxième année de séjour, Cahier no 3 de la direction de la Recherche, Mai.

REFUGE, Canada's Newsletter on Refugees
1982 "Private Sponsorship VS. Government Assistance. A Summary of Some Findings of Employment and Immigration Canada's Evaluation of the Indochinese Refugee Movement, 1979-1980", in Refuge, Vol. 2, no 1.

SOMERSET, Felicity
1983 "Vietnamese Refugees in Britain: Resettlement Experiences", New Community, Vol. X, no 3.

STARR, P.D. and ROBERTS, A.E.
1982 "Community Structure and Vietnamese Refugee Adaptation: the Significance of Context" International Migration Review, Vol. 16, no 3.

STEIN, Barry N.
1979 "Occupational Adjustment of Refugees: the Vietnamese in the United States", International Migration Review, Vol. 13, no 1.

STEIN, Barry N. and TOMASI, Sylvano M. (Ed.)
1981 "Refugees Today", International Migration Review, Vol. XV, no 1.

SUH, Matthew
1980 "Les problèmes psychiques des immigrants et réfugiés", in Elliot L. Tepper (Ed.) D'un continent à l'autre: les réfugiés du Sud-Est asiatique, Ass. canadienne des études asiatiques.

TEPPER, Elliot L.
1980 D'un continent à l'autre: les réfugiés du Sud-Est asiatique, Ass. canadienne des études asiatiques.

WALTER, Ingrid
1981 "One Year after Arrival: the Adjustment of Indochinese Women in the United States (1979-1980)", International Migration, Vol. XIX, nos 1/2.

WEIERMAIR, Klaus
1971 "Economic Adjustment of Refugees in Canada: A Case Study", International Migration, Vol. IX, nos 1/2.

WILLMOTT, W.E.
1980 "Les Chinois en Indochine", in Elliot L. Tepper (Ed.) D'un continent à l'autre: les réfugiés du Sud-Est asiatique, Ass. canadienne des études asiatiques.

FROIDE SOLITUDE ET NEIGE PAISIBLE: LES INDOCHINOIS À QUÉBEC

Louis-Jacques DORAIS

INTRODUCTION

Depuis plus de dix ans, les Vietnamiens de Québec publient de façon irrégulière une revue communautaire intitulée Dat Lanh, "Terre froide". Ce titre met en évidence un aspect important de leur perception de l'existence sur les bords du Saint-Laurent: la longueur et la dureté de l'hiver. Un autre élément ressort des nombreuses entrevues effectuées avec des immigrants vietnamiens: le rythme de vie lent et paisible de la Vieille Capitale, par rapport à celui de métropoles comme Montréal ou Toronto. Une telle tranquillité confine très souvent à la solitude. Plusieurs résidents indochinois de Québec se plaignent de leur isolement, éloignés qu'ils sont de leurs parents, amis et autres compatriotes.

Ces sentiments, cependant, n'empêchent pas l'existence d'une vie communautaire assez active, parmi les Vietnamiens, Cambodgiens et Laotiens de Québec. On retrouve dans cette ville des associations et commerces ethniques, des réseaux sociaux et des fêtes religieuses, unissant entre eux les membres de chacun de ces groupes d'immigrants d'Asie du Sud-Est. Dix ans après l'arrivée de la première vague de réfugiés, leurs communautés respectives ont atteint un seuil de stabilité et de permanence grâce auquel elles ont pu préserver leur identité propre, au sein d'une population particulièrement homogène (plus de 95% des 450,000 habitants de l'agglomération québécoise étant d'origine française).

Dans ce chapitre, je vais décrire divers aspects de la vie sociale de ces groupes, tout en analysant les raisons qui expliquent le développement et le maintien des communautés en cause. Nous verrons, par exemple, comment les classes moyennes indochinoises, qui tentent de reproduire ici les rapports sociaux vécus dans leurs pays d'origine, ont organisé leurs compatriotes en entités ethniques structurées - grâce surtout aux associations d'entraide - contribuant ainsi au maintien de leur identité et de leurs valeurs.

Un peu de démographie

Il est difficile de connaître le nombre exact d'immigrants indochinois vivant maintenant dans la région de Québec. Les statistiques officielles ne sont pas toujours très fiables, car beaucoup de migrations internes - mouvements d'immigrants ou de réfugiés quittant leur premier lieu de réinstallation pour une autre ville canadienne - échappent aux recenseurs. Cela signifie que même une compilation minutieuse des données fournies par le bureau local de Main-d'Oeuvre et Immigration Canada ne peut nous en apprendre beaucoup sur le chiffre actuel de la population originaire d'Asie du Sud-Est. Pour ce qui est des recensements de Statistiques Canada, ils donnent quelque information sur les langues maternelles, mais malheureusement, le vietnamien, le cambodgien et le laotien sont tous regroupés sous la rubrique "divers".

On doit donc utiliser d'autres types de données: estimations de la population faites par des personnes impliquées dans le milieu, listes de membres - réels ou potentiels - des associations ethniques et inscriptions de l'annuaire téléphonique.

Pour la région de Québec, ces approximations nous permettent d'évaluer la population indochinoise, au début de 1985, à un peu moins de 1900 personnes, se distribuant comme suit:

Vietnamien/nes (de souche)	env. 800
Cambodgien/nes	env. 620
Laotien/nes	env. 250
Sino-Vietnamien/nes	env. 200

Cette distribution diffère, sur deux points, de celle habituellement observée dans les autres villes canadiennes. En premier lieu, l'importance numérique des Sino-Vietnamiens, ou Chinois du Vietnam, par rapport à l'ensemble des personnes originaires de ce pays, est assez faible (20%). A Montréal ou Toronto par exemple, la majorité des réfugiés du Vietnam arrivés depuis 1979 sont d'origine chinoise. Nous verrons plus loin les causes de cette différence.

En second lieu, l'importance proportionnelle des Cambodgiens (ou Kampuchéens) est relativement élevée. Ils représentent près du tiers de tous les Indochinois, ce qui n'est généralement pas le cas ailleurs. Il est fort possible que dans deux ou trois ans, la communauté cambodgienne soit

devenue la plus populeuse des communautés indochinoises de la région de Québec. Son rythme de croissance - à cause, surtout, de l'immigration - est particulièrement élevé. Au 31 janvier 1984, il n'y avait encore que 540 Cambodgiens à Québec (Khuon 1985).

La Vieille Capitale ne possède pas de ghettos ethniques. La distribution géographique de sa population obéit plutôt à des facteurs d'ordre socio-économique. Au niveau de base, on trouve la basse-ville de Québec, avec St-Roch, St-Sauveur et, un peu plus haut sur l'échelle sociale, Limoilou. Ces quartiers sont surtout habités par des travailleurs manuels et des assistés sociaux. La haute-ville (Vieux Québec, St-Jean Baptiste, Montcalm et St-Sacrement), autrefois réservée à l'élite, est maintenant le fief des étudiants, petits fonctionnaires et employés de bureau. Certaines parties de Montcalm ont cependant conservé leur population huppée. Les banlieues du nord-est (Charlesbourg, Beauport), du nord-ouest et de la rive sud sont plutôt de classe moyenne, alors que celles de l'ouest (Sillery, Ste-Foy et Cap-Rouge) sont réservées aux bien-nantis.

La vaste majorité des Cambodgiens, Laotiens et Sino-Vietnamiens habite la basse-ville, alors que les Vietnamiens se répartissent plus également sur l'ensemble du territoire. Cela est dû au fait que leur communauté est établie à Québec depuis plus longtemps et qu'elle arbore une diversité sociale plus grande.

En parcourant l'annuaire téléphonique d'octobre 1984, j'ai été en mesure d'établir une liste non exhaustive de 168 inscriptions comprenant un nom de famille vietnamien. Cet échantillon est aussi valable que n'importe quel autre, car presque toutes les maisonnées sont abonnées au téléphone. Cinquante-six familles (33,8%) habitent la banlieue ouest. Soixante-neuf (47%) vivent à Québec même, soit dans la haute-ville (18,4%), soit dans la basse-ville (28,6%). Neuf familles (5,35%) résident dans la région métropolitaine nord-est, neuf autres dans les banlieues nord-ouest et dix (6%) sur la rive sud du Saint-Laurent. Cinq étudiants donnent comme adresse le campus de l'Université Laval.

Il est intéressant de comparer ces données à celles obtenues, par la même technique, en septembre 1978 (Nguyên & Dorais 1979). Le tableau 1 montre qu'en six ans, la distribution géographique des maisonnées a changé de façon frappante. Alors qu'en 1978, près des deux tiers (63,3%) des familles vietnamiennes vivaient dans les banlieues huppées de l'ouest de la ville,

ce n'est plus maintenant le cas que du tiers d'entre elles. Inversement, 47% de l'échantillon habite maintenant la haute ou la basse-ville de Québec, contre 20,6% en 1978. Ce changement est dû à l'arrivée, depuis 1979-80, de quelques centaines de réfugiés de la mer. Il illustre bien les différences socio-économiques entre, d'une part, les immigrants venus en 1975-76 ou avant - des professionnels pour la plupart - et, d'autre part, les vagues plus récentes de réfugiés, beaucoup plus diversifiées en termes de profession et d'origine sociale. Les chiffres montrent aussi l'importance des migrations internes et de l'émigration depuis 1978, car le nombre absolu de Vietnamiens habitant la banlieue ouest a dramatiquement diminué.

Tableau 1 Distribution géographique des maisonnées vietnamiennes inscrites à l'annuaire téléphonique de Québec

	1978		1984	
	nombre	%	nombre	%
Basse-ville de Québec	16	12,2	48	28,6
Haute-ville de Québec	11	8,4	31	18,4
Banlieue ouest	83	63,3	56	33,3
Banlieue nord-est	12	9,2	9	5,35
Banlieue nord-ouest	5	3,8	9	5,35
Rive sud	4	3,1	10	6,0
Université Laval	-	-	5	3,0
TOTAL	131	100,0	168	100,00

Arrière-plan historique

Fin 1974, l'Université Laval comptait environ 125 étudiants indochinois, vietnamiens pour la plupart (il n'y avait qu'une douzaine de Cambodgiens et Laotiens). Qui plus est, une soixantaine d'anciens étudiants vietnamiens s'étaient établis dans la région et y avaient fondé des familles.

Parmi les premiers étudiants, deux étaient arrivés du Vietnam Sud en 1959, sous les auspices du Plan Colombo. Ils provenaient de familles de la classe moyenne supérieure. Tous deux s'inscrivirent en Génie, car on leur avait fait comprendre que leur pays avait un urgent besoin de

spécialistes des sciences appliquées. Leur choix de l'Université Laval était motivé par le fait qu'on y enseignait en français. Comme leurs compatriotes à l'Université de Montréal, l'Université de Sherbrooke ou l'Université d'Ottawa, ils parlaient, en tant que langue seconde, l'idiome que leur avait imposé l'ancien colonisateur (Dorais 1979).

Dans les années subséquentes, ces deux étudiants indochinois allaient être suivis de plusieurs autres. A partir du milieu des années 60, le Vietnam du Sud défendit en effet à ses ressortissants d'entreprendre des études en France, pays dont le gouvernement critiquait ouvertement l'intervention américaine en Asie du Sud-Est. Cette décision profita aux universités québécoises, car elles accueillirent dès lors une bonne partie des candidats qui se voyaient ainsi inderdire l'accès aux institutions françaises. De la fin des années 60 au tout début des années 70, l'Université Laval comptait à elle seule environ 200 étudiants indochinois par année. Cette politique du gouvernement du Vietnam du Sud explique probablement pourquoi les Cambodgiens et Laotiens étaient beaucoup moins nombreux que les Vietnamiens à venir étudier au Canada: ils n'avaient aucun problème à aller en France, premier choix de la plupart d'entre eux. Il faut aussi noter qu'à partir de 1964-65, le développement de l'enseignement supérieur au Cambodge retint au pays la majorité des étudiants, tout en y attirant quelques Laotiens.

De 75% à 85% de tous les étudiants indochinois étaient de sexe masculin. D'après les règles du Plan Colombo, ils devaient retourner dans leur pays d'origine à la fin de leurs études, mais une minorité importante s'arrangea pour demeurer au Canada, où elle trouva généralement des emplois de professeurs universitaires, ingénieurs ou hauts fonctionnaires. La plupart de ces anciens étudiants se marièrent et eurent des enfants.

A cause du nombre restreint d'étudiantes indochinoises, plusieurs de ces mariages étaient mixtes, un Asiatique épousant une Canadienne-française. A Québec, fin 1974, 40% de la quarantaine de maisonnées entièrement ou partiellement vietnamiennes étaient dirigées par un couple mixte. Au 1er janvier 1975, le nombre de résidents de la région de Québec nés au Vietnam était de 178 (Nguyên et Louder 1985). Si on ajoute à ce chiffre les enfants de ces gens, cela donne un total d'environ 260 personnes. A la même date, on ne comptait que deux Cambodgiens et environ dix Laotiens (Muongsouvanh 1985).

Les choses changèrent en 1975. La prise, par les Communistes, de Phnom Penh (Cambodge) et de Saigon (Vietnam du Sud), en avril, ainsi que le coup d'état de décembre au Laos, provoquèrent la fuite de quelques centaines de milliers d'Indochinois. Dans la seconde moitié de 1975 et la première de 1976, environ 255 réfugiés s'installèrent à Québec; 232 d'entre eux étaient vietnamiens de souche (Nguyên & Louder 1985), 20, cambodgiens et deux ou trois, laotiens. Ils formaient un groupe relativement homogène, car la plupart d'entre eux provenaient de la classe moyenne supérieure urbaine, avaient poursuivi des études avancées et parlaient généralement le français (Kaley 1979). Environ 80% des familles réfugiées avaient de la parenté déjà installée dans la région.

L'immigration continua, de sorte qu'à la fin de 1978, environ 600 Vietnamiens, 25 Cambodgiens et une douzaine de Laotiens résidaient à Québec. Ces chiffres s'accrurent soudainement en 1979-80, avec l'arrivée simultanée des réfugiés de la mer vietnamiens et sino-vietnamiens, et des Cambodgiens et Laotiens ayant traversé la frontière vers la Thaïlande. Le gouvernement canadien avait pour politique de répartir ces réfugiés partout dans le pays; 194 maisonnées (1160 personnes, selon Emploi et Immigration Canada 1982) furent donc envoyées dans la région de Québec (Deschamps 1982), faisant ainsi augmenter la population indochinoise à environ 1800 âmes. Plusieurs de ces nouveaux arrivants, généralement moins scolarisés que ceux de la vague de 1975, et sans parenté à Québec, quittèrent la région après quelques mois, incapables d'y dénicher un emploi. Ce fut surtout le cas pour les Sino-Vietnamiens - plus orientés vers le commerce - qui trouvèrent de meilleures occasions d'affaires à Montréal ou Toronto.

La crise économique du début des années 80, qui frappa très durement le Québec, accrut cette tendance à l'émigration. Plusieurs Indochinois, même parmi les premiers venus, durent quitter la région afin de se trouver un emploi permanent. C'est pourquoi, par exemple, il ne reste plus aujourd'hui à Québec qu'une centaine de personnes, sur les 232 Vietnamiens arrivés en 1975-76.

Cette hémorragie a cependant été contrebalancée par la venue d'immigrants parrainés par des individus et organismes privés, ou pris en charge par le programme fédéral de réunification des familles. Ce dernier a permis - et permet encore - à plusieurs réfugiés déjà installés de faire venir leurs parents au Canada. Ce renouvellement de la population, ainsi que

son accroissement naturel, expliquent pourquoi les Indochinois ont maintenant atteint un total d'environ 1870 personnes.

L'économie

Il n'existe pas d'étude en profondeur de la situation économique des Indochinois à Québec. Il est cependant possible de rassembler, à partir de sources diverses, de l'information sur les groupes professionnels chez les immigrants vietnamiens et cambodgiens.

L'une de ces sources consiste en une étude du comportement sociolinguistique des Vietnamiens d'origine au Québec (Dorais, Pilon-lê & al. 1984). A titre de données complémentaires, elle fournit de l'information sur la situation socioprofessionnelle d'un échantillon de 181 ménages, dont 44 habitent la région de Québec. Le tableau 2 montre comment les membres adultes (18 ans et plus) de ces ménages se distribuent en groupes professionnels.

Tableau 2 Groupes professionnels des Vietnamiens de Québec (adapté de Dorais, Pilon-Lê & al. 1984: 48)

Groupes professionnels	%
Professionnels et cols blancs	27,5
Travailleurs manuels et ouvriers	17,0
Sans emploi (y compris femmes au foyer)	32,5
Etudiants	23,0
Commerçants	0,0
TOTAL	100,0

Ces chiffres sont éloquents à plusieurs égards. Avant tout, ils révèlent que la catégorie la plus importante (environ le tiers du total) est celle des sans-emploi. Même si ce groupe inclut les femmes au foyer, le pourcentage élevé indique que pour les nouveaux venus, il est difficile de trouver du travail à Québec. Par comparaison, la même enquête montre qu'avant le départ du Vietnam, le taux de chômage de l'échantillon n'était que de 14% (tableau 5) et qu'à Montréal, il ne dépasse pas 21,1%. Deschamps (1982: 22) indique que pour l'ensemble des réfugiés indochinois arrivés au Québec en 1979-80 et vivant hors Montréal, le délai moyen d'obtention du

premier emploi est de 8,4 mois.

La seconde catégorie regroupe les professionnels (ingénieurs, professeurs, cadres, etc.) et les cols blancs (employés de bureau, commis, etc.). On ne doit pas être surpris que dans une ville administrative comme Québec, ces gens constituent plus du quart (27,5%) de la population active. La Vieille Capitale est aussi un centre universitaire: 23% des adultes de l'échantillon se définissent comme étudiants. Les ouvriers et travailleurs manuels, quant à eux, sont peu nombreux: 17% du total. Québec diffère, à cet égard, de Montréal, où 36,5% de la force de travail vietnamienne est composée de cols bleus (contre 23% de cols blancs et 16% d'étudiants).

L'échantillon de Québec est quelque peu biaisé en ce qui concerne les commerçants. L'échantillonnage original n'en a sélectionné aucun, alors qu'en réalité, les quelque 15 personnes propriétaires d'un commerce forment 2,2% de l'ensemble de la population vietnamienne adulte.

Pour ce qui est des Cambodgiens, j'ai eu la chance de pouvoir consulter un recensement exhaustif de la communauté, fait par l'Association des Cambodgiens du Québec (Khuon 1985). La distribution des groupes professionnels au 31 janvier 1984 (tableau 3) est très différente de celle des Vietnamiens. Quatre-vingt-cinq pour cent des adultes de 18 ans et plus sont sans emploi (52,2%; ce pourcentage inclut les personnes en stage au COFI au moment du recensement) ou s'adonnent à un travail manuel (32,8%). Les étudiants (7,7%) et les professionnels/cols blancs (4,9%) forment de toutes petites minorités. Seuls les commerçants (2,4%) sont proportionnellement aussi nombreux que chez les Vietnamiens.

En ce qui concerne les Laotiens, aucune statistique n'est disponible, mais on a tout lieu de croire que leur distribution professionnelle ressemble à celle des Cambodgiens.

Tableau 3 Groupes professionnels des Cambodgiens de Québec

Groupes professionnels	%
Professionnels et cols blancs	4,9
Travailleurs manuels et ouvriers	32,8
Sans emploi (y compris femmes au foyer)	52,2
Etudiants	7,7

Tableau 3 (suite)

Groupes professionnels	%
Commerçants	2,4
TOTAL	100,0

Ces différences entre communautés indochinoises sont liées à leur structure sociodémographique respective. La majorité des immigrants arrivés avant 1975 et des réfugiés de 1975-78 sont des professionnels de formation généralement universitaire, alors que ceux qui sont venus à partir de 1979 forment un groupe plus disparate, comprenant des travailleurs manuels, des paysans, des militaires, etc. Chez les Vietnamiens, les premières vagues d'immigration comptent pour une bonne part de la population totale, alors que la grande majorité des Cambodgiens et Laotiens sont venus au Canada depuis 1979. Cette corrélation entre date d'arrivée et distribution professionnelle apparaît clairement au tableau 4, dont les données proviennent de l'étude déjà citée. Notons que dans le cas présent, les chiffres concernent à la fois les Vietnamiens de Québec et de Montréal.

Il existe un rapport direct entre la durée de séjour au Canada et la proportion de professionnels/cols blancs. Cette première catégorie regroupe 76,7% des personnes venues avant 1975, mais seulement 4% de celles arrivées en 1981-82. Le pourcentage de sans emploi suit une courbe analogue, mais inverse. A son plus haut chez les réfugiés de 1981-82 (44%), il tombe à 5,4% (probablement des femmes au foyer) chez les immigrants les plus anciens.

Chose intéressante à noter, la proportion de sans emploi est beaucoup plus élevée parmi les réfugiés de 1975-78 (27%) que chez ceux de 1979-80 (15,8%). Ces chiffres sont difficiles à expliquer. Ils peuvent simplement indiquer que l'échantillon est biaisé. Mais par contre, on peut aussi rattacher ces proportions au fait que plusieurs emplois occupés par la vague initiale de réfugiés (1975-78) ont été parmi les premiers à être supprimés au plus fort de la crise économique. Il est cependant loisible de se demander pourquoi cela n'aurait pas été aussi le cas pour les réfugiés de 1979-80. Peut-être que le type d'emplois occupés par la majorité de ces derniers - travaux subalternes, souvent déplaisants - n'intéressait pas les chômeurs appartenant au groupe 1975-78. Peut-

Tableau 4 Groupes professionnels des Vietnamiens de Montréal et de Québec, selon leur date d'arrivée (adapté de Dorais, Pilon-Lê & al. 1984: 65)

Groupes professionnels	Date d'arrivée							
	Avant 1975		1975-1978		1979-1980		1981-1982	
	%	rang	%	rang	%	rang	%	rang
Professionnels et cols blancs	76,1	1e	27,0	1e	10,3	4e	4,0	4e
Travailleurs manuels et ouvriers	5,3	3e	27,0	1e	51,1	1e	28,0	2e
Sans emploi (y compris femmes au foyer)	5,4	4e	27,0	1e	15,8	3e	44,0	1e
Etudiants	10,7	2e	17,0	2e	19,3	2e	23,0	3e
Commerçants	1,9	5e	2,0	3e	3,5	5e	1,0	5e
TOTAL	100,0		100,0		100,00		100,0	

être aussi que les réfugiés de 1975, souvent parrainés par des parents résidant déjà à Québec, étaient moins enclins à accepter n'importe quel emploi. De toute façon, la réponse est encore loin d'être claire.

La réinsertion de certains réfugiés indochinois a provoqué leur déclassification professionnelle et sociale. Ici encore, les données tirées de l'étude sociolinguistique montrent (tableau 5) que pour tous les Vietnamiens, la proportion de travailleurs manuels et de sans emploi a augmenté de façon significative après leur arrivée au Canada. On doit cependant noter que le pourcentage de professionnels/cols blancs a lui aussi augmenté - quoique très légèrement - car la plupart des immigrants venus avant 1975 et faisant maintenant partie de ce groupe appartenaient à la catégorie "étudiants" lorsqu'ils vivaient encore au Vietnam.

Tableau 5 Groupes professionnels des Vietnamiens au Vietnam et au Canada (Montréal et Québec) (adapté de Dorais, Pilon-Lê & al. 1984: 53)

Groupes professionnels	Vietnam	Canada	Différence
Professionnels et cols blancs	18%	24%	+ 6
Commerçants	14%	3%	- 11
Militaires	8%	0%	- 8
Travailleurs manuels et ouvriers	15%	31%	+ 16
Sans emploi (y compris femmes au foyer)	14%	24%	+ 10
Etudiants	13%	18%	+ 5
Paysans et artisans	4%	0%	- 4
Inconnu	14%	0%	- 14
TOTAL	100%	100%	

Pour conclure cette section, disons quelques mots à propos des commerces indochinois. Il existe à Québec une épicerie cambodgienne, trois épiceries vietnamiennes et une épicerie sino-vietnamienne. Depuis quelques années, les restaurants vietnamiens et cambodgiens ont acquis une grande popularité. Les amateurs peuvent maintenant choisir entre treize établissements indochinois, quatre cambodgiens et neuf vietnamiens. Une Vietnamienne de Québec a même publié un livre de recettes de son pays (Vân Dung 1979).

Tous ces commerces sont des affaires de famille. Un restaurant/hôtel cambodgien emploie jusqu'à vingt membres de la même unité familiale. Les relations de parenté jouent donc un rôle primordial dans certaines entreprises.

Famille et éducation

Ce rôle primordial de la parenté découle du fait qu'en Asie du Sud-Est, la famille peut probablement être considérée comme le phénomène social le plus important. Elle a survécu à tous les bouleversements politiques, économiques et idéologiques récents et, dans un sens, son importance en a même été renforcée. Au sein d'un monde tourmenté, violent et mouvant, elle apparaît en effet comme la seule institution stable sur laquelle on puisse s'appuyer.

Il n'est donc pas étonnant que pour les Cambodgiens, Laotiens et Vietnamiens d'outre-mer, les rapports de parenté aient une importance capitale. Pour les Vietnamiens en particulier, les institutions familiales font partie - de par leur rattachement à la tradition confucéenne - d'une vision du monde insistant sur la primauté des rapports parent-enfant et frère-soeur.

Tout ceci peut expliquer certains comportements spécifiques des Indochinois vivant à Québec. Dans la mesure du possible par exemple, les membres d'une même famille essaient d'habiter à proximité les uns des autres. Le type de logements disponibles permet rarement la corésidence de plusieurs familles nucléaires dans une même maison, comme c'est souvent le cas dans le pays d'origine, mais les enfants mariés d'un couple - ou un groupe de frères et soeurs mariés - tendent à résider dans le même quartier, sinon dans le même immeuble à appartements - que leurs parents.

Quelques maisonnées arborent une structure particulière. Certaines par exemple, sont composées de frères et soeurs dont les parents sont décédés ou vivent encore en Asie du Sud-Est. D'autres comprennent deux ou trois jeunes non apparentés - ou apparentés de façon lointaine - qui, plutôt que d'habiter seuls, ont préféré partager un appartement. A part cela, plusieurs ménages dévient du modèle dominant en ce qu'ils sont constitués par une famille nucléaire monoparentale - matrifocale pour être plus précis - ou, au contraire, par une famille partiellement étendue, où le père, la mère ou quelque frère ou soeur célibataire d'un des conjoints habite avec l'unité nucléaire de base.

Sur le plan économique, comme on l'a vu, tous les commerces sont des entreprises familiales. Les relations consanguines apparaissent comme la forme la plus naturelle de partnership commercial. Chez les ménages salariés, qui constituent, de loin, la majorité, tous les revenus sont généralement mis en commun. Les décisions quant à leur usage sont prises par le père et/ou la mère, ou encore par la soeur ou le frère aîné, dans le cas de maisonnées où des célibataires habitent sans leurs parents.

Les relations familiales ne sont jamais rompues, sauf dans des cas très rares - et très critiqués. Qu'ils habitent le même pays ou non, les membres d'une unité familiale quelconque se considèrent toujours unis par des liens indestructibles. Dans la mesure du possible, ils doivent rester en contact et s'entraider. C'est pourquoi de nombreux réfugiés vietnamiens, cambodgiens ou laotiens - même quand leurs revenus sont à peine suffisants pour les faire vivre - s'arrangent pour épargner quelques dollars, afin de les envoyer à leurs parents demeurés en Asie du Sud-Est. Knudsen (1983) a montré que pour certains Vietnamiens et Sino-Vietnamiens, la fuite du pays natal constitue une véritable stratégie économique. Avec l'encouragement de leurs parents, deux ou trois jeunes quittent le Vietnam - illégalement - par bateau. Ils espèrent rejoindre un camp de réfugiés et, de là, être acceptés comme résidents par les Etats-Unis, le Canada, l'Australie, la France ou un autre état européen. Leur but ultime est de contribuer, une fois installés à l'extérieur, au bien-être de leur famille, en lui envoyant de l'argent et, à plus long terme, en la faisant venir dans le pays d'adoption, grâce aux programmes de réunification.

Malgré leur importance, cependant, les relations de parenté sont menacées par des facteurs à la fois internes et externes. Les facteurs internes, c'est-à-dire ceux qui sont à l'oeuvre en Asie du Sud-Est même, se sont surtout fait sentir au Cambodge. Dans ce pays, de 1975 à 1979, le régime des Khmers Rouges a délibérément tenté de détruire la société traditionnelle, par l'élimination physique des gens originaires de la ville, des couches alphabétisées de la population, des contestataires et de ceux qui n'ont pu physiquement résister, ainsi que par l'endoctrinement systématique des enfants et des adolescents. Un grand nombre de familles ont été décimées et plusieurs jeunes survivants se sont vus inculquer des sentiments ambigus envers leurs parents et autres consanguins.

C'est ce qui explique qu'à Québec, comme dans les autres centres d'immigration, la famille cambodgienne semble relativement fragile. La proportion de maisonnées dirigées par une veuve, ou composées de personnes apparentées de façon lointaine ou non apparentées, est un peu plus grande chez les réfugiés du Cambodge que chez ceux des autres pays d'Indochine. Qui plus est, les problèmes familiaux (violence contre la femme et les enfants, disputes, séparations), maintenant communs à chaque groupe - à cause des tensions dues à l'émigration et à la réinsertion - semblent encore plus répandus dans la communauté cambodgienne. Cette situation est compréhensible, car les épreuves subies sous le régime des Khmers Rouges et dans les camps de réfugiés ont marqué ces gens en profondeur. Seule une intervention sociale bien comprise pourra soulager leurs blessures.

Les dangers externes menaçant la famille résident surtout dans les valeurs et attitudes qui caractérisent la société nord américaine. Celles-ci sont généralement considérées par les immigrants d'Asie du Sud-Est comme antithétiques aux leurs. Alors que les Indochinois mettent l'accent sur l'affection et l'entraide familiales, ils perçoivent la plupart des Occidentaux comme des individualistes agressifs, pour qui la famille n'a aucune importance. Ils craignent que leurs enfants puissent adopter de telles valeurs et attitudes.

C'est pourquoi, après plusieurs années de présence indochinoise à Québec, les mariages mixtes ne sont pas très nombreux - si on fait exception de ceux ayant impliqué des étudiants arrivés avant 1975. Les adultes comme les jeunes se méfient de conjoints potentiels qui manqueraient de sérieux et ne feraient pas preuve de respect envers leurs beaux-parents. Comme l'exprimait un jeune Vietnamien, "les filles d'ici sont bonnes pour s'amuser, mais je vais épouser une compatriote".

Les parents cherchent à transmettre les valeurs familiales grâce à l'éducation donnée à leurs enfants. Ces valeurs sont cependant directement compromises par l'enseignement institutionnel. Après quelques mois d'ajustement, la plupart des enfants semblent s'adapter au système scolaire québécois et ils obtiennent généralement des résultats académiques satisfaisants. Mais l'apport de l'école n'est pas seulement d'ordre académique. Les contacts quotidiens avec leurs professeurs et leurs camarades transforment vite les écoliers indochinois en petits Québécois pure laine, pour ce qui est de la langue et de la culture. Après quelques années, les valeurs traditionnelles héritées de leurs parents risquent donc de perdre toute importance.

Malgré tout, pour les parents indochinois, l'éducation formelle semble constituer la meilleure garantie pour le futur de leurs enfants. Plusieurs de ces parents détiennent d'ailleurs eux-mêmes des diplômes universitaires. Les immigrants venus avant 1975, ainsi que ceux de la première vague de réfugiés, étaient très scolarisés. Les vagues subséquentes, cependant, comprenaient des éléments ayant une expérience académique plus variée. C'est ce qui explique que dans l'ensemble, les Vietnamiens de souche sont plus scolarisés que les Cambodgiens, Laotiens et Sino-Vietnamiens, dont les communautés n'existent que depuis 1979. Le tableau 6 montre, pour les Vietnamiens, la corrélation positive entre durée de séjour au Canada et niveau de scolarité.

Tableau 6 Taux de scolarité des Vietnamiens de Québec, selon leur date d'arrivée (adapté de Dorais, Pilon-Lê & al. 1984: 49)

Date d'arrivée	Ecole primaire	Ecole secondaire	Université	Total
Avant 1970	0%	0%	100%	100%
1971-1974	0%	50%	50%	100%
1975	11%	34%	55%	100%
1976-1978	22%	44%	34%	100%
1979-1980	10%	55%	35%	100%
1981-1982	36%	55%	9%	100%

La scolarisation des enfants au Québec a une forte influence sur la situation linguistique générale. C'est principalement à l'école que les jeunes Indochinois apprennent le français et l'introduisent au foyer. Les statistiques sociolinguistiques révèlent par exemple (tableau 7) que chez les Vietnamiens de Montréal et de Québec, le pourcentage de maisonnées bilingues, c'est-à-dire celles où le français (ou l'anglais) est autant ou plus utilisé que le Vietnamien, augmente quand on passe de la communication parent/parent aux échanges enfant/enfant. Cette augmentation entre aussi en corrélation positive avec la durée de séjour au Canada. Ces chiffres montrent donc clairement que le français et l'anglais sont le plus souvent introduits au foyer par les enfants scolarisés dans le pays d'accueil. Comme nous le verrons maintenant, ce fait, qui s'inscrit dans un processus d'acculturation plus général, a poussé les communautés indochinoises locales à se doter d'institutions formelles, afin d'assurer, dans une certaine mesure, le maintien de leurs cultures d'origine.

Tableau 7 Pourcentage de maisonnées unilingues vietnamiennes (Viet.) et bilingues (Bil.) à Montréal et à Québec, selon leur date d'arrivée et le type de communication linguistique dans la famille (adapté de Dorais, Pilon-Lê & al. 1984: 91)

Date d'arrivée	Communication linguistique							
	parent/parent		parent/enfant		enfant/parent		enfant/enfant	
	Viet.	Bil.	Viet.	Bil.	Viet.	Bil.	Viet.	Bil.
Avant 1970	86	14	62	38	58	42	56	44
1971-1974	90	10	85	15	75	25	60	40
1975	100	0	93	7	82	18	75	25
1976-1978	100	0	97	3	94	6	87	13
1979-1980	100	0	96	4	89	11	87	13
1981-1982	100	0	100	0	95	5	92	8

Associations et politique

L'organisation communautaire se réalise surtout grâce à la création d'associations ethniques. Il en existe six, chez les Indochinois de Québec (1985):

Association des Vietnamiens de Québec (depuis 1975)
Union générale des Vietnamiens du Canada, section de Québec (depuis 1976)
Association des étudiants vietnamiens (depuis 1984)
Association des Cambodgiens du Québec (depuis 1980)
Communauté Lao de Québec (depuis 1980)
Association chinoise de Québec (partiellement indochinoise)

Quelques Cambodgiens ont quitté leur association pour former un groupe dissident. Sans reconnaissance officielle, celui-ci ne compte qu'une dizaine de membres.

Plusieurs personnes appartiennent aussi à des organismes professionnels ou religieux, dont le siège est dans une autre ville; comme, par exemple, l'Association des médecins vietnamiens au Canada ou les Sociétés bouddhistes Lao et Khmer.

La plus ancienne institution indochinoise de la région est l'Association des Vietnamiens de Québec. Elle a pris son nom actuel en 1975, lors de l'arrivée de la première vague de réfugiés, mais en effet, elle avait été fondée dès 1960, en tant qu'Association des étudiants vietnamiens à l'Université Laval. Ce groupe a été ressuscité en 1984, sous le nom d'Association des étudiants vietnamiens.

La section québécoise de l'Union générale des Vietnamiens du Canada a elle aussi pris la place, en 1976, d'un organisme antérieur, l'Association des patriotes vietnamiens, un groupe qui luttait contre la présence américaine au Vietnam.

Les Cambodgiens et les Laotiens ont établi leurs propres associations à la fin de la grande vague de réfugiés de 1979-80. Quant aux Sino-Vietnamiens, ils furent d'abord pris en charge par l'Association des Vietnamiens, dont les responsables s'occupèrent de la réinsertion de tous les réfugiés de la mer originaires du Vietnam (et aussi, des premiers réfugiés cambodgiens et laotiens). Mais des frictions apparurent bientôt entre le noyau originel de l'Association (Vietnamiens de souche) et les nouveaux venus. Ceux-ci abandonnèrent alors cet organisme, pour tenter de se joindre au Centre chi-

nois de Québec, qui existait déjà depuis plusieurs années (Truong 1985). Ce dernier ne voulut cependant pas reconnaître l'éligibilité des Chinois d'Asie du Sud-Est. Cette situation, jointe à des divergences de personnalité, fit qu'en 1981, la majeure partie des Chinois originaires de Chine, ainsi que tous les Sino-Vietnamiens, Sino-Cambodgiens et Sino-Laotiens, quittèrent le Centre chinois pour fonder l'Association chinoise de Québec.

Chacune de ces associations a deux objectifs majeurs: contribuer, d'une part, à la réinsertion et à l'adaptation de ses membres et les aider, d'autre part, à préserver leur culture d'origine. Le premier objectif est atteint grâce à la mise sur pied de services d'accueil, d'interprétariat, de counselling et d'aide matérielle, pour les nouveaux arrivants. De plus, l'Association des Vietnamiens a parrainé deux familles et amassé de l'argent pour faire venir quinze jeunes célibataires des camps de Thaïlande.

Les associations indochinoises considèrent aussi de leur devoir de préserver la langue et la culture d'origine de leurs membres. Ce but est atteint de différentes façons. Toutes les associations, par exemple, organisent des manifestations publiques ou semi-publiques à l'occasion des grandes fêtes, telles le Nouvel An - que les Vietnamiens et Sino-Vietnamiens célèbrent en janvier ou février et les Cambodgiens et Laotiens en avril - la fête des Morts bouddhiste (Cambodgiens et Laotiens) et le festival de la Mi-Automne (Vietnamiens et Sino-Vietnamiens). A ces occasions, on présente des cérémonies traditionnelles, des chants et des danses. Les Cambodgiens et Laotiens s'assurent de la participation d'un moine bouddhiste généralement venu de Montréal. La langue et les symboles culturels dominants sont alors ceux du pays natal.

Quelques associations, celles des Vietnamiens et Cambodgiens en particulier, organisent des cours d'alphabétisation pour leurs jeunes membres qui, règle générale, ne savent pas écrire leur langue maternelle. Les associations cambodgienne et laotienne offrent aussi des cours de danse et musique traditionnelles. Les Vietnamiens publient irrégulièrement la revue Dat Lanh, à laquelle on a fait allusion au début de ce chapitre. L'Association des Cambodgiens a aussi son propre bulletin.

La plupart des réfugiés participent aux activités organisées par leurs associations. Ce n'est pas toujours le cas, cependant, des immigrants - surtout vietnamiens - arrivés avant 1975, ou de quelques réfugiés de 1975-76. Certains d'entre eux se tiennent à l'écart de tout organisme ethnique.

D'autres s'opposent activement aux groupes existants. Pourquoi donc en est-il ainsi? Un examen plus détaillé des activités et de la direction des associations vietnamiennes peut nous apporter des éléments de réponse.

Le 5 février 1983, l'Association des Vietnamiens de Québec fêtait le Têt, le Nouvel An lunaire. Environ 200 personnes, à 90% vietnamiennes, s'étaient rassemblées au COFI (Centre d'orientation et de formation des immigrants) local. A l'avant de la salle, on avait dressé un autel des ancêtres, avec des cierges allumés, un brûleur d'encens et quelques offrandes de fruits. Un grand drapeau sud vietnamien d'avant 1975 s'étalait sur le mur d'arrière-scène. On distribuait aussi gratuitement de petits drapeaux aux spectateurs.

Le programme se déroula comme suit:

1. hymne national en usage au Vietnam du Sud avant 1975;
2. prosternations devant l'autel des ancêtres;
3. tir de pétards (pour chasser les mauvais esprits);
4. distribution d'étrennes du Nouvel An (un dollar) à tous les enfants présents;
5. discours officiels des représentants de la communauté;
6. chansons patriotiques ou sentimentales, en vietnamien;
7. lecture du rapport annuel de l'Association;
8. projection d'un film vietnamien, tourné à Saigon avant 1975 (histoire de jalousie entre deux femmes d'officiers de l'armée de Thiêu).

Comme on le voit, cette célébration mêlait les symboles culturels, politiques (drapeaux, hymne national) et même parareligieux. L'observation d'autres activités de l'Association des Vietnamiens, tels les cours d'alphabétisation en langue maternelle - où on enseigne des chants patriotiques aux enfants - ou la célébration du 30 avril, anniversaire de la chute de Saigon, confirme le fait que la préservation de la langue et de la culture d'origine, loin de constituer un phénomène neutre et sans attaches, appartient à un ensemble sociopolitique complexe. Il n'est donc pas étonnant qu'une partie des Vietnamiens de Québec, en désaccord avec certains éléments de cet ensemble, s'abstient de toute participation aux activités de l'Association, ou adhère à un organisme rival, l'Union générale des Vietnamiens du Canada.

Contrairement à l'Association, l'Union générale appuie le régime actuel au Vietnam. Ses membres appartiennent presque sans exception au groupe

des anciens étudiants, arrivés au pays avant 1975. S'y ajoutent les conjointes québécoises de certains d'entre eux. Les activités de l'Union générale visent à la préservation et à la diffusion d'une version plus officielle de la culture vietnamienne: celle qui est sanctionnée par les autorités de Hanoi. En 1978, cet organisme comptait une cinquantaine de membres (Nguyên & Dorais 1979) et ses manifestations publiques - le Têt par exemple - étaient fréquentées par de nombreux non-Vietnamiens. Mais depuis, ses activités se sont faites plus discrètes et reçoivent moins de publicité.

Un bref examen de la direction des deux associations va nous permettre de progresser un peu dans notre analyse de phénomènes observés. Au début de 1985, l'Association des Vietnamiens de Québec est dirigée, et ce depuis plusieurs années, par un professionnel, de religion catholique, arrivé au Canada avant 1975. Les personnes activement impliquées dans l'organisation d'activités diverses (Têt, etc.) peuvent être divisées en trois sections, parfois rivales: un petit groupe de jeunes catholiques, qui faisaient généralement partie, au Vietnam, de mouvements d'action sociale; quelques activistes politiques anticommunistes; des professionnels d'âge moyen, immigrants antérieurs à 1975 ou réfugiés de 1975-76 pour la plupart. La majorité de ces personnes sont de sexe masculin. Deux ou trois femmes seulement sont impliquées de façon régulière.

Tous les dirigeants de l'Union générale, section de Québec, sont d'anciens étudiants arrivés au Canada avant 1975. Plusieurs d'entre eux enseignent maintenant à l'Université Laval. En autant qu'on sache, presque tous sont de sexe masculin et sont retournés au moins une fois au Vietnam ces dernières années.

La caractéristique commune de ces dirigeants, à l'Association comme à l'Union générale, c'est qu'il s'agit soit de professionnels prospères et bien intégrés, soit d'activistes religieux ou politiques - ou bien des deux à la fois.

Ils ne correspondent donc pas vraiment au profil social général des Vietnamiens de Québec, qui, à plus de 70%, ne sont ni professionnels, ni catholiques et/ou activistes.

On ne doit cependant pas être surpris de retrouver ces personnes en position dirigeante. Dans le cas des professionnels bien établis, il est tout à fait naturel pour eux d'agir comme intermédiaires entre la soci-

été majoritaire, qu'ils connaissent et comprennent bien, et les réfugiés. Ou encore, en ce qui concerne les leaders de l'Union générale, il est normal qu'ils se considèrent comme des agents de liaison privilégiés entre le Québec et le Vietnam. Mais cela n'explique pas pourquoi ces professionnels et ces activistes sociaux acceptent de prendre en charge un organisme d'entraide. Woodside (1971) et Starr & Roberts (1982) ont montré que les Vietnamiens, chez eux comme à l'étranger, hésitent à s'occuper de telles associations.

Certains dirigeants de l'Association des Vietnamiens de Québec, qu'il s'agisse de professionnels, de catholiques engagés ou d'activistes de droite, font partie du groupe le plus affecté par la socialisation du Vietnam du Sud, en 1975. Cette année-là, le système social qu'ils avaient connu s'effondra complètement et du jour au lendemain, ils devinrent marginaux à l'intérieur de leur pays. Quelques-uns d'entre eux firent même l'expérience des camps de rééducation.

Il est donc naturel que ces gens souhaitent faire revivre et préserver les rapports sociaux qui dominaient au Vietnam avant 1975. Comme ils perçoivent ces rapports en termes de caractéristiques culturelles (valeurs confucéennes, etc.), ils se considèrent comme les gardiens de la "véritable" tradition vietnamienne. Ainsi, en assumant le leadership culturel des communautés vietnamiennes de la diaspora, ils espèrent maintenir une certaine fierté nationale. Ce désir peut être exacerbé par le fait que dans plusieurs cas, la majorité étrangère au sein de laquelle ils vivent au Canada ne leur permet pas réellement d'accéder à l'élite de la société canadienne.

Le leadership culturel s'exerce avant tout par le biais des institutions ethniques. Les dirigeants d'associations jouent ainsi le rôle de leaders culturels dans leur communauté. Cela explique pourquoi certains se sentent poussés à fonder des associations d'entraide pour les réfugiés: c'est la seule façon pour eux de maintenir leur rôle de guides. Cela rend aussi compte du fait que ces associations mêlent ordinairement l'entraide à la culture et à la politique: pour elles, la préservation de la culture vietnamienne "authentique" - qui, seule, peut assurer la continuation du système social antérieur à 1975 - s'inscrit dans un mouvement d'opposition au régime vietnamien actuel.

De telles motivations sont, bien sûr, inconscientes, la plupart des personnes impliquées étant inspirées par un désir sincère d'aider leurs compatriotes ou d'accomplir leur devoir. Il n'en reste pas moins que la logique sous-jacente à leur comportement est liée à leur position sociale.

En termes sociologiques, la formation, entre 1975 et 1980, d'une communauté de réfugiés assez nombreuse a permis à l'élite vietnamienne de Québec de se transformer en petite bourgeoisie ethnique, dont l'influence est politique et idéologique, plutôt qu'économique. La taille beaucoup plus restreinte de ce type d'élite chez les Cambodgiens, les Laotiens et les Sino-Vietnamiens a empêché jusqu'ici chez eux l'apparition de tels processus politiques et sociaux. Mais des tiraillements récents à l'intérieur de leurs associations respectives peuvent annoncer de nouveaux développements dans un proche avenir.

Organisation sociale et religieuse

Comme nous venons de le voir, les associations contribuent directement à la cohésion des communautés indochinoises, tout en tentant de reproduire d'anciens clivages, enracinés dans l'histoire récente de l'Asie du Sud-Est. Certains de ces clivages ont trait aux classes sociales. Dans leur pays d'origine, la plupart des dirigeants d'associations appartenaient à la classe moyenne supérieure. Quelques-uns d'entre eux ont pu être déclassés, par rapport à la structure sociale canadienne, mais leurs compatriotes les considèrent encore comme appartenant à une élite intellectuelle. Ainsi donc, les communautés indochinoises de Québec - le phénomène étant plus visible chez les Vietnamiens - sont loin d'être homogènes, car elles se subdivisent en au moins deux classes: une élite politique et idéologique, généralement bien établie, et une masse de petits employés, travailleurs manuels, chômeurs et assistés sociaux.

Il existe un autre type de clivage, celui-ci politique. Nous avons vu que Québec compte deux associations vietnamiennes d'entraide, présentant chacune un point de vue antagoniste sur la politique au Vietnam. Chez les Cambodgiens, il n'y a encore qu'une association vraiment active, mais la communauté comprend diverses factions politiques, ce qui pourrait mener un jour à une division formelle de ses institutions. Seuls les Sino-Vietnamiens semblent se tenir à l'écart de ces tiraillements. Ce que Woon (1984) dit à propos des réfugiés chinois du Sud-Vietnam résidant maintenant à Victoria (Colombie-Britannique) se vérifie aussi à Québec: ces gens

se sentent complètement exclus de la politique vietnamienne et ne prévoient pas retourner au Vietnam, même si les conditions de vie s'y amélioraient. Ceci explique en bonne partie pourquoi, pour plusieurs d'entre eux, la participation à l'Association des Vietnamiens de Québec fut de si courte durée: ils ne se sentaient pas concernés du tout par les implications politiques des activités de cet organisme.

Chez les Vietnamiens, il existe une division sociale plus générale, qui sépare les immigrants antérieurs à 1975 de tous les réfugiés. Ces derniers leur reprochent de ne pas s'être impliqués dans la guerre du Vietnam. Ils les accusent d'avoir quitté le pays - afin d'aller étudier à l'étranger - à un moment où leurs compatriotes combattaient et souffraient. Ces accusations sont aggravées par le fait que presque tous les anciens étudiants jouissent maintenant d'une situation sociale et financière enviable, alors que la majorité des réfugiés ont du mal à joindre les deux bouts. Dans ce contexte, les clivages liés, d'une part, aux circonstances de la migration et, d'autre part, à la situation socio-économique au Canada se renforcent mutuellement. Cela explique pourquoi plusieurs immigrants arrivés avant 1975 se tiennent surtout entre eux, se mêlant rarement aux réfugiés, que ce soit individuellement ou collectivement.

Les divisions religieuses concernent, elles aussi, surtout les Vietnamiens - et les Sino-Vietnamiens - plutôt que les Cambodgiens et Laotiens, bouddhistes à près de 100% (si on ne tient pas compte de quelques conversions très récentes au christianisme). Une centaine de Vietnamiens de souche ou d'origine chinoise - soit 10% du total - sont catholiques. Les autres appartiennent, au moins nominalement, aux "trois religions" (Tam Giao) du Vietnam traditionnel: confucéisme, taoisme et bouddhisme mahayana (du grand véhicule). Qui plus est, un grand nombre de familles vietnamiennes pratique le culte des ancêtres, plusieurs demeures possédant un autel à cet effet. L'étude sociolinguistique déjà citée (Dorais, Pilon-Lê & al. 1984: 132) a montré qu'à Montréal et Québec, 42,5% des maisonnées vietnamiennes échantillonnées vénéraient régulièrement leurs ancêtres.

Il n'y a pas de temple bouddhiste à Québec, mais comme on l'a vu, des moines cambodgiens et laotiens visitent la région au moins deux fois par année, afin d'y célébrer le Nouvel An et la Fête des Morts. On trouve trois pagodes bouddhistes vietnamiennes à Montréal et elles sont visitées de temps en temps par des familles de Québec. En ce qui concerne les ca-

tholiques, un prêtre et deux séminaristes vietnamiens - et un nombre égal d'anciens missionnaires au Vietnam, parlant la langue - vivent dans la région de Québec, où ils veillent aux besoins spirituels de leurs coreligionnaires.

Identité ethnique

Malgré ces clivages sociaux, politiques et, parfois, religieux, tous les réfugiés adultes se considèrent, d'abord et avant tout, comme des Vietnamiens, des Cambodgiens, des Laotiens ou des Chinois (Sino-Vietnamiens). Cependant, chez les immigrants venus avant 1975 - et chez quelques réfugiés de 1975-76 - l'ethnicité est un peu plus complexe. Si au moins la moitié d'entre eux conservent encore leur identité d'origine, les autres se définissent maintenant comme Viéto-Canadiens, Lao-Canadiens, etc., ou, plus simplement, comme Canadiens tout court. Chez les enfants, la proportion de ceux qui semblent se considérer comme Canadiens ou Québécois est, naturellement, beaucoup plus forte, spécialement parmi ceux qui sont nés au Canada ou y ont été élevés.

Les enfants et adolescents cambodgiens semblent particulièrement désireux d'être assimilés à la majorité. Les chercheurs et travailleurs sociaux ont souvent noté que les jeunes Cambodgiens de Québec aimaient à souligner le fait qu'ils étaient de "vrais Québécois". Certains souhaitaient même avoir des cheveux blonds, afin de paraître moins différents des autres. De telles attitudes, très rares parmi, par exemple, les enfants vietnamiens, peuvent être dues au fait qu'entre 1975 et 1979, sous le régime Khmer Rouge, plusieurs de ces jeunes ont vécu dans une sorte de vide culturel, où la seule identité permise était celle de Jeunes Révolutionnaires. Ceci pourrait expliquer pourquoi l'ethnicité cambodgienne est relativement faible chez eux.

Selon l'étude sociolinguistique des Vietnamiens de Montréal et de Québec (Dorais, Pilon-Lê & al. 1984: 155-156), sur un échantillon de 259 personnes arrivées au Canada avant 1976, ou nées ici, 19% (10 adultes et 39 jeunes) s'identifiaient comme Canadiens, 29,7% (26 adultes et 51 jeunes) comme Viéto-Canadiens et 51,3% (surtout des adultes) comme Vietnamiens. Ce qui frappe ici, c'est qu'une si grande proportion de résidents de longue date, des gens généralement bien intégrés, conservent une identité ethnique purement vietnamienne. Pourquoi ces gens prospères de la classe

moyenne supérieure, détenant de bons emplois et parlant français et anglais couramment, ne se définissent-ils pas comme Canadiens ou, à tout le moins, Viéto-Canadiens?

La réponse à cette question peut être liée à ce que nous avons observé quand nous avons traité du leadership au sein des associations: l'émergence d'une petite bourgeoisie vietnamienne. Il est possible que l'arrivée des réfugiés de la mer, en 1979-80 et au cours des années subséquentes, ait entraîné l'émergence d'une forte conscience ethnique chez les résidents plus anciens et mieux intégrés. Cette conscience serait un effet idéologique de la nouvelle possibilité offerte à eux par la formation de communautés vietnamiennes importantes à Montréal comme à Québec: celle de jouer le rôle d'une élite dirigeante.

Ainsi donc, l'identité ethnique serait, au moins partiellement, liée aux rapports sociaux et aux divisions de classes. Pour maintenir ou récupérer sa position dominante à l'intérieur de la société, l'élite mettrait l'accent sur l'ethnicité en tant que phénomène primordial, afin de propager - parmi l'ensemble des membres de la communauté - sa propre image de ce que l'identité vietnamienne, cambodgienne ou laotienne devrait être.

Une telle propagation semble pouvoir se réaliser grâce surtout aux associations et aux media écrits. Elle suit des lignes strictement nationales. Les fortes différences historiques et culturelles entre Vietnamiens, Cambodgiens et Laotiens empêchent l'émergence d'une identité commune à tous les Indochinois. Seuls les Sino-Vietnamiens, un groupe ethnique sans Etat, ont parfois hésité entre leurs attaches chinoises et vietnamiennes, mais à Québec comme ailleurs, les Vietnamiens de souche et les anciens immigrants chinois les ont maintenant convaincus qu'ils possèdent une identité spécifique.

Intégration sociale

En tant que minorités visibles, les Indochinois risquent d'avoir certains problèmes particuliers d'intégration. Hors Montréal, les Québécois francophones constituent une majorité très homogène et ils ne sont pas encore sensibilisés au pluralisme culturel. Mais d'un autre côté, l'arrivée massive des réfugiés de 1979-80 a été bien couverte par les media et au Québec comme ailleurs, les réactions au parrainage ont été très favorables. Les personnes originaires d'Asie du Sud-Est sont donc mieux acceptées que d'autres immigrants non européens et elles ne semblent pas faire l'objet

d'une discrimination flagrante. Qui plus est, une bonne partie de leurs problèmes est prise en charge par diverses agences spécialisées dans l'offre de services aux immigrants. A Québec, il s'agit surtout du COFI (Centre de formation et d'orientation des immigrants), où on enseigne le français, de la Fraternité multiculturelle, responsable de l'accueil aux réfugiés, de l'Association des travailleurs immigrants et québécois, qui s'occupe de problèmes d'emploi, et du Centre international des femmes, impliqué dans l'action sociale auprès des immigrantes.

Malgré tout cependant, les choses sont loin d'être parfaites. Il existe, chez les Québécois francophones, un sentiment assez répandu, qui veut que les Indochinois s'assimilent plus ou moins rapidement à la majorité et abandonnent toute caractéristique linguistique ou culturelle distinctive. Ce sentiment peut prendre la forme, par exemple, de professeurs donnant des noms français à leurs élèves asiatiques, ou de bonnes gens estimant qu'après quelques années de vie au Québec, les jeunes réfugiés devraient normalement tous devenir catholiques.

Quelques Indochinois réagissent en essayant de se plier, du moins en surface, à ces attentes. C'est ainsi qu'à Québec, un francophone de religion juive a été étonné d'entendre le chef de la famille sino-cambodgienne qu'il parrainait lui déclarer, lors d'une de leurs premières rencontres, que pour lui faire plaisir, il était prêt à recevoir le baptême catholique aussitôt que possible.

Mais la plupart des réfugiés ne veulent pas - et, en fait, ne devraient pas - être totalement assimilés. Même s'ils se rendent tous compte qu'il leur faut modifier certaines habitudes, afin de s'adapter à la société québécoise, ils souhaitent rester fidèles à leur identité d'origine. Cela est particulièrement vrai pour les réfugiés politiques - comme plusieurs Cambodgiens et Vietnamiens de souche - qui retourneraient dans leur pays si les conditions le leur permettaient. Ce l'est moins pour les réfugiés économiques - la plupart des Sino-Vietnamiens par exemple - qui ont décidé une fois pour toutes de refaire leur vie en Amérique du Nord.

En matière d'intégration, les vrais problèmes apparaissent donc quand les attentes de la majorité et celles des Indochinois ne coïncident pas. Une telle situation peut provoquer un manque de confiance mutuelle et faire croître le sentiment d'insécurité que les réfugiés ressentent généralement face à leur nouvel environnement. A Québec, où les francophones de souche

ont la réputation d'être très fermés sur eux-mêmes, l'une des conséquences de tout cela, c'est que la plupart des réfugiés indochinois arrivés après 1976 ne fréquentent jamais la population majoritaire.

La situation est différente pour les enfants, qui se font facilement des amis, à l'école ou dans la rue. Pour eux, le vrai problème réside dans le fait qu'ils sont souvent pris en étau entre les idées conservatrices de leurs parents et les valeurs nord américaines véhiculées par leurs pairs et leurs professeurs. La position de certaines jeunes femmes est différente elle aussi. Elles acceptent, semble-t-il, les idées nouvelles beaucoup plus facilement que les hommes. Cela peut être dû au fait que les règles sociales présidant aux rapports époux/épouse et parent/enfant sont plus libérales au Canada et que les femmes espèrent gagner une certaine mesure d'indépendance en les adoptant.

Ainsi donc, les hommes adultes constituent probablement l'un des groupes pour lesquels l'intégration sociale pose le plus de problèmes. Ils partagent cette distinction avec les vieillards, hommes et femmes. Ces derniers vivent dans un très grand isolement. Ne parlant généralement ni français ni anglais, ils sont trop vieux pour travailler à l'extérieur et très souvent, dans leur nouvel environnement social, ils ne peuvent espérer recevoir de leurs enfants l'attention et le respect auxquels ils avaient droit dans leur pays d'origine.

Conclusion

Ainsi qu'on peut le constater, la région de Québec apparaît souvent aux Indochinois comme un lieu plutôt froid et solitaire. Les gens âgés, les nouveaux arrivants et les adultes peu scolarisés rencontrent d'énormes difficultés dans leur lutte pour une nouvelle existence au Canada. Non seulement ne retrouve-t-on pas à Québec la chaleur et la végétation luxuriante du Vietnam, du Cambodge ou du Laos, mais on n'y ressent pas non plus au même degré la solidarité ethnique et la sécurité culturelle qui caractérisent les grandes communautés indochinoises de la diaspora, telles Montréal, Toronto, Washington, San Diego ou Paris.

Cependant, les divers groupes d'immigrants d'Asie du Sud-Est résidant à Québec peuvent quand même être considérés comme ayant une organisation sociale structurée. Chacun possède au moins une association ethnique, qui gère plusieurs aspects de son existence collective. De multiples in-

teractions entre les membres de ces communautés contribuent à maintenir leur identité de base, tout en les aidant à s'ajuster à leurs nouvelles conditions de vie.

Certaines communautés indochinoises sont plus diversifiées que les autres. Nous avons vu, par exemple, que chez les Vietnamiens de Québec, il existe plusieurs types de clivages: sociaux, politiques ou religieux. Dans d'autres groupes cependant, comme chez les Laotiens et les Sino-Vietnamiens, la petite taille de la population et son arrivée récente empêchent encore l'émergence de tels clivages. Chez les Cambodgiens, les barrières sociales et politiques ne sont pas encore très développées, mais elles semblent en voie d'émergence.

La complexité sociale entraîne la complétude institutionnelle qui, à son tour, favorise une plus grande entraide à l'intérieur de la communauté. Les Vietnamiens en donnent un bon exemple. Plus que les autres, ils possèdent les instruments - trois associations basées à Québec, ainsi qu'un réseau serré de liens individuels ou collectifs avec d'autres compatriotes - leur permettant de répondre eux-mêmes à beaucoup de leurs besoins économiques, sociaux et culturels. Cela n'aurait pas été possible en l'absence de la dynamique de classes déjà mentionnée.

En résumé, la description des communautés indochinoises de Québec nous enseigne deux choses: 1) malgré une taille relativement restreinte, une communauté ethnique quelconque peut survivre et se développer, en autant qu'elle soit bien organisée; 2) une telle organisation résulte généralement d'une dynamique opposant plusieurs groupes sociaux différents - et souvent antagoniques. Ainsi donc, loin de constituer une entité homogène, ce que nous appelons communauté repose plutôt sur une combinaison de groupes et d'intérêts variés, unis entre eux par une histoire commune et des rapports sociaux partagés.

Références

Deschamps, G., 1982. Etude longitudinale sur l'adaptation socio-économique des réfugiés indochinois au Québec: bilan après un an de séjour. Montréal: Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration.

Dorais, L.J., 1979. "Diglossie et lutte de classes au Vietnam". Anthropologie et Sociétés, 3 (3): 35-57.

Dorais, L.J., L. Pilon-Lê, B.Q. Nguyên, H. Nguyên & R. Kaley, 1984. Les Vietnamiens du Québec: profil sociolinguistique. Québec: Centre international de recherche sur le bilinguisme.

Emploi et Immigration Canada, 1982. Les réfugiés indochinois. La réponse canadienne, 1979 et 1980. Ottawa: Emploi et Immigration Canada.

Kaley, R., 1979. L'adaptation des enfants vietnamiens en milieu scolaire québécois. Thèse de maîtrise en anthropologie, Université Laval, Québec.

Khuon, K.N., 1985. Communication personnelle.

Knudsen, J.C., 1983. Boat People in Transit. Bergen: The University of Bergen, Department of Social Anthropology.

Muongsouvanh, S., 1985. Communication personnelle.

Nguyên, B.Q. & L.J. Dorais, 1979. Monographie sur les Vietnamiens établis dans l'est du Canada. Ottawa: Ministre d'Etat Multiculturalisme.

Nguyên, H. & D. Louder, 1985. "Les Vietnamiens à Québec et leurs problèmes d'intégration". Manuscrit, département de géographie, Université Laval, Québec.

Starr, P.D. & A.E. Roberts, 1982. "Community Structure and Vietnamese Refugee Adaptation: the Significance of Context". International Migration Review, 16: 595-615.

Truong, P.D., 1985. Communication personnelle.

Vân Dung Dorais, 1979. 150 recettes traditionnelles du Vietnam. Québec: Presses Coméditex, XVI (1): 58-77.

Woodside, A.B., 1971. "The Development of Social Organizations in Vietnamese Cities in the Late Colonial Period". Pacific Affairs, 44: 39-64.

Woon, Y.F., 1984. "Indo-Chinese Refugee Sponsorship: The Case of Victoria, 1979-1980". Canadian Ethnic Studies, XVI (1): 58-77.

LES VIETNAMIENS À QUÉBEC ET LEURS PROBLÈMES D'INTÉGRATION*

Nguyen HUY & Dean LOUDER

Avant 1975, bien des Vietnamiens de la classe favorisée avaient émigré et vivaient dispersés à l'étranger, surtout en France. Depuis les bouleversements tragiques survenus en 1975 en Indochine, c'est-à-dire après la chute du Sud Vietnam, il s'agit d'une migration forcée; des milliers d'Indochinois (1) ont quitté chaque année leur pays en quête d'une nouvelle patrie. Cette masse de réfugiés est désormais composée de toutes les classes sociales et de tous les âges. Les Etats-Unis et la France en ont absorbé une part importante. Il en résulte que des problèmes socioculturels liés à l'arrivée de ces nouveaux venus se posent aux pays d'accueil et que de fortes concentrations spatiales vietnamiennes sont en voie de formation en Californie et à Paris dans le treizième arrondissement (2). D'autre part, le Canada, lui aussi, reçoit un nombre croissant chaque année de réfugiés indochinois; par conséquent, des problèmes sociaux, économiques et culturels se posent non seulement aux réfugiés mais également aux Canadiens, en ce qui concerne les questions d'implantation, de répartition spatiale et d'intégration à la société canadienne (Tableau 1).

TABLEAU - 1

NOMBRE DE VIETNAMIENS ARRIVES AU CANADA DE 1950 A 1980

Années	Nombre	% par rapport au total des arrivants
du 1er janvier 1950 au 30 avril 1975	1 200	3.15
du 1er mai 1975 au 31 décembre 1976	5 569	14.63
1977 et 1978	2 520	6.62
1979 et 1980	28 778	75.60
	38 067	100.00%

Tableau I - suite -

Sources: -avant avril 1975: Ontario Ministry of Culture and Recreation. Ontario ethno-cultural, profiles: Vietnamese. July 1979.

-d'avril 1975 au 31 décembre 1980: Commission d'emploi et d'immigration du Canada.

Dans cet article, nous examinerons en premier lieu la politique d'immigration des gouvernements fédéral et provincial à l'égard des réfugiés indochinois et l'arrivée entre 1975 et 1980 des réfugiés vietnamiens dans la ville de Québec (3). Nous tenterons ensuite de mettre en évidence, grâce à l'étude de la répartition de la population vietnamienne à Québec, l'importance de son implantation géographique dans le processus d'adaptation au nouveau milieu. Finalement, grâce à l'étude du vécu de quarante-deux familles vietnamiennes représentant trois groupes déterminés d'après leur période d'arrivée à Québec (4), nous en arriverons à un modèle d'intégration des Vietnamiens et à des recommandations quant à l'accession de ceux-ci à une vie harmonieuse en conformité avec les souhaits du Ministre d'Etat au développement culturel et scientifique (5).

I- Politique d'immigration à l'égard des réfugiés indochinois

Avant 1976, le Canada porta surtout son attention sur les réfugiés de l'Amérique latine. Après la chute de Saigon le 30 avril 1975, le Canada participa modestement au programme d'aide aux réfugiés vietnamiens afin d'aider l'Organisation des Nations Unies à promouvoir l'engagement d'autres pays dans cette oeuvre, avec les Etats-Unis, la France et l'Australie. Au milieu de l'année 1977, l'exode des réfugiés de la mer vietnamiens recommençait. En automne 1977, le gouvernement fédéral vota en faveur de l'acceptation de 50 familles par mois, puis de 70 en 1978 (y compris des réfugiés venant du Kampuchea et du Laos). Entre 1975 et 1978, le nombre total de réfugiés indochinois admis au Canada fut de 9 060 personnes (Adelman 1981: 158).

En automne 1979, la politique de désinisation au Vietnam autorisa quasi officiellement les Sino-Vietnamiens à quitter le pays; un flot de réfugiés débordait alors sur les pays de l'Asie du Sud-Est. A la

fin du mois de juin 1979, le nombre total de "boat people" dépasse 290 000 (Adelman 1981, 159). C'est après l'incident du bateau Hai Hong, qui risquait de sombrer au large de la Malaisie, que le Canada permit l'entrée au pays de 5 000 réfugiés indochinois, à l'intérieur d'un quota de 10 000 réfugiés de toute provenance pour l'année 1979 et éleva quelques mois après le quota de réfugiés indochinois de 5 000 à 8 000. En même temps, le gouvernement fédéral préconisa une politique de parrainage privé; l'objectif à atteindre était de recevoir 50 000 réfugiés avant la fin de 1980. Pour ce faire, la sélection devait se baser sur les observations des officiers de l'immigration qui veillent à voir si l'individu est bien un réfugié reconnu comme tel par le Canada aux termes des règlements relatifs au statut des réfugiés et s'il peut s'établir avec succès au Canada, tout en tenant compte des aspects humanitaires des candidatures en question. Autrement dit, la plupart des Indochinois ne sont pas formellement des réfugiés en vertu de la Convention de Genève, mais ils sont considérés comme un groupe de réfugiés sous la clause humanitaire (6).

A l'égard des réfugiés indochinois, l'entente Couture-Cullen (7) signée le 20 février 1978 met l'accent sur la sélection et l'admission des réfugiés au Québec; celles-ci se font en coopération entre le Canada et le Québec, qui assument ensemble la responsabilité en matière d'accueil humanitaire, notamment envers les réfugiés. Mais, c'est le Québec qui se charge de l'adaptation des réfugiés, de leur intégration avec succès à la société québécoise et du programme de parrainage. Ce point de vue est unique au Canada et a permis au Québec de recevoir à peu près 16 000 réfugiés vers la fin de 1980.

II- Arrivée des réfugiés vietnamiens à Québec de 1975 à 1980

Dans la région de Québec, les premières arrivées d'étudiants remontent à 1959. Dans la majorité des cas, il s'agissait de jeunes gens qui venaient dans le cadre du plan Colombo (Nguyen Quy Bong et L.J. Dorais 1979:43)(8). C'est le cas de 178 Vietnamiens adultes à Québec, comprenant essentiellement des étudiants et diplômés de l'Université Laval(9).

L'année 1975 a été une année particulière puisque le Québec a, pour

la première fois dans l'histoire de son immigration, accueilli un nombre important d'immigrants vietnamiens, soit 1 271 personnes (Annuaire du Québec, 1977-1978) en vertu du programme humanitaire VNP (Vietnam Program). Une baisse du niveau d'immigration au Québec a été observée par la suite à cause de la conjoncture difficile du marché du travail, entraînant par conséquent le resserrement des conditions d'entrée pour les ressortissants étrangers. Il n'en est pas de même pour l'admission des réfugiés à Québec même. On en compte respectivement 8, 13 et 52 pour les années 1976, 1977 et 1978. C'est seulement après les drames survenus aux réfugiés indochinois, tant sur la mer que dans les camps de réfugiés en Asie du Sud-Est, que le Québec, de concert avec le gouvernement fédéral, préconisa des programmes d'aide spéciaux tels le S.E.B. (Small Boat Escapees) en 1979, puis les programmes de parrainage aux niveaux fédéral et provincial en faveur des réfugiés de la mer (10) . Grâce à ces programmes et à la nouvelle loi de l'immigration entrée en vigueur le 10 avril 1978, la proportion des immigrants indépendants et immigrants parrainés répondant à l'objectif majeur de la réunification des familles devint de plus en plus importante. Il en résulte que de 1979 à 1980, 28 778 réfugiés vietnamiens furent admis au Canada, dont 5 353 au Québec, soit 18,60%. Au mois de janvier 1981, le total des Vietnamiens au Canada était de 42 651 et au Québec de 6 861. Bien que la plupart aient établi domicile à Montréal (Tableau 2), 706 ont trouvé asile à Québec durant la période de 1975 à décembre 1980, venant ainsi se joindre aux 178 anciens résidents.

Les réfugiés vietnamiens à Québec sont évidemment assez jeunes, 71,6% ayant moins de 35 ans. Parmi eux, on trouve légèrement plus d'hommes que de femmes (Tableaux 3 et 4). Quant à la catégorie d'immigration dans laquelle se trouvent les réfugiés, il n'y a pas d'équivoque. Plus de 90% sont des "immigrants gouvernementaux" (DC_1, DC_3, DC_5, 33). Les autres sont à charge de parents déjà établis à Québec (DC_2).

Le tableau 4 révèle également que le pourcentage des immigrants ne fréquentant pas le Centre d'orientation et de formation des immigrants (C.O.F.I.) est de 6% pour la période 1976-1980 contre 35% en 1975. Il est de fait que la première vague de réfugiés en 1975 était composée en majorité absolue de gens instruits, aisés appartenant à la

classe dirigeante et bourgeoise. Tel que l'a remarqué le quotidien La Presse de Montréal,le 18 mai 1975, sur plus de 1 000 Vietnamiens déjà arrivés à Montréal en 1975:

> "On compte des professeurs, des médecins, des pharmaciens, des pilotes d'avion, un juge et même un ancien ministre du travail...80% d'entre eux parlent français...certains ont pu sauver quelques diamants; l'un d'entre eux a même en sa possession pour un million de dollars vietnamiens en bons du gouvernement de Saigon".

TABLEAU - 2

NOMBRE DE VIETNAMIENS AU CANADA EN JANVIER 1981

Province/Territoire	Nombre de Vietnamiens	%
Ontario	16 272	38.75
Québec	6 861	16.09
Alberta	6 468	15.16
Colombie-Britannique	5 824	13.66
Manitoba	2 794	6.55
Saskatchewan	2 457	5.76
Nouvelle-Ecosse	812	1.90
Nouveau-Brunswick	629	1.47
Terre-Neuve	286	0.67
Ile du Prince-Edouard	134	0.31
Yukon	63	0.15
Territoires du Nord-Ouest	51	0.12
	42 651	

Source: Catholic Immigrant Services, Ottawa, 1981

(Tableaux 3 et 4 - pages suivantes).

Cependant, si, à partir de 1976 il y a une augmentation très nette du pourcentage des réfugiés fréquentant le C.O.F.I., c'est à cause, d'une part, de l'arrivée des parrainés et des gens de classe moins aisée et, d'autre part, des avantages financiers octroyés aux réfugiés fréquentant le C.O.F.I. Il en résulte que du point de vue de cer-

TABLEAU - 3 - AGE DES REFUGIES

Age / Année	1952-55 (18-25)		1954-50 (26-30)		1949-45 (31-35)		1944-40 (36-40)		1939-35 (41-45)		1934-30 (46-50)		1929-25 (51-55)		1924-20 (56-60)		1919-15 (61-65)		>65 ans	
	M	F	M	F	M	F	M	F	M	F	M	F	M	F	M	F	M	F	M	F
1975	21	15	11	20	18	16	13	4	7	6	4		2	2	2	3	3	4	6	3
1976	1	3	1	2	1															
1977	3	1		1		3	1		1					1	1					
1978	19	6	8	5	4	1	2			2	1	1		2	1					
1979	49	34	15	12	6	7	8	5	7	6	4	5		5	4	3	1	1	2	
1980	27	10	9	16	8	7	4	4	2	1	3	1	1	1	1			1	1	
	120	69	44	56	37	34	28	13	17	15	12	7	3	11	9	6	4	6	9	3
	37,5%		20%		14,1%		8,1%		6,3%		3,7%		2,8%		2,9%		2%		2,4%	
	71,6%																			

Source: Bureau d'immigration fédéral à Québec.

TABLEAU - 4 Arrivées des réfugiés vietnamiens à Québec (1975-1980)

ANNEE	Nombre d'arrivants (> 18 ans)	Sexe M	Sexe F	Dépendants (>18 ans)	Nombre d'immigrants ne fréquentant pas COFI	Catégories d'immigrants DC_1 (1)	DC_2 (2)	DC_3 (3)	DC_5 (4)	33 (5)
1975	160	87	73	60(6)	56	35		7	74	44
1976	8	3	3	4	1				4	4
1977	13	7	6	8	0	11			1	1
1978	52	35	17	20	1	47	4			1
1979	174	96	78	87	19	110	29	32	2	1
1980	97	56	41	23	1	55	6	26	10	-
	504	284	220	202	78	258	39	65	91	51

NOTES: (1) DC_1: Membres d'une catégorie désignée non parrainés à titre de personnes appartenant à la catégorie de la famille, à la catégorie des parents aidés.

(2) DC_2: Membres d'une catégorie désignée parrainés à titre de personnes appartenant à la catégorie de la famille (IMM 1009 ou IMM 1298 rempli et signé) ou à la catégorie des parents aidés (IMM 1010 ou IMM 1298 rempli et signé).

(3) DC_3: Membres d'une catégorie déclarée admissible sélectionnée en vertu de la formule de parrainage des réfugiés par suite du parrainage par un groupe ou un organisme du Canada.

(4) DC_5: Immigrants ayant le permis du Ministre de l'immigration en attente de la résidence et membres d'une catégorie déclarée admissible sélectionnée en vertu du programme en faveur des réfugiés handicapés.

(5) 33 : Parents aidés.

(6) : Chiffre estimé par le Service d'immigration fédéral.

Source: Bureau d'immigration fédéral à Québec.

tains réfugiés dotés d'une connaissance suffisante du français pour entrer sur le marché du travail, il vaut quand même la peine de suivre le cours de français au C.O.F.I., afin de bénéficier d'avantages financiers ainsi que de six mois de repos pour chercher, d'une part, à oublier les malheurs passés et, d'autre part, à s'adapter à la nouvelle vie sans se soucier de la question combien difficile de se trouver un emploi. Aussi, le niveau de connaissance du français déclaré par l'immigrant ne reflète-t-il pas toujours la réalité? A noter qu'au Sud Vietnam, jusqu'en 1975, le français et l'anglais étaient les deux langues vivantes enseignées au niveau secondaire.

III-Répartition de la population vietnamienne à Québec

En 1980, un total de 884 Vietnamiens [11] est établi dans la région de Québec. En dépit de ce faible nombre, par rapport à la population totale de Québec, on remarque quand même que les Vietnamiens se regroupent en majorité dans deux parties de la ville: le "Croissant de pauvreté" pour les nouveaux venus et Ste-Foy pour les intégrants. A l'heure actuelle, des réfugiés vietnamiens sont encore admis à élire domicile à Québec, alors que d'autres en partent pour des villes cosmopolites telles Montréal et Toronto.

Le "Croissant de pauvreté" (voir Cliche 1980) a joué et joue encore le pôle d'attraction pour l'installation des réfugiés et cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord, il faut tenir compte des normes du gouvernement fédéral imposées aux réfugiés pour leur logement. Par exemple, une famille de 6 personnes (2 parents et 4 enfants mineurs) bénéficiait d'une subvention mensuelle de 520 dollars en 1979 et son loyer ne devait pas dépasser 170 dollars. En second lieu, le responsable du service de l'immigration tient compte également de la distance entre le domicile et le Centre d'orientation et de formation (C.O.F.I.). Le réfugié a intérêt à ce que cette distance soit aussi réduite que possible pour faciliter sa fréquentation des cours de français. Voilà deux facteurs dominants que détermine de prime abord le choix des logements pour les néo-québécois. Or le C.O.F.I., où l'on dispense les cours de français et initie l'immigrant à la vie québécoise, est situé sur la rue Père Marquette à proximité des paroisses Notre-Dame-de-Grâce, St-Sauveur, St-Malo,...faisant partie

du "Croissant de pauvreté". C'est là que des logements moins chers en raison de leur ancienneté et du manque d'entretien peuvent être facilement trouvés.

> "Les quartiers qui seront soumis prioritairement à la rénovation (les plus détériorés), soit St-Sauveur, l'Aire 10, St-Jean-Baptiste et le bas de Limoilou, abritent une population à faible revenu dont la stabilité est expliquée traditionnellement par le loyer moyen peu élevé que l'on paie dans ces quartiers (conséquence du délabrement)" (Cliche 1980;103).

C'est là aussi que la présence de grands logements au loyer modique répond bien aux besoins d'habitation des familles nombreuses des réfugiés:

> "Le Croissant de pauvreté est caractérisé par de grands logements; en effet, sur un total de 6 650 logements échantillonnés de 1961 à 1970, 5 238 étaient des logements de 4 pièces et plus, soit une moyenne sectorielle de 78,76%." (Cliche, 1980;152).

Un autre facteur non négligeable, c'est la présence des "classes d'accueil" et le faible niveau de scolarité des enfants québécois dans le "Croissant de pauvreté", ce qui favorise une adaptation rapide à l'école québécoise des enfants immigrés. Aussi assiste-t-on à l'invasion de cette zone dite défavorisée par des immigrants de toutes les nationalités et à sa transformation, du moins en partie, en "zone d'immigrants" dont le centre de concentration est la paroisse St-Malo et le pôle d'attraction, le C.O.F.I., en haut de la falaise.

En général, le premier changement d'adresse des réfugiés vietnamiens se produit après la fin de l'année d'installation à Québec, marquée par la fin de l'aide financière du gouvernement fédéral. Pour eux, cette période est la période de réflexion sur l'avenir, de cueillette d'information sur le marché du travail dans d'autres villes, de prise en compte d'un départ éventuel. Après cette période d'installation, on remarque un changement important dans la communauté. Une partie de la population, surtout des célibataires, part pour les villes cos-

mopolites, notamment Montréal et Toronto. Une autre, comprenant surtout des personnes inscrites au bien-être social (personnes âgées, familles monoparentales ou chargées de nombreux enfants mineurs...), ou ayant obtenu un emploi dans la restauration, la manufacture, l'hôtellerie..., reste à Québec.

Bien sûr, le départ des réfugiés a pour cause principale les difficultés du marché du travail à Québec; c'est ainsi qu'en vue d'aider les personnes défavorisées et de porter secours aux familles qui restent, le gouvernement fédéral a mis sur pied le "Programme de formation industrielle de la main-d'oeuvre du Canada" dans le but d'offrir des emplois et d'assurer une formation aux personnes qui ont des difficultés particulières à trouver et à garder un emploi permanent (travailleurs ayant des besoins spéciaux). Aux termes de ce programme, les frais directs de la formation et le salaire des stagiaires peuvent faire l'objet d'un remboursement qui varie de 40% à 85% du salaire réel des travailleurs en question. Grâce à ce programme, qui profite aussi bien aux employeurs qu'aux employés, bien des réfugiés défavorisés sur le plan de l'emploi en sont venus à se trouver un emploi dans différentes entreprises privées. Citons l'exemple de la compagnie "La Création Daisy Fresh" qui a, de janvier au 31 juillet 1981, embauché 23 réfugiés indochinois, dont 10 Vietnamiens, bénéficiaires de la subvention de ce programme fédéral.

Pour préciser le plus possible la mobilité résidentielle de la communauté vietnamienne à Québec, et pour évaluer son rôle comme mécanisme d'intégration, nous examinerons maintenant le cas des Vietnamiens venus à Québec en 1975, ceux donc qui, en 1981, avaient eu six ans pour se décider à partir ou à rester.

Sur 160 réfugiés adultes vietnamiens venus à Québec en 1975, 61 sont partis, dont 27 pour Montréal et 11 pour Toronto; 62 personnes résidaient encore à Québec. En 1981, trente-sept demeuraient introuvables malgré l'étude du bottin téléphonique et l'enquête effectuée auprès des Vietnamiens actuellement à Québec. Supposons que la moitié des "introuvables" soit déjà partie; le pourcentage des départs de Québec pour d'autres villes sera alors de 48% du groupe de réfugiés de 1975.

En 1974, 96% des 178 Vietnamiens à Québec [12] (composés presque to-

talement d'étudiants et d'anciens étudiants de l'Université Laval) habitaient Ste-Foy; puis la chute de Saigon en 1975 y conduisit un nombre élevé de leurs parents, ce qui donna lieu au premier noyau important de Vietnamiens à Québec. Aujourd'hui, on ne compte plus que trois familles du groupe de réfugiés de 1975 vivant encore dans la "zone d'immigrants"(13). D'après notre enquête de juin 1981, cependant, sur un total de 217 familles vietnamiennes à Québec, 54 habitent Ste-Foy (soit 25%), 63 dans la "zone d'immigrants" (soit 30%), le reste vit dispersé à Québec (14). Il semble donc que pour les réfugiés ayant l'intention de s'accrocher à Québec, Ste-Foy, avec son Université Laval, se présente comme un puissant pôle d'attraction pour ceux qui possèdent une forte volonté d'intégration et valorisent les études universitaires de leurs enfants.

Il est normal que l'immigrant s'efforce de combler ses aspirations en matière d'habitat (surtout en milieu urbain) selon les moyens économiques dont il dispose. C'est le cas d'une petite minorité de Vietnamiens intégrants qui est parvenue à s'installer à Ste-Foy, contribuant du même coup à fixer une partie importante de ses parents parrainés et de ses compatriotes en voie d'intégration, qui tendent à accéder comme elle au milieu social situé hors de la "zone d'immigrants", avec toutefois des chances plus fréquentes de se retrouver à Ste-Foy. La trajectoire urbaine des Vietnamiens à l'étape d'intégration a donc tendance à suivre celle des couches modestes des anciens Québécois de souche. Nous avons affaire à un mécanisme de plus en plus précis de ségrégation sociale, plutôt qu'ethnique, de l'espace urbain en "zone d'immigrants" pour les nouveaux venus et Ste-Foy pour les intégrants. La première représente la polulation flottante des réfugiés toujours prête à partir, tandis que la deuxième a ainsi créé une forme de territorialité. Et au niveau provincial, Montréal est pour les réfugiés et immigrants de toutes nationalités le pôle d'attraction où s'est toujours activé le renforcement soit de la ségrégation sociale comme dans le cas des Vietnamiens (environ 15 000 personnes à Montréal)(15) soit de la ségrégation ethnique, c'est-à-dire l'intégration individuelle par la reconstitution à Montréal des institutions qui leur sont propres. Celles-ci contribuent ainsi à confirmer et à renforcer la structure de cloi-

sonnement (LINTEAU P.A. 1982:50).

IV- Problèmes d'intégration des Vietnamiens à la société québécoise

Après une période très éprouvante dans les camps de réfugiés en Asie du Sud-Est, le réfugié retrouve enfin la liberté, la tranquillité d'esprit et une nouvelle patrie. A son arrivée à Québec, il se retrouve face à une nouvelle société dont il ignore les rouages et le fonctionnement. Tant de nouvelles choses à découvrir et à assimiler. Le Service d'immigration fédéral avec le concours bénévole de la communauté vietnamienne à Québec et de la Fraternité multiculturelle du Québec Inc. se charge de l'installer confortablement dans un logement convenable, de lui procurer des vêtements, des meubles, des effets ménagers, des services, alors que le gouvernement provincial avec son C.O.F.I. lui apprend le français et organise des activités socioculturelles visant à l'intégrer au milieu québécois. Il est de fait que pendant sa première année à Québec, le réfugié est bien protégé, bien traité moralement et matériellement.

Après cette période d'installation, vient la période d'adaptation caractérisée avant tout par la recherche ardue d'un emploi en vue de se préparer une vie indépendante. Certes, l'accès à la vie indépendante, tout en poussant le réfugié à mieux s'intégrer dans la nouvelle société, l'aide également à prendre conscience de sa vraie situation socioprofessionnelle à Québec, de son âge, de sa capacité physique et intellectuelle, du choc culturel...En plus des problèmes normaux auxquels le réfugié ainsi que tout Québécois démuni font face, le réfugié commence à souffrir, pendant cette période d'adaptation, de sa situation toute particulière de son récent passé, de sa brusque immersion dans une société qui n'est pas la sienne. C'est alors que débute, de différentes manières, l'adaptation des réfugiés à la vie québécoise: résignation à une vie isolée à l'écart de la nouvelle société, émigration vers d'autres villes, notamment Montréal et Toronto, pour y trouver de l'emploi et une ségrégation sociale plus grande, planification de la vie matérielle et morale en vue de l'intégration...etc. Avant d'aboutir à un schéma général du processus d'intégration, nous analyserons quelques difficultés majeures des réfugiés pendant cette période d'adaptation où le réfugié, déjà bien installé pour accéder à une vie indépendante, ne constitue plus

un problème à résoudre dans le cadre de la "charité chrétienne", mais un être humain avec des problèmes bien humains que lui-même, avec le concours du pays d'accueil, doit résoudre.

1- Les difficultés d'adaptation

Au cours des conversations, le Québécois demande toujours au réfugié venant d'un pays chaud comment il trouve le froid québécois. Il en est de même des enquêtes et des rapports sur l'adaptation des immigrants, tel par exemple "le rapport I de l'enquête effectuée auprès des réfugiés" fait par le Comité d'accueil des réfugiés (C.O.F.I.). On y lit: "Notre climat est pour eux une difficulté majeure et surtout quotidienne pendant la longue période d'hiver". La solution est qu'on pense aux vêtements chauds, à l'initiation aux jeux d'hiver, à l'évitement d'une longue attente des autobus...A notre avis, la redoutable difficulté d'adaptation au climat se traduit d'ordinaire par la maladie, une baisse du potentiel et donc une incapacité au travail, tant physique qu'intellectuel, comme c'est le cas pour les Européens dans certains pays chauds. Or ce n'est pas le cas du climat québécois. Certes, la rigueur de l'hiver constitue quand même pour le réfugié une difficulté à surmonter, accentue son isolement en société d'accueil, surtout tant qu'il a encore des difficultés de langue et d'emploi.

Lors des premiers contacts avec la société québécoise telle la participation aux fêtes, aux loisirs, aux repas québécois, le réfugié est très gêné, embarrassé. Par manque d'habitude, il ne sait pas se conduire convenablement. La nourriture par contre ne cause pas de problème, les Vietnamiens à Québec pouvant préparer presque quotidiennement la cuisine traditionnelle avec du riz, des épices et des aliments disponibles dans les trois épiceries vietnamiennes de la ville. A vrai dire, le choc culturel surgit et s'accentue au fur et à mesure qu'on accède au milieu de travail et à l'intégration de la famille dans la nouvelle société, c'est-à-dire à partir de la période d'adaptation. Et le choc culturel le plus tragique est causé non pas par le contact extérieur avec la société mais par l'antagonisme entre les nouvelles valeurs québécoises et les statuts traditionnels au sein d'une famille où vivent ensemble un intégrant et un "non intégré". Nous aborderons ce problème plus loin.

Pour chaque réfugié, l'emploi est le premier pas important dans l'adaptation à la nouvelle société. En dehors des "problèmes normaux" communs à tout le monde, tels la difficulté à se trouver un emploi, le bas salaire, le genre de travail convenable ou non..., le réfugié en souffre d'autres. Il importe d'aborder ici directement quelques aspects spécifiques en matière d'emploi chez les réfugiés, par rapport à leur adaptation à la nouvelle vie. Le tableau 5 donne un aperçu de l'emploi (projeté) des réfugiés vietnamiens à Québec dans différents secteurs de travail. Ces données, obtenues à partir de leurs déclarations à l'officier d'immigration quant à leur ancienne occupation professionnelle au Vietnam, ne reflètent pas fidèlement la réalité. Citons l'exemple des médecins, pharmaciens, chirurgiens dentistes, professeurs qui sont placés dans la catégorie des "travailleurs non classés ailleurs" au lieu d'être mis dans le domaine du personnel médical et enseignant. Parmi les nouveaux venus, les travailleurs des industries de transformation, les travailleurs spécialisés dans la réparation, les usineurs [16], les membres du clergé catholique, soit environ 25% de la population active (1975-1980), ont l'espoir de se réinsérer du premier coup dans leur ancien domaine professionnel. Le reste doit être, soit reclassé professionnellement, soit recyclé en passant l'examen d'équivalence ou en refaisant des études en vue de l'obtention d'un diplôme remédiant au manque d'expérience canadienne. Dans l'ensemble, voici comment on se prépare à entrer sur le marché du travail québécois.

Durant la période d'installation et d'adaptation, c'est-à-dire quand on est encore immigrant reçu, la majorité des réfugiés font les travaux suivants, selon leur âge et leur aptitude. Parmi les jeunes étudiants, les uns suivent la formation professionnelle au Centre de main-d'oeuvre, les autres comptent sur un prêt-bourse pour faire leurs études universitaires. Pour le personnel médical (médecins, pharmaciens, dentistes), le problème majeur consiste à réussir l'examen d'équivalence et à passer par la suite une année d'internat, afin de recevoir le permis d'exercice. Trois réfugiés médecins venus à Québec en 1979 ont été reçus. L'un est admis à l'internat, deux autres attendent encore le budget du Ministère des Affaires sociales prévu à cette fin. Pour les réfugiés dentistes, les épreuves sont

TABLEAU - 5 Emploi (projeté) des réfugiés vietnamiens (C.C.D.O.) à Québec de 1975 à 1980

		TOTAL	1975	1976	1977	1978	1979	1980
1	Directeurs, administrateurs et personnel assimilé	14	11		1		2	
2	Travailleurs des sciences naturelles, techniques et mathématiques	18	11		1		4	2
3	Travailleurs spécialisés des sciences sociales et secteurs connexes	10	10					
4	Membres du clergé et personnel assimilé	1			1			
5	Enseignants et personnel assimilé	13	7	2			3	1
6	Personnel médical, techniciens de la santé et travailleurs assimilés	17	8			2	5	2
7	Professionnels des domaines artistique et littéraire et personnel assimilé	4	1				3	
8	Travailleurs spécialisés des sports et loisirs	1	1					
9	Personnel administratif et travailleurs assimilés	29	23	2		1	10	3
10	Travailleurs spécialisés dans la vente	16	11			1	3	1
11	Travailleurs spécialisés dans les services	19	11		1		1	6
12	Agriculteurs, horticulteurs et éleveurs	3	1			1	1	
13	Pêcheurs, trappeurs et travailleurs assimilés							
14	Travailleurs forestiers et bûcherons							
15	Mineurs, carriers, foreurs de puits et travailleurs assimilés							
16	Travailleurs des industries de transformation	10				1	5	4
17	Usineurs et travailleurs des secteurs connexes	8					4	4
18	Travailleurs spécialisés dans la fabrication, le montage et la réparation	49	5	1	1	3	17	22
19	Travailleurs du bâtiment	11	5			1	5	
20	Personnel d'exploitation des transports	10			2	4	4	
21	Manutentionnaires et travailleurs assimilés, n.c.a.	3	1				1	1
22	Autres ouvriers qualifiés et conducteurs de machines							
23	Travailleurs non classés ailleurs	118	24		3		74	17

Note: Ce tableau est constitué à partir des données puisées dans des fiches d'immigration; en raison du manque d'information de certaines fiches, le nombre total (354) ne correspond pas à la population active (504) personnes.

SOURCE: Bureau d'immigration fédéral à Québec.

beaucoup plus dures parce qu'ils ont droit de se présenter seulement deux fois à l'examen d'équivalence au niveau provincial. Quant aux cinq réfugiés ingénieurs, trois ingénieurs de mécanique et d'électricité ont pu trouver des emplois d'ingénieur, tandis que parmi les deux autres ingénieurs en génie civil, l'un est plongeur, l'autre réceptionniste d'hôtel. Le reste de la population active non qualifiée professionnellement travaille au salaire minimum dans la restauration, la manufacture, l'hôtellerie...C'est évidemment sur le plan du travail que le choc culturel se fait sentir le plus en raison de la différence des deux cultures et des deux civilisations, l'une agricole et l'autre postindustrielle. Presque tous les nouveaux ouvriers vietnamiens souffrent de la maladaptation au rythme de travail, du manque de force physique, de la difficulté d'établir un contact humain avec des amis québécois...

Après la période difficile d'adaptation, caractérisée par des départs pour d'autres villes, le changement d'emploi, les nouvelles orientations professionnelles qui conduisent peu à peu à la stabilité de la vie socioprofessionnelle, c'est l'accès à la citoyenneté canadienne qui met fin à certaines restrictions administratives, dans les concours de la fonction publique par exemple. Voici les genres d'emploi relevés parmi 71 familles vietnamiennes déjà naturalisées canadiennes: 25 personnes dans la fonction publique (35%), 22 dans l'enseignement universitaire, collégial, secondaire (30%), 14 dans le secteur privé (25%), ce qui s'explique bien par la limitation du champ d'activités professionnelles des anciens résidents vietnamiens en quête d'une situation socio-économique à Québec.

2- Formes d'intégration

Les facteurs d'âge, de connaissance de la langue française, de niveau de scolarité...servent souvent à calculer le potentiel d'intégration de différents groupes ethniques dès leur arrivée au pays (Polèse 1978). Jusqu'ici ce sont surtout les questions d'intégration et d'assimilation vues principalement sous l'angle linguistique qui ont retenu l'attention des chercheurs (LINTEAU P.A. 1982). Cependant, l'analyse des aspects conflictuels et évolutifs de l'intégration exige l'étude en profondeur d'un petit nombre de Vietnamiens établis à Québec à différentes périodes et en fonction de cer-

tains programmes spéciaux d'immigration facilitant l'admission des réfugiés indochinois au Canada. A partir de l'enquête effectuée auprès de 42 familles vietnamiennes à Québec, il est facile, dans ce monde restreint de 217 familles où l'on se connaît bien, de s'informer sur les autres en vue d'arriver à établir un schéma général du processus d'intégration (tableau 6).

Définis à partir de la situation réelle, les types d'intégration à la société québécoise (avec, bien sûr, des modalités) se groupent sous deux formes:

- le refus accompagné de repli sur la famille et d'intégration opérationnelle;
- l'intégration promotionnelle.

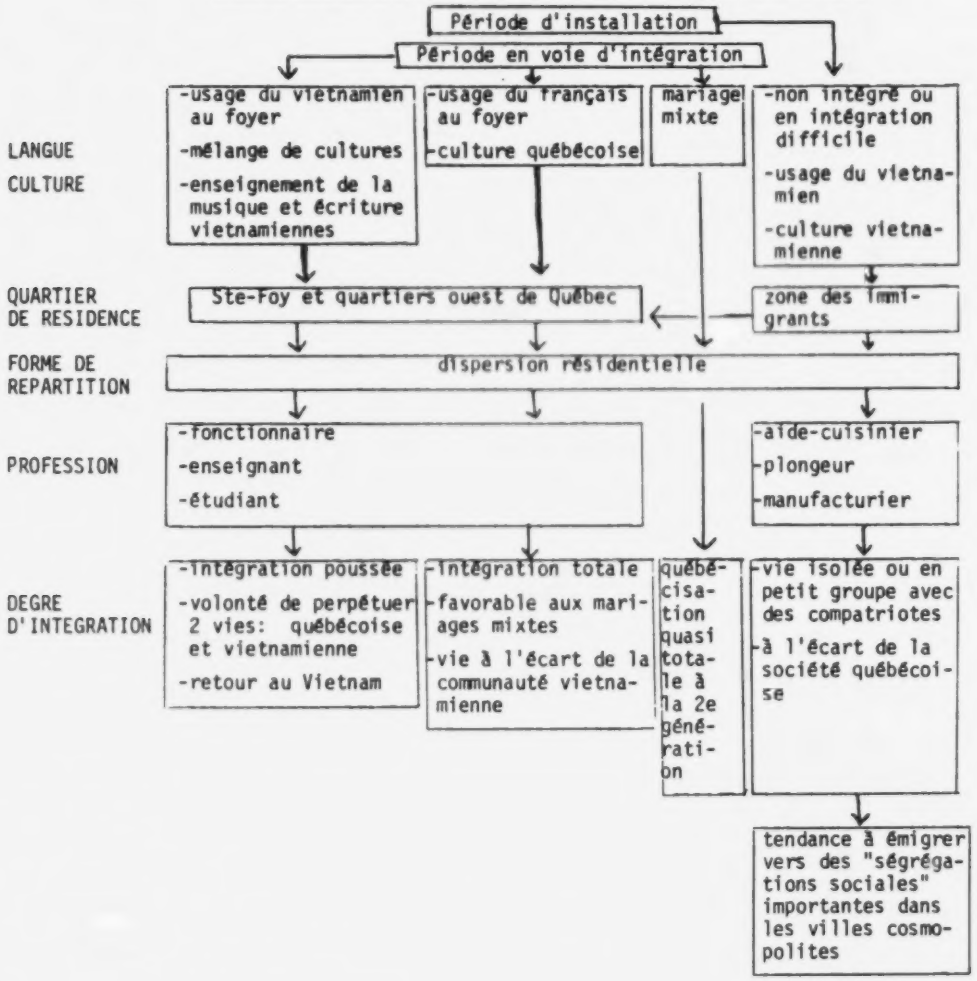
a/ Le refus

Il est normal qu'au sein des immigrants de toutes nationalités, le refus de l'intégration à la nouvelle société soit lié à la méconnaissance du français, à l'absence de qualifications professionnelles, au problème d'âge, au niveau d'instruction... Depuis 1977, l'arrivée des réfugiés indochinois sous la clause humanitaire augmente bien sûr le nombre de Vietnamiens ne répondant pas aux normes sélectives des immigrants au Canada, ce qui donne un indice d'intégration très bas par rapport aux Vietnamiens arrivés en 1975 ou avant.

Après un cours de français de six mois au C.O.F.I., le réfugié accède à une vie indépendante en partant à la recherche d'un emploi et en se débrouillant pour s'intégrer à la nouvelle société. Ceux qui ne parlent pas français ou ne le parlent que très peu arrivent difficilement à établir un contact humain avec les Québécois. Ils vivent alors repliés sur leur famille, rejetés vers leurs compatriotes. Ils risquent de rester toujours dans ce "vase clos". Le sort le plus tragique est sans doute celui des personnes âgées vivant une vie d'exilés, dans un isolement quasi complet de la société d'accueil. Elles habitent avec leurs enfants ou avec des parents proches, la vie dans un hospice de vieillards leur paraissant inconcevable, humiliante et tout à fait contraire à la tradition vietnamienne. La rupture avec le pays d'origine, la difficulté, voire l'impossibilité d'intégration au nouveau milieu concourent à faire de ces familles des oa-

TABLEAU 6

SCHEMA DU PROCESSUS D'INTEGRATION DES VIETNAMIENS A QUEBEC



sis au sein de la ville. Ces gens-là n'ont de relations sociales qu'avec leurs compatriotes. Ils maintiennent très fort leur identité culturelle et nationale qui se reflète clairement dans leur attitude vis-à-vis de la famille, de la langue, de la cuisine vietnamienne, de l'autorité du père de famille qui devrait être respectée. Ce phénomène a rendu dramatique le choc culturel dans au moins six familles à Québec. Quand la culture québécoise, jouant en cela un rôle de révélateur, introduit dans la famille de nouvelles valeurs (individualisme, émancipation des femmes, respect des enfants même mineurs...), les jeunes remettent alors en cause le modèle de soumission et les statuts traditionnels, ce qui est source de conflit avec le père ou le beau-père. Ce choc culturel a entraîné entre autres conséquences deux divorces à Québec, à cause de la volonté de conservation du régime patriarcal, ainsi que bien des conflits entre père et enfants. A noter que le rôle de l'école n'est pas moins important dans le problème conflictuel; l'école transforme l'esprit des enfants et les pousse si vite à l'intégration qu'ils éprouvent parfois quelque animosité envers leurs parents restés attachés à des coutumes dont ils ne connaissent pas le fondement. Dans l'ensemble, les conditions de vie de ces réfugiés ne favorisent pas les changements propices à l'intégration et à l'amortissement du choc de transplantation; elles renforcent plutôt la nostalgie et le sentiment d'isolement.

Corollairement, on peut signaler une forme d'"intégration opérationnelle" de ceux qui exercent un emploi d'ouvrier non spécialisé à bas salaire dans des usines, des hôtels, des restaurants... Leur attitude face au travail exercé est une attitude de résignation, de temporalité, en raison de conditions de travail estimées fatigantes et dures, de l'absence de qualifications et d'expérience canadienne, de l'obstacle de la langue. Ces réfugiés mijotent toujours un projet de migration vers des villes cosmopolites où la présence de nombreux compatriotes et les facilités sur le plan du travail les nourrissent de l'espoir de rompre l'isolement. Ils font donc partie de la population flottante de la "zone d'immigrants" à Québec. En somme, le refus de l'intégration tend vers un type d'adaptation individuelle au nouveau pays basé sur le désir de reconstituer le milieu ancien du pays natal. Ce comportement commence par la mobilité résidentielle

vers des compatriotes et des parents proches.

b/ L'intégration promotionnelle

Le désir d'intégration, la volonté de rattrapage en matière de qualification professionnelle, l'effort déployé pour l'obtention d'un diplôme de l'Université Laval en remplacement de l'expérience canadienne sont les premiers indices d'une intégration promotionnelle qui peut encore s'observer dans le cas des immigrants vietnamiens établis depuis longtemps à Québec, dans la nature des emplois occupés, leur pratique de mariages mixtes (17), l'achat d'une habitation confortable, le choix du milieu résidentiel, une bonne connaissance du français et un réseau étendu de relations d'amitié tant avec les Québécois qu'avec leurs compatriotes. Cette forme d'intégration promotionnelle a donné naissance à un groupe important d'intégrants vietnamiens vivant hors de la "zone d'immigrants". Pour ces intégrants qui ont manifesté leur désir de se fixer à Québec, la ségrégation sociale et le marché du travail dans les villes cosmopolites n'exercent presque pas d'attirance. Dans le domaine des pratiques culturelles, les familles intégrées se caractérisent par des changements profonds et conflictuels au niveau familial et social. On adopte de nouvelles habitudes pour se changer soi-même et favoriser l'intégration plus poussée de ses enfants. La plupart du temps, ces familles cessent de parler exclusivement le vietnamien. Les pratiques culinaires se québécisent en partie. Bien des fêtes religieuses et traditionnelles (le culte des ancêtres, la fête de la mi-automne...) sont peu à peu remplacées par des fêtes québécoises. Si les fêtes traditionnelles ne sont plus qu'un bon souvenir d'antan, c'est parce que pour les intégrants le maintien des pratiques religieuses est difficilement conciliable avec la vie des travailleurs à Québec. Prenons par exemple le culte des ancêtres, croyance commune à la majorité des Vietnamiens. Il est extrêmement difficile de se procurer les éléments culturels (tablette des ancêtres, brûle-parfum, baguettes d'encens...) en vue de dresser un autel des ancêtres. D'ailleurs, après une longue résidence à Québec et séparés de leur support communautaire, les fêtes religieuses et traditionnelles perdent de leur sens et on a vraiment du mal à transmettre à ses enfants des rites qu'on a soi-même oubliés ou dont on ne connaît plus le

sens.

En ce qui concerne la question d'intégration de la deuxième génération à la société québécoise, presque toutes les familles exprimant l'intention de s'établir à Québec oeuvrent à la promotion de leurs enfants. Pour certains, ce désir de promotion prime sur tous les autres au point qu'on accepte de restreindre ses propres besoins personnels, de vivre de peu pour atteindre cet objectif. Dans l'ensemble, les enfants vietnamiens ont répondu aux attentes de leurs parents. A la fin de l'année scolaire 1980-1981, tous les 17 élèves vietnamiens fréquentant les deux écoles secondaires Jean de Brébeuf et Marie de l'Incarnation étaient invités à la soirée Méritas et au Gala, parce qu'ils avaient eu chacun plus de cinq mentions. Il en est de même dans les écoles anglophones. Par exemple, au Quebec High School, le "major" de la promotion 1980 était un élève vietnamien (18).

V- Vers une vie harmonieuse pour les Vietnamiens de Québec

"Assimilation non, intégration harmonieuse oui" voilà comment le Ministre d'Etat au développement culturel et scientifique, monsieur Jacques-Yvan Morin a résumé en quelques mots très judicieux dans le quotidien Le Soleil paru le 4 mars 1981, le plan d'action du gouvernement à l'intention des communautés culturelles. Intégrer un immigrant dans une nouvelle société veut dire l'y incorporer et nous définissons intégration harmonieuse par incorporation ou greffage d'un immigrant dans la société québécoise sans lui causer trop de mal, c'est-à-dire que l'immigrant est accepté, sans plus. Pour ce faire, il faut tenir compte des deux vies que chaque Vietnamien a toujours menées parallèlement: vie vietnamienne en famille et au sein de son groupe ethnique et vie socioculturelle d'un nouveau Québécois animé du désir d'intégration. A notre avis, une politique d'intégration harmonieuse consisterait à développer ces deux vies de façon équilibrée, pour que le Vietnamien puisse, d'une part, rompre son isolement en se retrouvant au sein de son groupe ethnique et remplir dans certaines mesures son rôle de facteur d'échange culturel et, d'autre part, se québéciser progressivement sans rupture brutale avec le passé. Jusqu'à présent, la communauté vietnamienne ainsi que les organismes québécois concernés n'ont pas encore défini de manière

pratique une politique en vue de cette intégration harmonieuse. Nous énumérons ici quelques exemples de leurs activités.

Du côté de la communauté vietnamienne à Québec, les principales activités annuelles consistent à organiser la célébration des fêtes traditionnelles tels le Têt (Nouvel An vietnamien), la fête de la mi-automne, à entretenir la communication interpersonnelle par l'envoi de communiqués d'information et de quelques numéros de la revue "Dât Lanh" (Terre froide), éditée à Québec et à initier les nouveaux venus à la vie québécoise en les faisant participer à la fête de la St-Jean, au camping, à la kermesse gastronomique. La vie vietnamienne à Québec est encore renforcée par diverses activités culturelles et politiques organisées par des Vietnamiens d'autres villes, notamment de Montréal, qui offrent des représentations théâtrales et musicales avec le concours d'artistes vietnamiens venant des Etats-Unis. S'y ajoutent les activités, toujours à Montréal, des pagodes bouddhiques, des associations amicales d'anciens militaires, de médecins, de professeurs, d'ingénieurs, et, enfin, du mouvement nationaliste, sous la direction de la revue mensuelle "Dân Quyên" (Droits de l'homme) qui, ayant pour objectifs le retour au Vietnam et l'expansion de la culture traditionnelle, regroupe actuellement une masse importante de Vietnamiens, car le réfugié déraciné porte toujours en lui un espoir, une mystique qui est sa raison de vivre: revanche de son parti, libération de sa patrie. Tout cela pâlira avec le temps et l'évolution de l'intégration au pays d'accueil, sinon, il gardera intactes sa mystique de retour et la conscience d'être un étranger.

A un autre point de vue, c'est seulement durant la première année d'installation du réfugié à Québec que les gouvernements fédéral et provincial s'occupent directement de sa vie matérielle et veillent à son intégration. Le gouvernement du Québec a confié au C.O.F.I. le rôle d'intégrer l'immigrant dans la société québécoise grâce à des cours de français et à l'organisation d'activités socioculturelles. Cependant, il est hors de doute que la plupart apprennent le français pour pouvoir travailler dans le monde ouvrier et vivre dans la masse populaire; or, le C.O.F.I. enseigne le français international, ce qui embarrasse beaucoup l'immigrant sur le marché du travail. Ne

serait-il pas judicieux si quelques expressions et prononciations québécoises étaient insérées dans le cours de français [19]? Roger ALACOQUE (1977) a également remarqué que pour avoir une job au Québec, il faut parler joual et anglais; accessoirement le français dit international. La "Fraternité multiculturelle", elle aussi, a pour but de contribuer à l'intégration des immigrants. Soirées musicales, soirées dansantes, projections de films, sorties, cueillette des fraises, cabane à sucre, jumelage Québécois-immigrant..., telles sont ses activités, auxquelles quelques rares immigrants asiatiques ont participé, les autres s'étant abstenus parce qu'ils ne savent pas danser ni se faire comprendre de la famille québécoise en jumelage, et que le local de l'organisme est situé à la Haute-Ville, loin de la "zone d'immigrants".

Certes, l'intégration n'est pas possible si le réfugié n'y contribue pas de toute sa volonté. Connaître et aimer le Québec qui lui a donné asile sont envisagés comme les deux principaux devoirs du réfugié, nécessaires à son intégration, à sa nouvelle vie de bien-être, afin de sortir de son isolement et de son vase clos. Sur ce plan, la connaissance et l'amour sont complémentaires. L'amour résulte naturellement de la connaissance du Québec. Depuis 1975, la politique québécoise d'accueil des apatrides, basée sur des principes d'ordre humanitaire, a sauvé des milliers de réfugiés indochinois des malheurs dans les camps de l'Asie du Sud-Est. Après leur installation au Québec, grâce à cette charité chrétienne, les réfugiés ne sont plus des problèmes, mais des êtres humains qui ont besoin d'une charité intellectuelle pour les aider à mieux s'intégrer dans la société québécoise, ce qui consiste simplement à les connaître. Pour ce faire, l'interculture préconisée par le gouvernement du Québec se doit d'augmenter le soutien tant matériel que moral aux activités socioculturelles des réfugiés, afin qu'ils aient l'occasion de se faire comprendre et de connaître le Québec, et qu'ils arrivent par conséquent, à rompre peu à peu leur isolement au sein même de leur groupe ethnique et vis-à-vis des Québécois, car "en pleine évolution, la communauté vietnamienne présente toutes les caractéristiques d'un groupe qui cherche à s'intégrer le plus rapidement possible à la structure québécoise... l'intégration de ces deux com-

munautés (vietnamienne, haïtienne) présente à la société québécoise un défi nouveau, d'une ampleur qui reste impossible à mesurer faute d'antécédents." (ANCTIL P. 1982: -. 73).

NOTES

* Les auteurs tiennent à exprimer leur reconnaissance à monsieur Jean Linteau du Ministère de l'Immigration du Canada et à monsieur Louis-Jacques Dorais du Département d'anthropologie de l'Université Laval pour leurs commentaires sur une version préliminaire de ce manuscrit.

1. Le mot "Indochinois" englobe les Vietnamiens, Sino-Vietnamiens, Cambodgiens et Laotiens.

2. En mars 1980, la télévision française à Paris donna un reportage intitulé "Saigon sur Seine".

3. Pour distinguer les Vietnamiens des autres réfugiés indochinois, nous nous sommes basés sur les critères suivants: langue parlée, noms de famille, participation aux activités de la communauté vietnamienne.

4. Un premier groupe de 178 personnes est venu avant 1975, 90% d'entre elles ayant été formées à l'Université Laval. Les membres de ce groupe avaient déjà en 1975 une vie stable (14 familles échantillonnées). Un deuxième groupe, de 220 personnes, est arrivé en 1975. 78% d'entre elles ont des liens familiaux avec les gens du premier groupe (14 familles échantillonnées). Un dernier groupe, de 344 personnes, se compose presque exclusivement de réfugiés de la mer (17 familles échantillonnées).

5. On entend ici par intégration l'ajustement des Vietnamiens au système socioculturel québécois. Elle implique donc que la société québécoise est déjà en place et que les Vietnamiens viennent s'y loger, s'y adapter pour être acceptés.

6. Le gouvernement fédéral distingue deux groupes de réfugiés à l'extérieur du Canada: l'un comprend des réfugiés au sens de la convention, suivant la définition qu'en donnent les Nations Unies, c'est-à-dire les personnes qui craignent avec raison d'être persécutées du fait de leur race, de leur religion, de leur nationalité, de leurs opinions politiques ou de leur appartenance à un groupe social particulier. L'autre groupe se compose de personnes déplacées en raison de situations d'urgence et d'au-

tres que le gouvernement du Canada considère comme appartenant à des catégories de personnes spécialement désignées pour des raisons d'ordre humanitaire.

7. Sur le contenu de l'entente Couture-Cullen (les noms des ministres de l'Immigration à l'époque) voir Gouvernement du Québec, rapport annuel 1978-1979, pp. 71-81.

8. Le plan Colombo pour le développement économique et technique de l'Asie du Sud et Sud-Est fut établi à Londres en 1950 par l'Australie, le Canada, l'Inde, Ceylan, la Nouvelle-Zélande, le Pakistan et le Royaume-Uni. Le Vietnam du Sud adhéra au Plan en 1951.

9. D'après la liste des Vietnamiens à Québec dressée en 1974 par la communauté vietnamienne.

10. Parallèlement au programme de parrainage adopté en 1978, Québec a préconisé en 1980 un programme québécois de parrainage selon lequel toute corporation privée ou tout groupe de 5 personnes ou plus peut parrainer. Les conditions de parrainage sont de subvenir, pendant un an, aux besoins des réfugiés (nourriture, logement...). Les parrains s'engagent moralement à suivre les réfugiés une fois la période d'un an terminée en vue de les aider à s'adapter et à s'intégrer dans la société québécoise.

11. En réalité, ce nombre peut atteindre à peu près 900 en raison de l'absence de dépendants dans les recensements des années 1974 et 1975.

12. Recensement fait en 1975 par l'Association des Vietnamiens à Québec.

13. La famille d'une ouvrière qui travaille aux "Créations Daisy Fresh Inc.", celle d'un médecin en stage à l'hôpital de l'Enfant-Jésus et celle d'un père chargé de 4 enfants, assisté du Bien-Etre social.

14. Notre enquête complète la liste établie par la communauté vietnamienne à Québec (1980) et le nombre de familles vietnamiennes figurant dans l'annuaire téléphonique 1981.

15. Ce chiffre est l'estimation de la communauté vietnamienne à Montréal, ce qui est très différent des données du Catholic Immigrant Services.

16. D'après la définition du "Canadian classification and dictionary of occupation, 1971, Man Power", l'usineur est celui qui travaille avec l'aide de la machinerie ou de l'outil pour produire des objets en bois, en métal...

17. On dénombre 15 mariages vietnamiens-québécois à Québec.

18. En 1981, 12 enfants vietnamiens fréquentaient les écoles anglaises à Québec. Ils appartenaient à sept familles arrivées en 1975 ou avant.

19. Seuls les étudiants des niveaux 5 et 6 (à peu près 15% du total) peuvent bénéficier d'environ 10 heures d'enseignement d'expressions québécoises.

REFERENCES

ADELMAN, Howard et alii, (1981). "La politique canadienne sur les réfugiés indochinois", in Association canadienne des études asiatiques (Ed.), d'un continent à l'autre: Les réfugiés du Sud asiatique, Ottawa: Université Carleton, pp. 151-168.

ALACOQUE, Roger, (1977). Les importés, Editions Naaman, Québec.

ANCTIL, Pierre, (1982). "L'actualité émigrante au petit écran série Planète à Radio-Québec", in Questions de culture 2, Lémeac, Ottawa, pp. 55-77.

CAO, Huy Thuan, (1982). "Les réfugiés de Sud-Est asiatique en France et aux Etats-Unis", rapport présenté au colloque d'Amiens La France au Pluriel, 3-4 déc. 1982.

CHAN, Kwok B. et LAM, Lawrence, (1983). "Resettlement of Vietnamese Chinese Refugees in Montreal, Canada: Some Sociopsychological Problems and Dilemna". Canadian Ethnic Studies, vol. XV, no 1, pp. 1-17.

CLICHE, Pierre, (1980). Espace social et mobilité résidentielle, Québec, Presses de l'Université Laval.

COFI, Rapports de l'enquête effectuée auprès des réfugiés.

CONDOMINAS, G. et POTTIER, R., (1982). Les réfugiés originaires de l'Asie du Sud-Est, Paris: La Documentation française.

DESCHAMPS, G. et POTTIER, R., (1982). Etude longitudinale sur l'adaptation socio-économique des réfugiés indochinois au Québec: bilan après un an de séjour, Montréal: Ministère des Communautés Culturelles et de l'Immigration.

EMPLOI ET IMMIGRATION CANADA,

-1980, statistiques d'immigration; politique de l'immigration et de la démographie

-1981, lignes directrices concernant le programme d'établissement et d'adaptation des immigrants (PEAI): volet A

-1982, les réfugiés indochinois. La réponse canadienne, 1979 et 1980.

ESTERIK, P.V., (1981). "Les facteurs culturels affectant l'adaptati-

on des réfugiés du Sud-Est asiatique", in D'un continent à un autre: Les réfugiés du Sud-Est asiatique sous la direction d'Elliot L. Tepper, Ottawa: Association canadienne des études asiatiques, pp. 169-194.

LIEN HOI VIET KIEU CANADA, (1982). Hoi thao toan quoc ve van de dinh cu va thich ung cua nguoi Viet ti nan tai Canada (Colloque national sur l'établissement et l'adaptation des réfugiés vietnamiens au Canada), Ottawa 09-11/4/1982. Sherbrooke: Fédération des Associations Vietnamiennes au Canada.

LINTEAU, Paul-André, (1982). "La montée du cosmopolisme montréalais" in Questions de Culture 2, Lémeac, Ottawa, pp. 23-53.

MINISTERE DES COMMUNAUTES CULTURELLES ET DE L'IMMIGRATION DU QUEBEC, -Sélection des réfugiés du Sud-Est asiatique, Montréal: MCCI, Direction des services à l'étranger, 31 oct. 1980.

MINISTERE DE L'IMMIGRATION,

-1978, "l'entente COUTURE-CULLEN" in Québec Monde, no 27, dossier, Montréal, Direction des Communications

-1980, politique d'action concertée du Ministère de l'Immigration du Québec, Montréal: Direction de l'adaptation

-1981, l'immigration, rapport annuel 1980-1981, Montréal, Editeur officiel.

NGUYEN, Quy Bong et DORAIS, L.J., (1979). Monographie sur les Vietnamiens établis dans l'Est du Canada, Ottawa, Ministre d'Etat Multiculturalisme.

NGUYEN, Quy Bong, (1979). "The Vietnamese in Canada: Some settlement problems", Multiculturalism, vol. III, no 1, pp. 11-15.

ONTARIO MINISTRY OF CULTURE AND RECREATION, 1979, Ontario ethnocultural, profiles: Vietnamese.

POLESE, Mario et BEDARD, Danielle, (1978). Caractéristiques des immigrants au Québec à l'admission et potentiel d'intégration, 1968-1974, Gouvernement du Québec.

RICHMOND, Anthony H., (1974). Certains aspects de l'intégration et de l'adaptation des immigrants, Main-d'oeuvre et Immigration Canada.

LES DÉTERMINANTS DU PROCESSUS D'ADAPTATION SOCIALE ET LINGUISTIQUE DES VIETNAMIENS À QUÉBEC

Thuy PHAM-NGUYEN

INTRODUCTION

Suite à la chute de Saïgon, capitale du Sud-Vietnam, le 30 avril 1975, des dizaines de milliers de Vietnamiens ont fui leur pays pour aller se réfugier dans des pays étrangers. Ces réfugiés ont essayé par tous leurs moyens de se sauver: on s'amassait devant l'ambassade américaine dans l'espoir de se voir amener aux Etats-Unis et on s'entassait dans des petits bateaux pour se diriger vers des pays inconnus. Pour ces milliers de Vietnamiens cette triste journée reste inoubliable et les souvenirs rappellent encore le drame: des fusillades, des bombardements, des cris désespérés et des cadavres qui se trouvaient partout dans chaque coin du pays.

La plupart de ces réfugiés ont quitté le Vietnam en se précipitant et ils sont arrivés aux pays d'accueil, les uns les mains vides et les autres sans famille. Ils dont dû laisser chez eux tous leurs biens et parfois même péniblement leurs parents ou frères et soeurs pour se sauver rapidement dans l'espoir de trouver la liberté dans un autre pays, là où la langue, la culture et les traditions leur sont complètement étrangères. Dix ans se sont déjà écoulés et nombreux sont les réfugiés qui sont devenus aujourd'hui propriétaires de restaurants ou d'épiceries ou qui possèdent maison, vidéos et voitures dans les pays d'accueil. D'autres ont aussi retrouvé les leurs grâce aux programmes de réunification des familles[1]. Aussi retrouve-t-on aujourd'hui, dans presque toutes les grandes villes, des communautés, des commerces et des associations de Vietnamiens, surtout à Santa Ana, en Californie, à Falls Church en Virginie, à Houston au Texas et à Brossard au Québec.

Même si on trouve un grand nombre d'immigrants vietnamiens au Canada (environ 15,000 en 1984 dont 13,000 à Montréal et 800 à Québec), la plupart des études sur les réfugiés au Canada portent sur l'ensemble des Indochinois (Tepper, 1981; Adelman, 1980). Parmi les rares études sur les Vietnamiens, on n'en dénote que quelques-unes, qui se contentent de décrire divers

aspects organisationnels de cette communauté dans différentes villes (Nguyen et Dorais, 1979), ou qui ne s'intéressent qu'au seul aspect linguistique du phénomène très complexe d'adaptation au Québec (Dorais et al., 1984) ou qu'au problème d'intégration scolaire chez les enfants (Kaley, 1979). Afin de mieux comprendre le processus d'adaptation de cette importante communauté ethnique au sein d'une société relativement homogène comme la société québécoise, nous avons cherché à connaître les facteurs qui sont susceptibles d'influencer le degré d'adaptation de ces immigrants. Utilisant à la fois des techniques quantitatives et qualitatives, nous avons essayé de voir comment l'adaptation des réfugiés vietnamiens arrivés à Québec entre 1975-78 est influencée par le statut économique, la compétence linguistique, l'âge, le sexe et le niveau d'éducation de ces réfugiés. Plus spécifiquement, nous avons vérifié les cinq hypothèses suivantes: (i) Plus élevé est le statut économique de l'immigrant, plus facile sera son adaptation, (ii) l'immigrant avec une bonne connaissance du français s'adaptera plus facilement, (iii) plus jeune est l'immigrant, plus facile sera son adaptation, (iv) l'immigrant mieux éduqué s'adaptera plus aisément et (v) comme la tradition et la culture vietnamiennes encouragent la femme vietnamienne à vivre plutôt à l'intérieur du cadre familial, il se peut que la femme vietnamienne s'adapte plus lentement que l'homme.

METHODE DE RECHERCHE

La population et son échantillon

On peut regrouper les Vietnamiens qui demeurent à Québec en trois catégories. La première inclut essentiellement les étudants venus avant 1975 qui ne sont pas des réfugiés à proprement parler. La deuxième catégorie, composée de personnes relativement instruites, comprend les immigrants qui sont arrivés durant les années 1975-78 et la troisième, essentiellement des "réfugiés de la mer" qui sont arrivés à partir des années 1979-80. Ce dernier groupe se compose en partie de Vietnamiens d'origine chinoise qui possèdent très peu ou presque pas d'éducation[2]. Comme nous nous sommes intéressée au phénomène d'adaptation des réfugiés, nous avons cru bon d'étudier la population vietnamienne qui est arrivée à Québec au cours des années 1975-78, c'est-à-dire les réfugiés vietnamiens qui ont passé près d'une décennie dans ce pays d'accueil.

D'après le ministère de la Main-d'oeuvre et de l'Immigration, 1,344 Vietnamiens sont arrivés au Québec au cours de ces années. De cette population, on ne connaît pas le nombre exact d'immigrants qui demeurent encore dans la Province et, pis encore, il n'y a aucune estimation officielle quant à la population vietnamienne habitant la ville de Québec même. Vu l'absence de données statistiques fiables sur la population étudiée, nous avons utilisé la liste des Vietnamiens fournie par l'Association des Vietnamiens à Québec et nous y avons ajouté les noms qui se trouvent dans les annuaires téléphoniques de Québec de 1976 et de 1984, après avoir bien vérifié la date de leur arrivée en ville. De cette façon, nous avons estimé que le nombre total de Vietnamiens arrivés à Québec entre 1975 et 1978 et qui y demeurent encore s'élève à environ 100 personnes. A partir de cette liste de Vietnamiens nous avons utilisé la méthode "boule de neige" afin de choisir notre échantillon. Le recours à cette méthode s'explique par le fait que la méthode courante d'échantillonnage au hasard est très difficile sinon impossible à utiliser car, comme l'ont souligné à juste titre Dorais et al. (1984), beaucoup de Vietnamiens sélectionnés au hasard refusent tout simplement de remplir le questionnaire, vu leur méfiance à l'égard d'enquêteurs inconnus. Afin de nous assurer d'un nombre suffisant d'informations sur les groupes d'âge, de sexe et de milieux professionnels différents, nous avons fixé à cinq le nombre de répondants par catégorie (voir tableau 1). Ceci nous donne un échantillon de 40 répondants qui représentent donc 40% de la population estimée.

Tableau 1: Composition de l'échantillon de l'étude

	Travailleurs manuels sans emploi		Fonctionnaires et professionnels	
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes
Adolescents	5	5	5	5
Adultes	5	5	5	5

Les répondants ont entre dix-neuf et soixante ans et l'âge moyen est de 34 ans. Les femmes et les hommes ont en moyenne 14 ans de scolarité et ils connaissent tous le français. Il n'y a cependant que 24 répondants

qui ont un emploi au moment de l'enquête alors que le reste est composé soit d'étudiants (10 personnes), soit de femmes au foyer (5 personnes) ou de retraités (1 personne). La majorité des répondants demeure à Québec depuis 10 ans et tous les répondants y habitent depuis au moins 6 ans. De plus, ils sont tous arrivés au Canada avec le statut de réfugiés parrainés par le gouvernement[3].

Instrument de mesure

Un questionnaire en vietnamien a été élaboré pour des fins de cueillette de données. Après voir utilisé un prétest avec trois Vietnamiens de différentes classes sociales, quelques questions ont été revues et corrigées et finalement 60 questions ont été retenues[4]. Ce questionnaire a été distribué à chacun des répondants faisant partie de notre échantillon et une entrevue d'une durée d'environ trente minutes a aussi été réalisée auprès de chacun de ces répondants afin d'analyser plus en profondeur les informations recueillies sur la conservation de la culture et de la langue vietnamienne ainsi que sur la perception par l'immigrant de sa nouvelle vie à Québec.

Afin d'éviter toute ambiguïté possible sur le terme "adaptation" lui-même, précisons immédiatement que nous entendons par adaptation, pour les fins de la présente étude, la manière d'après laquelle un individu ou un groupe d'individus se soumet aux conditions sociales (comme les normes de conduite) et matérielles d'existence (comme l'alimentation et le climat, etc.) d'un nouvel environnement. Comme un individu est dit mieux adapté à ces conditions qu'un autre lorsqu'il manifeste un penchant, sous une forme ou une autre, à l'égard de son pays d'accueil, nous avons pondéré, à poids égal, les facteurs suivants pour arriver à formuler un indicateur de l'adaptation: (i) la fréquence d'utilisation des médias francophones, (ii) les attentes des immigrants à l'égard de leurs enfants sur la conservation de la culture et de la langue vietnamiennes,(iii) leurs préférences d'association avec les groupes indigènes ou ethniques, (iv) leur espoir de retour au pays natal et (v) leur degré d'aise dans le milieu d'accueil. En décidant de pondérer avec un poids égal ces indicateurs, nous avons évidemment tenu compte du fait que la "culture québécoise" est de plus en plus hétérogène et que la matrice sociale à laquelle l'immigrant s'adapte est loin d'être univoque.

Avec les données obtenues sur le degré d'adaptation de ces réfugiés, d'une part, sur leur âge, leur sexe, leur éducation, leur statut économique (salaire) et leurs connaissances en français, d'autre part, nous avons effectué des analyses de covariance et de régression multiple par les moindres carrés ordinaires afin d'étudier leur processus d'adaptation ou, plus spécifiquement, de vérifier les cinq hypothèses décrites plus haut[5].

RESULTATS ET ANALYSE

Des facteurs qui sont susceptibles d'influencer l'adaptation, l'âge en est un qui mérite d'être examiné. Notre étude révèle que l'adaptation et l'âge sont négativement, quoique relativement faiblement, coreliés (avec R, le coefficient de corrélation, égal à -0,237. Voir tableau 2).

Tableau 2: Corrélation entre l'adaptation et l'âge

SMPL 1 - 40
40 Observations

Series	Mean	S.D.	Maximum	Minimum
LDAPT	1.5925425	0.3470391	2.1972250	0.5877866
LAGE	3.4807991	0.2855199	4.0943450	2.9444390
	Covariance		Correlation	
LDAPT, LDAPT	0.1174253		1.0000000	
LDAPT, LAGE	-0.0229125		-0.2371659	
LAGE, LAGE	0.0794836		1.0000000	

Ce résultat confirme l'hypothèse qui veut que plus jeune est l'immigrant plus facile sera son adaptation. Il vient aussi corroborer le résultat qu'ont trouvé il y a plus de dix ans Goldlust et Richmond (1974) dans une étude sur les immigrants de toute origine à Toronto. Comme l'ont expliqué Rogler, Looney et Ortiz (1980) si les jeunes s'adaptent plus aisément que les personnes plus âgées c'est peut-être parce qu'ils sont encore moins attachés aux traditions et aux moeurs de leur propre culture. Bien souvent, ils vont même jusqu'à s'identifier eux-mêmes au groupe majoritaire comme l'ont fait remarquer Hraba et Grant (1970) et Milner (1970). D'ailleurs,

la capacité des enfants d'absorber la culture dominante est si rapide qu'au début les parents vietnamiens ont essayé de leur parler en français à la maison, souhaitant ainsi accélérer leur apprentissage de cette langue, mais ils ont vite exprimé beaucoup d'inquiétude quand ils se sont aperçus que leurs enfants n'arrivaient plus à parler leur langue d'origine et, quand ils la parlaient, c'était bien souvent du très mauvais vietnamien.

Force est aussi de constater que l'influence culturelle est presque inévitable chez les enfants vietnamiens. En effet, les parents reconnaissent qu'ils ne peuvent plus appliquer à leurs enfants la même éducation stricte et disciplinée telle qu'elle leur a été appliquée au Vietnam. Pour eux, la culture et la langue vietnamiennes sont en train de disparaître graduellement. En effet, à la question "pensez-vous que vos enfants peuvent conserver la culture vietnamienne", 90% des répondants de notre échantillon ont répondu par la négative, même s'ils s'empressent d'ajouter lors de l'entrevue que la chance pour leurs enfants de conserver la culture vietnamienne est toujours possible, quoique minime. Quand on leur demande cependant ce qu'ils pensent de cette chance chez leurs petits-enfants, la réponse est catégoriquement négative. Ce qui explique d'ailleurs pourquoi 88% des parents vietnamiens ont exprimé le désir de voir leurs enfants conserver leur culture d'origine. Ils ont en fait essayé de faire apprendre le vietnamien à leurs enfants, soit en les envoyant à des cours de lague au C.O.F.I. (Centre d'Orientation et de Formation des Immigrants), soit en leur parlant vietnamien à la maison[6].

Pour ce qui est maintenant du statut économique, des 40 répondants vietnamiens, il n'y en a que 24 qui ont un emploi (voir tableau 3). De ces 24 travailleurs, la majorité gagne plus de $15,000 par année, comme l'indique le tableau 4.

Tableau 3: Statut économique des répondants

Nombre de répondants	Statut économique
20	Fonctionnaire et professionnel
4	Travailleur manuel
10	Etudiant
5	Femme au foyer
1	Retraité

Tableau 4: Salaire annuel des répondants au travail

Nombre de répondants	%	Salaire gagné par année
3	12.5	Plus de $30,001
7	29	De $20,001 à $30,000
9	37.5	De $15,001 à $20,000
4	17	De $10,001 à $15,000
1	4	De $ 5,001 à $10,000

Le tableau 5 montre une corrélation positive entre l'adaptation et le salaire des immigrants vietnamiens (R = 0.486): plus élevé est le salaire de l'immigrant, plus facile sera son adaptation.

Tableau 5: Corrélation entre l'adaptation et le salaire

SMPL 1 - 10 17 - 17 19 - 20
28 - 28 31 - 40

24 Observations

Series	Mean	S.D.	Maximum	Minimum
LDAPT	1.5790088	0.3725868	2,1282320	0.5877866
LWAGE	1.4252327	0.2651386	1.7917590	0.6931472

	Covariance	Correlation
LDAPT, LDAPT	0.1330367	1.0000000
LDAPT, LWAGE	0.0460057	0.4859535
LWAGE, LWAGE	0.0673694	1.0000000

Ce résultat vient confirmer les observations de Starr et Roberts (1982) et de Stein (1979) sur les Vietnamiens aux Etats-Unis et de W.M. Hurh, H.C. Kim et K.C. Kim (1978) sur les Coréens aussi aux Etats-Unis. Comme l'ont souligné Porte (1969) et Stein (1981), les immigrants qui ont une vie économique indépendante ont généralement moins de difficultés d'adaptation que ceux qui n'ont pas d'emploi. Nous croyons cependant que la réussite économique de l'immigrant vietnamien à Québec lui fournit plutôt non seulement

un revenu nécessaire pour qu'il puisse participer aux diverses activités sociales et culturelles dans le pays d'accueil, mais elle lui permet aussi d'avoir un meilleur contact avec ses collègues avec qui il peut avoir des échanges culturels plus fréquents et plus intéressants et apprendre les normes sociales de la société québécoise d'accueil. De plus, comme il y a très peu de centres de commerce ethniques à Québec, la majorité des Vietnamiens ont un travail qui ne leur permet d'avoir de contacts suivis qu'avec les Québécois. Notons à cet effet que 62% des travailleurs vietnamiens rencontrent souvent leurs collègues en dehors des heures de travail pour faire des activités sportives, voir un spectacle ou manger ensemble.

En ce qui concerne l'aspect linguistique, les répondants ont eu à évaluer eux-mêmes leur propre compétence en français. Dans l'ensemble, tous les répondants connaissent cette langue. Comme l'indique le tableau 6, les connaissances du français des répondants sont généralement assez bonnes et la plupart d'entre eux peuvent parler, écrire, lire et comprendre également le français.

Tableau 6: Compétence linguistique des répondants

	Pas du tout	Un peu	Assez bien	Couramment
Je parle le français	0%	20%	72.5%	7.5%
Je lis le français	0%	17.5%	75%	7.5%
Je comprends le français	0%	20%	72.5%	7.5%
J'écris le français	0%	25%	67.5%	7.5%

Le tableau 7 montre maintenant la corrélation entre l'adaptation et le degré de connaissance du français. Comme nous nous y attendions, l'immigrant qui possède bien le français s'adapte plus facilement.

Tableau 7: Corrélation entre l'adaptation et le degré de connaissance du français

SMPL 1 - 40

40 Observations

Series	Mean	S.D.	Maximum	Minimum
LDAPT	1.5925425	0.3470391	2.1972250	0.5877866
LFRANC	1.2971128	0.3440605	1.6094380	0.0000000

	Covariance	Correlation
LDAPT, LDAPT	0.1174253	1.0000000
LDAPT, LFRANC	0.0618214	0.5310323
LFRANC, LFRANC	0.1154182	1.0000000

Le coefficient de corrélation (R = 0.531) montre de plus que le facteur linguistique s'avère même statistiquement plus important que les autres facteurs dans le processus d'adaptation. En fait, selon la plupart des répondants, une connaissance insuffisante de la langue du pays d'accueil risque fort d'entraîner des problèmes, tels que l'échec scolaire, l'isolement et (ou) la difficulté de se trouver un emploi. Comme l'ont montré l'étude de Stein (1981) sur les Vietnamients aux Etats-Unis et celle de Dorais et al. (1984) sur ceux du Québec, à cause d'une connaissance insuffisante de l'anglais ou du français, la plupart des réfugiés occupent des emplois qui ne correspondent pas avec leur formation. Notons aussi que Hardt-Dhatt (1976) qui étudie la situation des immigrants allemands à Québec et Starr et Roberts (1982), des Vietnamiens aux Etats-Unis, ont aussi trouvé une corrélation positive entre l'adaptation et le facteur linguistique. Toutefois, contrairement aux autres groupes ethniques pour lesquels la question de la langue est bien souvent un problème crucifiant contre lequel ils doivent se battre au cours de leur établissement, l'adaptation sur le plan linguistique ne cause généralement pas trop de problèmes aux Vietnamiens arrivés à Québec au cours de 1975-78, car la majorité d'entre eux sont issus d'une classe sociale plutôt bourgeoise qui a déjà eu des contacts avec la langue française. En effet, au Vietnam, le français et l'anglais étaient généralement enseignés de façon facultative au niveau secondaire 1 et de façon obligatoire au secondaire 5.

Pour ce qui est maintenant du niveau d'éducation, nos répondants ont fait un minimum de 11 ans et un maximum de 18 ans d'études (ce qui est équivalent à un minimum de CEGEP I et à un maximum de niveau maîtrise). Les femmes et les hommes ont généralement le même niveau d'éducation: les femmes ont passé en moyenne 14 ans à l'école alors que les hommes y ont passé 15 ans (voir tableau 8).

Tableau 8: Niveau d'éducation des répondants

Années d'études	Nombre de répondants	
	Hommes	Femmes
18	2	1
17	1	1
16	9	5
15	-	1
14	2	4
13	1	3
12	2	3
11	3	2

Le tableau 9 montre maintenant que l'éducation est aussi une variable importante qui détermine le rythme de l'adaptation: le coefficient de corrélation positive entre l'adaptation et l'éducation s'élève à 0.421. Cette corrélation a aussi été suggérée par l'étude de Padilla (1980) sur les Américains d'origine mexicaine. O'Brien et Fugita (1983) ont par la suite expliqué le lien entre l'adaptation et l'éducation par le fait que l'individu qui est plus éduqué connaît vraisemblablement mieux la société d'accueil et que cette connaissance facilitera par conséquent ses contacts avec les membres du groupe majoritaire.

Tableau 9: Corrélation entre l'adaptation et l'éducation

SMPL 1 - 40
40 Observations

Series	Mean	S.D.	Maximum	Minimum
LDAPT	1.5925425	0.340391	2.1972250	0.5877866
LEDUCA	2.6502049	0.1566712	2.8903720	2.3978950

	Covariance	Correlation
LDAPT, LDAPT	0.1174253	1.0000000
LDAPT, LEDUCA	0.0223191	0.4210210
LEDUCA, LEDUCA	0.0239322	1.0000000

L'entrevue que nous avons eue avec nos répondants nous a permis d'ajouter que ceux qui ont le plus d'éducation ont souvent tendance à participer davantage aux activités du milieu d'accueil. De plus, ces gens ont souvent un emploi qui leur permet d'avoir de bons contacts avec le milieu et ils se servent plus souvent des moyens de communication du pays d'accueil tels que la lecture des journaux et des revues, l'écoute de la radio ou de la télévision, moyens qui leur permettent de mieux connaître la culture du milieu, ce qui doit les aider à mieux s'adapter.

Enfin, comme le sexe est plutôt une variable binaire, il était plus approprié d'utiliser la méthode de régression simple par les moindres carrés ordinaires que l'analyse de covariance. Comme l'indiquent clairement les tests statistiques T.F. et R^2 au tableau 10, le sexe n'influence pas l'adaptation: nous n'avons décelé aucune différence en matière d'adaptation entre l'immigrant et l'immigrante vietnamiens.

Tableau 10: Corrélation entre l'adaptation et le sexe

SMPL 1 - 40
40 Observations
LS // Dependent Variable is LDAPT

	COEFFICIENT	STANDARD ERROR	T-STATISTIC
C	1.5974864	0.0786066	20.322560
SEXE	-0.0098879	0.1111665	-0.0889469

R-squared	0.000208	Mean of dependent var	1.592542
Adjusted R-squared	-0.026102	S.D. of dependent var	0.347039
S.E. of regression	0.351539	Sum of squared resid	4.696033
Durbin-Watson stat	1.634976	F-statistic	0.007912
Log likelihood	-13.91431		

Les résultats de notre recherche ont montré que l'éducation, le statut économique, la compétence en français et l'âge de l'immigrant, à des degrés différents, sont tous corrélés avec l'adaptation. Par contre, on n'a pu déceler aucun lien entre l'adaptation et le sexe de l'immigrant vietnamien. De plus, parmi les variables étudiées, le facteur linguistique est celui qui est le plus étroitement lié au degré d'adaptation. On peut même penser que la maîtrise de la langue du pays d'accueil est une condition nécessaire à une adaptation bien réussie. En général, la personne la mieux adaptée est celle qui a un statut économique et un niveau d'éducation élevés et qui est surtout capable d'utiliser facilement le français.

Il est aussi important de noter que par rapport à tous les immigrants vietnamiens de Québec, les Vietnamiens arrivés en 1975-78 sont relativement jeunes, scolarisés et possèdent une assez bonne compétence en français. On peut ainsi dire que ces Vietnamiens possèdent des caractéristiques qui ne peuvent que favoriser une adaptation réussie. En effet, tous les répondants de notre échantillon affirment qu'ils sont satisfaits de leur nouvelle vie à Québec et presque tous (95%) se sentent acceptés par les Québécois. De leurs dires, ils croient qu'ils s'adaptent plutôt facilement au mode de vie des Québécois, car toujours selon eux, les différences culturelles telles que la nourriture, l'habillement, le loisir et les institutions

sociales comme le système scolaire et la méthode de travail ne leur causent aucune difficulté sur le plan de l'adaptation. De plus, il est bien connu que lorsque deux cultures sont en contact, il est bien plus facile de s'adapter aux valeurs pratiques qu'aux valeurs morales ou spirituelles. Souvent l'apprentissage de nouvelles techniques ou de nouveaux usages dans une nouvelle société ne demandent que peu de sacrifices de la part des immigrants. Par contre, l'apprentissage d'un nouvel ensemble de valeurs traditionnelles et de croyances demande habituellement beaucoup plus de temps et d'efforts. Pourtant, nombreux sont les Vietnamiens de Québec qui pensent avoir assez de facilité à s'adapter à la culture et à la mentalité québécoises. L'entrevue nous a permis de mieux voir que leur aisance dans l'adaptation est aussi due au fait qu'ils ont été, pendant presqu'un siècle, colonisés par les Français et c'est de cette façon qu'ils ont "attrapé" la culture et les coutumes françaises[7]. Les réfugiés vietnamiens se sentent aussi proches des Québécois et croient qu'ils s'identifient mieux avec les Québécois car, comme a dit un Vietnamien lors de l'entrevue: "ils sont eux aussi minoritaires au Canada, comme nous!".

Parmi les difficultés que rencontrent les Vietnamiens au cours de leur établissement à Québec, le climat est considéré comme la plus ardue. En effet, arrivés d'un pays chaud et tropical où le soleil est toujours présent et où on ne connaît jamais la neige, le froid du long hiver et la neige québécoise leur sont plutôt désagréables et surtout très pénibles. Toujours selon ces immigrants vietnamiens, vient ensuite comme deuxième difficulté la quête d'un emploi, même s'ils sont bien conscients que cette difficulté constitue aussi un problème pour les Québécois eux-mêmes. Ils savent d'ailleurs que depuis leur arrivée à Québec, le taux de chômage dans la province a toujours dépassé les 10%. Pour répondre maintenant à la question à savoir qu'est-ce qu'ils apprécient le plus au Québec, ces immigrants vietnamiens ont cité le caractère ouvert et chaleureux des Québécois, qu'ils aiment généralement bien, ainsi que la ville, dont ils apprécient beaucoup la beauté, la tranquilité et la propreté et où ils trouvent enfin une liberté qui leur est toujours très précieuse. Sans ces facteurs favorables, comme l'ont catégoriquement affirmé plusieurs répondants, nombreux sont les immigrants vietnamiens qui auraient déménagé dans un autre pays ou une autre province du Canada.

CONCLUSION

De cette étude sur le processus d'adaptation des réfugiés vietnamiens arrivés à Québec en 1975-78 émergent quelques conclusions et suggestions:

(i) L'un des moyens les plus efficaces pour aider les réfugiés vietnamiens dans leur adaptation au nouvel environnement est vraisemblablement la création de programmes d'intégration mettant l'accent sur les cours de langue et de formation.

(ii) Dans les cours de langue, non seulement doit-on enseigner le français mais aussi devrait-on fournir des occasions à l'immigrant afin qu'il puisse se familiariser avec les institutions et le mode de vie québécois.

(iii) Il n'est pas mauvais que le gouvernement fournisse des subventions à l'organisation d'activités socio-culturelles permettant des échanges entre les groupes ethniques et la population d'accueil.

(iv) Pour ce qui est de la responsabilité de la communauté ethnique elle-même, une adaptation réussie et harmonieuse suggère qu'on prenne des mesures appropriées pour que soient conservées la culture et la langue vietnamiennes. L'Association des Vietnamiens aurait avantage à organiser de façon régulière des cours de langue, d'histoire, de littérature et de culture vietnamiennes pour les enfants, et organiser aussi elle-même des activités socio-culturelles et sportives, afin de maintenir un esprit de solidarité entre les immigrants vietnamiens.

Bien sûr, une adaptation réussie demande non seulement un effort personnel de l'individu, mais aussi un effort collectif de la part du groupe ethnique et, également, de la population du pays d'accueil.

NOTES

1. En effet, les gouvernements américain et canadien permettent aux immigrants indochinois à revenu élevé de parrainer leur propre famille.

2. Pour une description sommaire de la population vietnamienne, voir Nguyen, Q.B. et Dorais, L.J. (1979).

3. Les catégories d'admission sont (i) les réfugiés parrainés par le gouvernement, (ii) les réfugiés parrainés par un groupe privé, (iii) les réfugiés parrainés par des membres de leur famille et (iv) les réfugiés admis en vertu du programme en faveur des réfugiés handicapés.

4. Le questionnaire est disponible sur demande, chez l'auteur.

5. Seuls les résultats de l'analyse de covariance seront rapportés dans les pages qui suivent.

6. Des cours de langue vietnamienne organisés par l'Association des Vietnamiens de Québec ont été offerts aux enfants dans les locaux du C.O.F.I. en été 1982 et 1983.

7. Sur la période de colonisation française au Vietnam, on peut consulter Osborne, M.E. (1969) et Nguyen, K.V. (1974).

BIBLIOGRAPHIE

Adelman, H. (ed.) (1980) The Indochinese Refugee Movement: The Canadian Experience, Toronto: Operation Lifeline.

Dorais, L.J., Pilon-Lê, L., Nguyen, Q.B., Nguyen, H. et Kaley, R. (1984) Les Vietnamiens du Québec: profil sociolinguistique, Québec: Centre international de recherche sur le bilinguisme, B-136.

Goldlust, J. et Richmond, A.H. (1974) "A Multivariate Model of Immigrant Adaptation", International Migration Review, VIII-2: 193-225.

Hardt-Dhatt, K. (1976) Etude sociolinguistique sur l'intégration de l'immigrant allemand au milieu québécois, Québec: Centre international de recherche sur le bilinguisme, B-57.

Kaley, R. (1979) L'adaptation des enfants vietnamiens au milieu scolaire québécois, Thèse de maîtrise, Université Laval, Québec.

Milner, D. (1970) Ethnic Identity and Preference in Minority Group Children, Unpublished Ph.D. Thesis, University of Bristol.

Nguyen, H. et Louder, D. (1985) Les Vietnamiens à Québec et leurs problèmes d'intégration, Manuscrit, département de géographie, Université Laval, Québec.

Nguyen, K.V. (1974) Histoire du Vietnam, Paris: Editions sociales.

Nguyen, Q.B. et Dorais, L.J. (1979) Monographie sur les Vietnamiens établis dans l'est du Canada, Ottawa: Ministre d'Etat Multiculturalisme.

O'Brien, E.J. et Fugita, S.S. (1983) "Generational Differences in Japanese American's Perceptions and Feelings about Social Relationships Between Themselves and Caucasian Americans", In McCready, W.C. (ed.), Culture, Ethnicity and Identity, New York: Academic Press.

Osborne, M.E. (1969) The French Presence in Cochinchina and Cambodia: Rules and Response (1859-1905), Ithaca: Cornell University Press.

Padilla, A. (ed.) (1980) Acculturation: Theory, Model and Some New Findings, Boulder: Westview Press.

Porte, A. (1969) "Dilemmas of a Golden Exile: Integration of Cuban Refugee Families in Milwaukee", American Sociological Review, XXXIV-4: 511-15.

Rogler, L.H., Cooney, R.S. et Ortiz, V. (1980) "Intergenerational Change in Ethnic Identity in the Puerto Rican Family", International Migration Review, XIV-2: 193-294.

Starr, P.E. et Roberts, E.E. (1982) "Community Structure and Vietnamese Refugee Adaptation: The significance of context", International Migration Review, XVI-3: 595-619.

Stein, B.N. (1981) "The Refugee Experience: Defining the parameters of a field study", International Migration Review, XV-1: 320-31.

—— (1979) "Occupational Adjustment of Refugees: The Vietnamese in the United States", International Migration Review, XIII-I: 25-45.

Tepper, E.L. (1980) D'un continent à l'autre: les réfugiés du sud-est asiatique, Ottawa: L'Association canadienne des études asiatiques.

Won Moo Hurh, Hei Chu Kim et Kwang Chung Kim (1978) Assimilation Patterns of Immigrants in the United States: A case study of Korean immigrants in the Chicago area, Washington, D.C.: University Press of America.

L'IMPLANTATION DES CAMBODGIENS À MONTRÉAL:

MARCHE VERS LE VILLAGE

Gilles COSSETTE
avec la collaboration de Pen PHAN

INTRODUCTION:[1]

Avant d'entreprendre la présente étude, nous voudrions exposer les principes méthodologiques qui nous ont guidé tout au long de notre démarche d'exploration. Dès le départ, nous cherchions à subordonner notre recherche à la cueillette des faits et témoignages de multiples personnes rencontrées, au gré des rassemblements et fêtes de la communauté. Celles-ci se montraient particulièrement volubiles sur un sujet qui constituait la trame de leur vie, c'est-à-dire l'histoire de leur implantation. Le suivi d'une vingtaine de ménages cambodgiens, issus des différentes régions du pays d'origine, de la capitale aux provinces, comme du paysan au fonctionnaire, s'est réalisé sur cinq ans, depuis leur arrivée au Québec en 1979, jusqu'à maintenant. Chacun de ces ménages a constitué pour nous une voie de pénétration dans un réseau de liens bien établis ou en voie de se consolider.

La quête d'information s'est aussi déplacée auprès d'intervenants sociaux impliqués dans l'accueil, pour parler entre autres, du Centre Social d'Aide aux Immigrants (CSAI), Mme Eid et Sr Denise que les Cambodgiens référés reconnaissent "comme de leur famille". Nous avons aussi interrogé les "leaders" d'Associations ethniques, M. Roeun Un de la Communauté Khmère du Canada (CKC), et M. Pou Youthouan de l'Association des Cambodgiens au Canada (ACC), sans compter les chercheurs dévoués à la cause, au Québec (Deschamps, Dorais) et en France (Barouh). Notre recherche a ainsi effectué le tri des informations, transmises en boule de neige, de personne à personne, et touchant à peu près tous les aspects de l'implantation des Cambodgiens à Montréal. L'échantillonnage en boule de neige nous aide à découvrir de précieux témoins d'une histoire, ministre de l'éducation, famille royale, médecin..., Yum (1984) n'avait-elle pas confirmé cette approche pour l'étude des Coréens aux Etats-Unis.

> "Il peut être très difficile à l'information et aux étrangers d'un réseau, de pénétrer un réseau très serré de relations, mais une fois pénétré, même en partie, la même densité de liens à l'intérieur vous met tout de suite en contact et très rapidement avec tous les membres du réseau."[2]
>
> (Yum: 1984:106)

A la suite de Barouh (1983) nous avons préféré avoir recours "à des entretiens non directifs, discrets et répété au fil des rencontres et moments importants de la vie (fêtes, mariages...)". Nous nous sommes pénétré de l'idée que le présent pouvait éclairer le passé, à défaut d'une histoire écrite, et que la participation à la vie d'une communauté, au sens large, impliquait le cadre d'une certaine recherche-action. La problématique khmère est-elle reconnue? Elle nous a mobilisé du fait de sa complexité même dans une incessante quête d'information sur le terrain, alliant à la fois l'observation et l'intuition. A l'absence d'informations écrites sur l'histoire récente, nous avons opposé les données de l'intuition et la bonne foi des témoignages. Pour de nombreux témoins, le "souvenir" a constitué la matière d'une reconstruction de l'histoire personnelle et collective. La "resouvenance" obligée était plus souvent provoquée par la remontée des événements à l'origine de la migration, vécus plus douloureusement dans le traumatisme du choc culturel et devant la menace encore présente de destruction de l'identité khmère. Le Cambodge "recrucifié" est revenu comme un "leitmotiv" dans le questionnement de la transplantation.

> "Rien n'est plus difficile que de parler d'une chose qui n'existe plus. Pire encore, effectuer une recherche sérieuse sur le Cambodge actuel n'est pas sans rappeler une marche sur du sable mouvant, où l'on s'enlise quand on veut avancer. En effet, personne ne semble capable de fournir un point de vue impartial et objectif sur un sujet donné, du fait des ramifications politiques de la crise actuelle qui n'est pas sans engendrer une hystérie idéologique. Pour faire un choix pertinent entre les divers témoignages sur l'holocauste terrifiant du Cambodge, sous Pol Pot, il faudrait intuitionner la vérité. Je vais donc essayer en tant que témoin, de décrire une infrastructure qui n'existe plus, la télévision du Cambodge, la T.V.C.[3]

Bribes de mémoire, voilà ce qui en est resté. Un médecin cambodgien, autrefois reconnu au pays d'origine se voyait pressé de fournir des papiers pour être admis dans une faculté de médecine,[4] il n'a pu en guise de réponse qu'opposer sa seule parole d'honneur. Une longue lettre témoignait de sa

bonne foi. Un deuxième plus chanceux, avait pu dénicher une attestation de l'organisme "Médecins sans frontières" confirmant le maintien extraordinaire de ses connaissances, en dépit d'un arrêt total de cinq années. Peine perdue, ils ont au moins hérité d'une tâche d'entretien ménager dans un hôpital réputé. La mémoire en occident a mauvaise presse, dit-on!

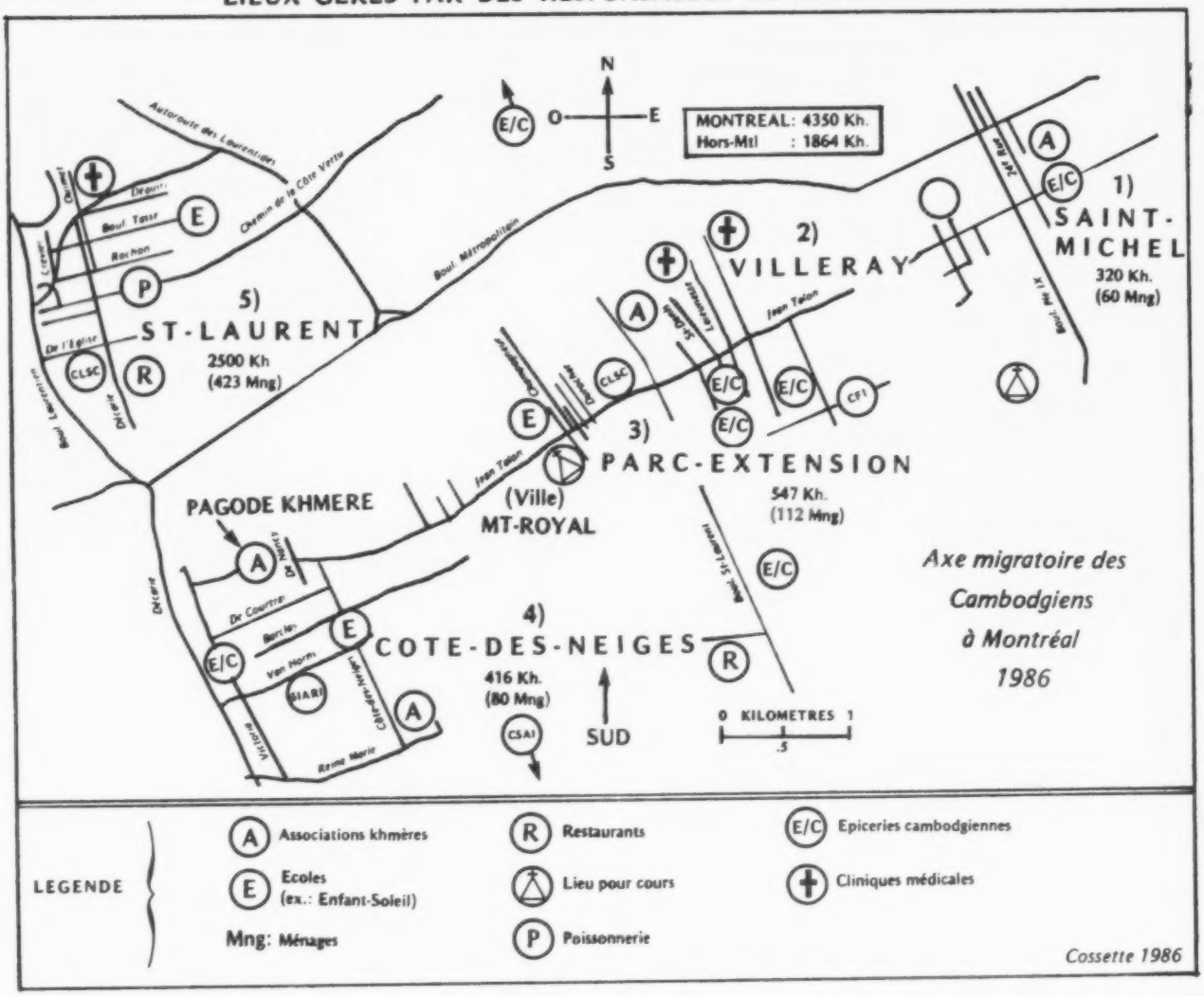
CADRE DE COLLABORATION:

Notre cueillette des données s'est réalisée dans un cadre interculturel d'échange entre deux chercheurs d'origine différente. Pour comprendre l'autre dans sa spécificité, nous avions d'un commun accord échangé nos regards. Paradoxalement, notre réflexion s'est exercée à rebours, dans un décompte qui nous ramenait au point zéro d'une négation totale de l'identité khmère, doublement menacée par l'enfer polpotien et par la récente vietnamisation.

Nous avons dû reconstruire une histoire dont il ne restait que des cendres rougies au feu d'un totalitarisme sanguinaire. Les témoignages incessants restaient noués dans l'antre d'un passé qui refluait malgré nous. Cette situation influençait le regard du chercheur cambodgien. Et dans ce cas, il vallait mieux regarder à deux, pour assurer du moins une plus grande objectivité. Cette démarche qualitative nous a obligé à une démystification du rôle de l'observateur. Nous n'avions proposé qu'un seul partipris, celui de la valorisation du discours: le fait de (se) dire pour se libérer des tensions ou pour réclamer la part de vérité constituait une raison valable pour échanger. Là où les prises d'informations achoppaient pour l'un des chercheurs, à cause de son appartenance culturelle, c'était à l'autre, sous couvert de neutralité, que revenait le pouvoir de tâter le pouls.

Notre quête a voulu retracer "cette histoire sans importance" que les medias ont voulu taire.[5] Dans la faille montrée au grand jour, où se jouait le fragile équilibre du migrant khmer, dans l'expérience d'une première grande transplantation, nous avons voulu mettre à jour une réflexion souterraine. Cette histoire de l'implantation des Cambodgiens au Québec est celle des réfugiés qui, bon gré mal gré, au terme d'une triple dispersion refont ici leurs réseaux de solidarité sur la base de familles élargies qui s'étendent en grappe dans l'axe nord est-ouest de l'Ile de Montréal, avant de connaître une halte à Ville St-Laurent, où elles sont particulièrement concentrées. La grande marche vers le Village mythique (Phum) n'a fait que commencer.

IMPLANTATION DES CAMBODGIENS A MONTREAL
LIEUX GERES PAR DES RESPONSABLES DE CETTE ETHNIE



L'HISTOIRE D'UNE TERMINOLOGIE:

Nous avons d'abord voulu définir l'usage de termes qui prêtaient trop souvent à confusion, même parmi les chercheurs aguerris. L'évolution des termes "khmers", "Cambodge", "Kampou Ja", "khméritude", "Kampuchéa démocratique" et "Indochinois" a été à l'origine d'une certaine formulation historique. Nous avons cherché à rétablir le cadre d'une histoire qui avait été trop souvent entrevue sous l'angle d'un certain colonialisme intellectuel occidental. Un bref rappel de cette histoire, à l'heure de la migration a pu nous aider à comprendre la capacité de synthèse culturelle du peuple khmer.

> En l'an 50 de notre ère, selon la légende, un aventurier d'origine indienne provenant d'une ville nommé Kampuja, débarque sur l'Ile d'Or (Cambodge) et épouse après une échauffourée, la princesse du roi des Nagas, important groupe khmer résidant sur les rives du Tonlé Sap, depuis des temps immémoriaux. Il se crée alors un processus d'indianisation qui durera jusqu'au V^e siècle. Un roi khmer de la dynastie du Tchen-La se considère déjà comme le descendant d'un brahmane ermite, nommé Kambou qui a épousé la danseuse céleste, l'Apsara Mera. Le temple palais Angkor Wat, expression de cette synthèse est érigé au XII^e siècle (en même temps que la Cathédrale de Paris), au centre d'un Empire qui englobe déjà le Kampuchéa-Krom (Vietnam du Sud) et la Thaïlande, tout en étant sillonné du plus formidable réseau d'irrigation et de rizières qu'aura connu l'Asie. Paradoxalement, quelques siècles plus tard, Pol Pot dans l'élan d'un chauvinisme sans précédent, tentera de retrouver la ligne dure d'une khméritude resurgie de la forêt. Le Cambodge rétrograde des purs et des visages stoiques renaîtra dans un conflit entre deux prétentions d'Empire (l'Angkar Loeu et Hô Chi Minh), jusqu'à ce que dans la folie d'une révolution, application systématique du modèle chinois, l'on arrive à créer les remous sociaux d'un génocide sans précédent.[6]

L'évolution des termes aura suivi ces tendances extrêmes. Le terme "Khmer", confirmera l'appartenance des Cambodgiens au groupe Mon Khmer, qui avait colonisé les rives du Tonlé Sap, il y a plusieurs milliers d'années. D'ailleurs, lorsque le Cambodge aura rapetissé "comme une peau de chagrin", ce sera à cette même affiliation raciale qu'il devra sa continuité. En terre d'exil comme en diaspora, l'appartenance ethnique se retranchera dans la "khméritude".[7] Aussi retrouverons-nous ce qualificatif dans les mouvements populaires de libération: le Parti communiste du Kampuchéa, le Front de libération du peuple khmer, ou, dans les associations cambodgiennes des pays d'accueil: la Communauté khmère du Canada, la Société bouddhiste khmère. Les Khmers ont redouté de tout temps la proche disparition du Cambodge comme entité géophysique.

La longue marche vers l'ouest des conquérants vietnamiens, après avoir atteint son terme par la prise du Kampuchéa-Krom (Vietnam du Sud) s'est déplacée vers l'ouest pour y "annexer" purement et simplement le Cambodge, verrou entre la Chine et l'Inde. Quelque six cents mille colons vietnamiens ont déjà établi leur résidence sur les rives du Tonlé Sap, réserve d'eau douce la plus poissonneuse au monde et il n'y a pas si longtemps, le plus

important grenier à riz de l'Indochine, sans compter les ressources encore inexploitées de minerais et de pétrole. Les Khmers savent qu'à court terme, ils devront rebâtir dans les différents pays d'accueil leur Cambodge de demain. L'utilisation même du terme "indochinois" risque de camoufler les véritables enjeux politiques actuels en Asie du Sud-est. Nous connaissons trop bien le testament d'Ho Chi Minh pour ne pas oublier le désir d'englober le Cambodge (ce qui en reste) dans une fédération indochinoise, unifiée à l'image du bloc socialiste. Les courants actuels au Québec tendent à une resurgence de l'emploi de ce terme. Nous parlons de festival indochinois, de jeux ...

Enfin, nous voulons jeter une lumière sur l'emploi des termes Kampuja-Kampuchéa-Cambodge qui ne sont pas neutres dans le contexte de l'histoire récente. Le Cambodge signifie: le pays des Khmers, en référence au lieu (Srok Khmer) et il n'est pas synonyme de "Khmer".[8] L'étymologie renvoie à la racine sanskrite du terme Cambodge, "Kambou Ja". Sa khmérisation en "Kampu Chea" se traduit par un glissement de la lettre B à P, puis le remplacement d'une consonne n'existant pas dans la langue khmère: la consonne J remplacée par le son CH. En 1863, sous le protectorat français de Napoléon III, reléguant le pays à l'arrière-plan de la scène indochinoise, en annexant le Kampuchéa-Krom au Vietnam du Sud, le terme Kampuchéa est francisé pour donner Cambodge. Pol Pot récupère le Kampuchéa en y soulignant par le qualificatif "démocratique" la prétendue volonté du peuple à gérer le retour aux splendeurs du passé.

Ces différents emplois sont porteurs d'une histoire et d'un façonnement culturel hérités des peuples conquérants. Si la majorité des auteurs occidentaux, jusqu'ici, a proclamé bien haut que le Cambodge était issu de l'Inde, à qui il devait sa culture, écriture et religion, nous faisons remarquer que dans les différents mariages culturels qu'il a contractés, le peuple a su malgré tout conserver les traits saillants de son ethnicité. Même, ils ont été renforcés et particularisés pour être fixés à jamais sur la pierre des bas-reliefs d'Angkor Wat, temple dédié à l'affirmation culturelle d'un peuple qui a su approprier et khmériser les apports étrangers.

L'héritage français a subi aussi cette transformation. Tout en empruntant un certain cadre aux fables de La Fontaine, la littérature khmère

a su innover selon les subtilités du discours khmer. La fable du Lièvre et de la Tortue a fait place à une course entre l'escargot (rampant) et le lapin, qui a dû pour la première fois s'avouer vaincu. Le justicier aux longues oreilles et le défenseur des faibles a perdu devant ce qu'il croyait une coquille dépourvue d'intelligence.[9] Leçon à prendre, l'intelligence collective des escargots liés pour la course a triomphé du solitaire, pourtant rusé. Et nous verrons que cette leçon peut aussi se prêter au contexte de la transplantation. Nous vous exposerons les grandes lignes de l'histoire de l'implantation des Cambodgiens à Montréal, pour parvenir en bout de piste, à confirmer cette volonté de chaque famille khmère à assurer, coûte que coûte, selon l'affirmation de Sélim Abou: "une synthèse positive des cultures en présences",[10] sous l'angle de la khméritude.

HISTOIRE DE L'IMPLANTATION DE LA PREMIERE VAGUE: LES ETUDIANTS BOURSIERS

La première vague migratoire[11] cambodgienne remonterait à l'année 1957 quand une dizaine d'étudiants boursiers du plan Colombo s'inscrivirent à des études de premier cycle aux universités Laval et de Montréal (polytechnique). L'Association générale des étudiants étrangers de l'Université de Montréal, surnommée "Cosmopolis", réunissait entre autres des membres de l'Association des étudiants cambodgiens du Canada, dont le siège social était au Québec. La revue de cette association cambodgienne s'intitulait: "Solidarité khmère au Canada". Le seul numéro dont nous avons disposé (1964-65) confirmait une tournée des artistes et musiciens cambodgiens (étudiants) un peu partout au Québec, dans de nombreux collèges privés. Nous y retrouvions un certain Pin Yathay,[12] étudiant en génie civil et membre fondateur en 1957 de l'Association. Monsieur Pou Youthouan (Association des Cambodgiens du Canada 1979) étudiait à ses côtés en génie mécanique.

Les statuts de la charte de l'Association prévoyaient l'allégeance à la personnalité royale de Sihanouk, de même qu'à la Mère-patrie. Un autre volet assurait une participation active aux activités du festival culturel international, qui avait lieu à chaque année en février et qui n'était ni plus ni moins qu'une foire d'échange et de spectacles culturels des principaux groupes d'étudiants étrangers en place, sur le campus. L'Association s'était dès lors fait remarquer par son exposition d'objets

d'art et ses danses classiques, entrecoupées d'une dégustation de mets nationaux, surtout à la fête du Nouvel An (Chaul Chhnam Khmer). A l'occasion, quand les effectifs des danseuses khmères venaient à manquer, il se trouvait toujours quelques Québécoises prêtes à jouer le rôle d'une Apsara et plus d'une fois, la collaboration assurée des Laotiens avait assuré un plus grand "faste". En 1972, les étudiants cambodgiens s'inscrivaient plus particulièrement à des études de deuxième cycle. En 1963, l'Université de Montréal collaborait déjà à un relevé cartographique des zones rurales et urbaines du Cambodge. Quelques-uns des étudiants se marieront à des Québécoises, de manière à s'assurer une deuxième citoyenneté, en cas de conflit national au Cambodge.

En 1975, après l'arrivée de l'actuel président de la C.K.C., nous retrouvions quelques dizaines d'étudiants cambodgiens, témoignant avec humour de leur difficulté à s'adapter aux deux climats, l'un social (grève) et l'autre géophysique (froid). Survint alors une scission entre sihanoukistes et républicains qui précipita l'abandon de l'ancien cadre que la plupart jugeaient dépassé par les récents événements. L'arrivée de Cambodgiens venus de France à la charge des affaires contribua à la fondation d'une nouvelle association cambodgienne: "l'Association des étudiants cambodgiens de polytechnique de l'Université de Montréal", la seule à maintenir désormais sa participation au festival international. Quelques étudiants khmers retourneraient au Cambodge, mais la majorité, en demande de statut d'immigrant désigné au pays d'accueil, préférera s'intégrer au Québec. Le recensement canadien pour 1975-78 avançait le chiffre de cent vingt Cambodgiens (3.5%) venus de divers pays à avoir demandé à migrer au Québec.

Dans la mesure où cette couche d'expression française a hérité d'une éducation au pays d'origine qui s'est partiellement faite en français, nous avons eu un groupe d'étudiants (67%) fortement imprégné de culture française. Ses publications internes comme ses articles adressés aux lecteurs québécois ont été rédigés en français. Le fait de ne pouvoir parler qu'en langue khmère semblerait être davantage le cas des épouses ou conjointes (28%).

Tableau 1: Répartition des migrants cambodgiens du Québec selon la langue maternelle et la connaissance des langues officielles

	français seulement		français/anglais		anglais		ni franc.-angl.		Total
Années	Nbr.	%	Nbr.	%	Nbr.	%	Nbr.	%	
1971-77	134	43	73	24	19	6	86	28	312

Réf.: Recensement canadien, 1981

Au chapitre de l'emploi, les migrants cambodgiens de la première vague ont obtenu plus facilement un emploi parce que leurs compétences acquises dans une université reconnue leur assuraient des ouvertures appréciables. L'infrastructure actuelle des associations cambodgiennes a hérité de l'apport des professionnels de la première heure. Cependant, ils n'ont constitué qu'un point de départ pour deux associations (C.K.C. et A.C.C.) qui regrouperont davantage leurs forces au sein de la deuxième vague migratoire des années 1978-80, dite de drainage des cerveaux.

Tableau 2: Professions acquises par les étudiants de la deuxième vague (au Québec)

Ingénieurs	Electricité	2 (Baie James)
	Construction	1
	Conseil (etc.)	3 (firme Vézina)
Médecins		5
Professeurs d'université		1 (polytechnique)
Agronome		1 (Alimentation fédérale)
Restauration		3
Commerce		8 (Automobiles, banque, épiceries)
Leaders d'association		7

Note: Ces chiffres sont approximatifs et se fondent sur le recoupement de nombreux témoignages. Un nombre assez important d'étudiants sont allés travailler aux Etats-Unis et d'autres sont retournés en France. Quarante étudiants sur cent cinq sont considérés comme disparus, morts ou migrants dans des pays autres que la France ou les Etats-Unis.

Cette deuxième vague contenait une forte proportion d'intellectuels de tout acabit, dont un nombre croissant de Khmers rouges fuyant les purges radicales du régime et en même temps, la pression des Vietnamiens. On assistait à la mise en place du gouvernement cambodgien pro-vietnamien. Certains profiteront de cette présence étrangère pour fuir dès janvier 1980. Nous avons un témoignage:

> Profitant d'un laisser-passer du Ministre de l'éducation pro-vietnamien, Heng Samrin, avec lequel je devais reconstruire ce même ministère, de la capitale où j'étais, je suis parti pour rejoindre ma femme et mes enfants, à Battambang et je devais les ramener. Mais avec une trentaine d'autres personnes, nous sommes passés en Thaïlande et là, nous nous sommes retrouvés une cinquantaine de personnes pour constituer une grande famille.

Nous n'avons pas trouvé difficile de nous convaincre de la somme des efforts déployés par les réfugiés khmers, au moment de leur fuite, pour retrouver et rassembler les membres de leur famille, ceux du village natal, les proches que quatre années d'internement polpotien avaient séparés ou plus souvent éliminés. Le tableau 3 montre clairement les étapes de la grande dispersion, faite sous Pol Pot. Nous commentons cet itinéraire migratoire pour le moins accablant. Laissons la parole aux témoins:

Extrait d'un journal de bord

2 avril 1975 Etape 1: Noyau originel (famille étendue)

> Nous nous sommes réunis chez moi, au centre-ville de la capitale Phnom Penh, loin des bombardements américains. La maison qui avait été construite pour contenir dix personnes en recevait plus de trente; toute ma famille étendue s'y trouvait réunie — la belle-soeur et ses enfants dont le mari avait été tué, d'autres enfants qui avaient perdu leurs parents, plusieurs autres frères et des cousins-cousines et puis, les grands-parents.

18 avril 1975 Etape 2: Eclatement des groupes-familles

> Au lendemain de la prise de la capitale par les Khmers rouges, nous sommes évacués sous prétexte que nous devons nous rendre à notre village natal, mais en cours de route des surprises nous attendent. Nous sommes embarqués dans des camions pour être dirigés dans la campagne très loin du village natal. Ici et là, les familles de mes proches sont débarquées.

mai 1975 Etape 3: Eclatement des cellules nucléaires

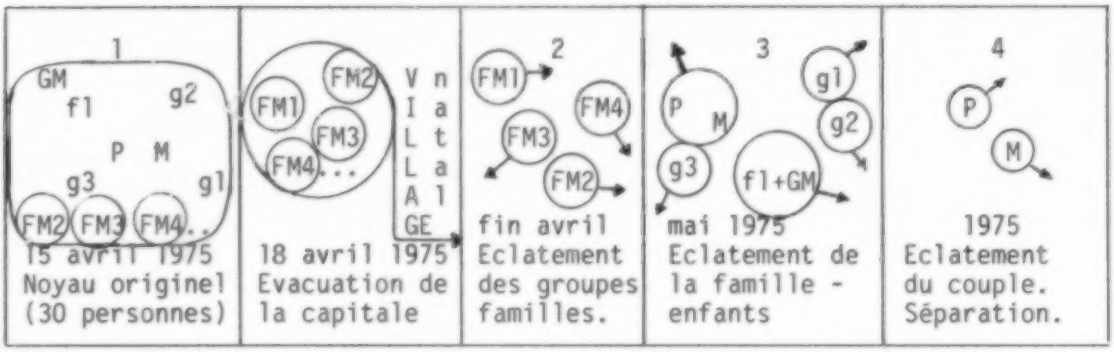
> Un peu plus tard, l'Angkar Loeu nous dit que les enfants appartiennent au comité central révolutionnaire, à la

collectivité. Nous sommes séparés de nos enfants, même du plus jeune qui a dix ans. Ils sont semés ici et là, dans des unités de production (KROM) ou brigades mobiles. Une petite fille de sept ans détient la charge de sa grand-mère; elle a droit de vie ou de mort sur elle, mais elle préférera partager avec elle son unique plat de riz. Je ne me souviens plus de rien; le temps se perd dans ma tête ...

Etape 4: Eclatement du couple de base.

Puis ma femme et moi-même, nous sommes séparés après nous avoir dépouillés de nos biens les plus précieux (bijoux, vêtements ...) pour ensuite nous faire revêtir la culotte noire tout en haillons. Le parti dit que la force de l'individu appartient à la collectivité et si je peux travailler sans m'épuiser, je suis un homme. Les personnes âgées ou handicapées, les enfants faibles, toutes les personnes incapables d'effectuer un travail de production accru sont carrément éliminées. J'ai ainsi perdu le plus jeune de mes fils. En bout de piste, seul, il ne me reste plus que la vie ou l'espoir.

Tableau 3: Etapes d'une dispersion



Légende: P (père), M (mère), f1 (la fille de ce couple), g1 (1er garçon), etc., FM1 (famille de ce couple), FM2 (2e famille, apparentée à la première) GM (grand-mère). Il s'agit d'une même famille étendue.

Nous ne nous étendrons pas pour le moment (voir chapitre sur la santé mentale) sur les conséquences de la grande dispersion et des nombreuses pertes en vie humaine qui en ont résulté. C'était comme si le temps s'était suspendu pendant les quatre années du régime polpotien et sitôt le relâchement, il y eut des quatre coins du pays, un retour au village natal en vue de rallier les dernières forces et entreprendre la longue marche vers le nouveau village de la liberté. Marche de trois jours, ponctuée

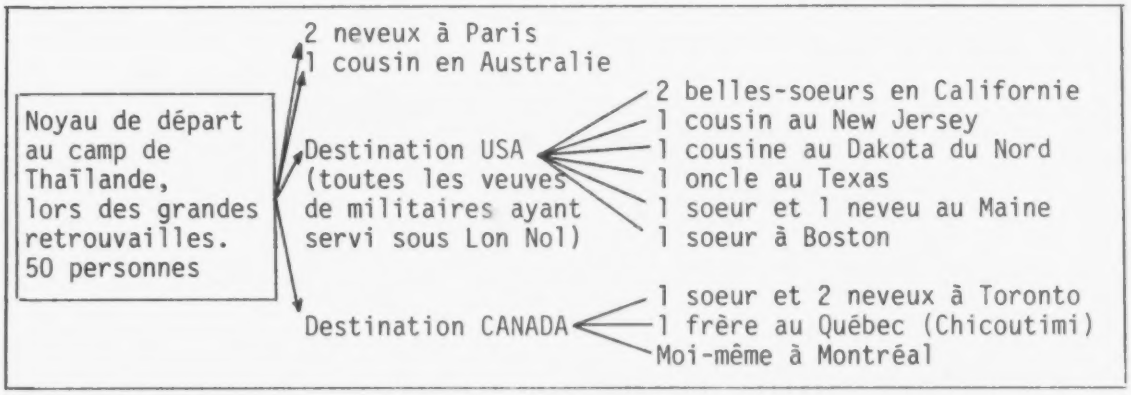
d'une fuite éperdue vers des frontières minées et plus souvent alourdie de rescapés, de ces enfants de l'avenir que le temps pressait d'adopter. A l'entrée d'un camp en Thaïlande, les groupes-familles se resserraient, s'agglutinaient. Après le remariage des veuves de guerre, un peuple entier décidait de bâtir son village social dans le présent qui s'offrait, désormais libre, à leurs mains. A la grande dispersion succédaient les grandes retrouvailles. Quête incessante qui se poursuivra, dix ans après dans chaque maison khmer (Phteah) pour la sauvegarde du principe de réunification des familles et qui n'en est pas moins le fer de lance d'une nouvelle identité, en terre d'accueil.

Le programme d'Aide internationale qui se voulait humanitaire a été à l'origine de la seconde dispersion des Cambodgiens, sitôt leurs retrouvailles dans les camps de Thaïlande. Cette décision de disséminer les Khmers de par le vaste monde et à l'intérieur de chaque pays et province a originé d'un grave malentendu culturel, dont nous ne commençons qu'à tirer les conséquences. L'incapacité des décideurs comme de certains chercheurs à s'enquérir du point de vue de l'observé, leur myopie culturelle a engendré une réflexion réductive de la personnalité du Khmer. Ainsi, dans une étude, une monographie à l'intention des futurs parrains, le réfugié khmer est réduit "à l'état de sauvage (monus prey) indianisé et pacifié par le bouddhisme, au mieux recouvert d'un vernis de culture française ou chinoise". L'opposé se rencontre tout aussi bien dans la presse montréalaise, dans le traitement de certaines informations qui associent la brutalité aux réfugiée khmers,[13] y ajoutant au besoin une image des fosses polpotiennes. Tous ces discours ont été faits sous couvert de bonne foi, pour une prétendue vérité, tout en ne renvoyant qu'à sa propre image culturelle. Avec toute la bonne volonté du monde, sous couvert d'un patronage international, nous avons arraché les réfugiés du seul cadre social qui pouvait leur assurer une intégration harmonieuse dans leur nouvelle patrie, c'est-à-dire la famille étendue.

Les critères de sélection allaient à l'encontre des formes élémentaires de regroupement social, en usage dans les sociétés asiatiques. Nombre de personnes ont été séparées du seul cadre familial qui aurait pu faciliter leur intégration à une société d'accueil; ici et là, des mères chefs de familles nombreuses, ou bien un neveu, un oncle sans sa femme, qui

auraient sûrement bénéficié d'un support familial proche. Quatre années après cette seconde dispersion, les sociétés d'accueil réalisent qu'il aurait fallu s'interroger d'une toute autre manière. Le "marchandage" des réfugiés sur la base de critères propres à chaque pays d'accueil a créé une situation pour le moins complexe. Un réfugié a ainsi résumé, sur le tableau 4, la politique tout azimut du parrainage international, y saupoudrant une pointe d'humour:

Tableau 4



Notes: Nous ne comptons pas les personnes qui ont dû émigrer seules avec leurs enfants, sans aucun support. Imaginez maintenant le mariage de ma soeur à Boston, avec un Cambodgien de Washington ou d'Australie.

Que les membres d'une même famille soient séparés de par le vaste monde, allait provoquer par le fait même de leur dispersion, l'émergence d'une identité supranationale, dernier repli de l'identité khmère.

Les témoignages recueillis concourent à dire que les autorités québécoises, dans leur quatre-vingt-quinze missions en A.S.E. procédaient déjà à une forte sélection, en 1978, des réfugiés khmers sur la base de l'éducation. Les autres critères signalés étaient les contacts avec un pays tiers, l'intégration facile au marché de l'emploi et surtout, une connaissance de base suffisante en français. Un témoignage a confirmé cette discrimination:

> J'étais le seul à pouvoir suffisamment m'exprimer en français et de plus, j'avais signifié comme profession, doyen d'une université. L'on priorisa ma demande en classe A et j'eus la chance de pouvoir migrer avec ma femme et mes enfants au Canada alors que les autres, qui parlaient peu ou pas le français ont été séparés de moi, même s'il se trouvait une famille d'accueil au Canada pour les recevoir.

Ainsi cette deuxième vague a surtout drainé les meilleurs cerveaux tandis que les autres, moins instruits étaient irrémédiablement mis sur la liste d'attente de la prochaine vague ou tout simplement "arrachés" à la famille pour un pays tiers. L'émoi public a touché dans le concret ceux que le régime n'avait pas encore systématiquement éliminés, les intellectuels et les fonctionnaires, dont plusieurs bénéficiaient déjà de contacts avec le Canada. Le recensement canadien de 1981, confirme pour 1979 une scolarisation très élevée pour ce groupe, sinon comparable à celle des étudiants boursiers de 1976. Les six cents réfugiés khmers qui ont constitué le gros de cette vague étaient fort scolarisés.

Tableau 5: Niveau d'éducation/scolarité

Année	0 - 6 ans	7 - 13 ans	14 - 16 ans	17 ans +	Scolarisés %
1979	3%	44%	35%	22%	100%

Bulletin annuel de la statistique du Québec, Compilation 1979 et début 1980

Le groupe des réfugiés du relâchement du régime polpotien doit ici être comparé à celui des étudiants boursiers, de par leur scolarisation élevée. Ces deux groupes sont davantage issus des zones urbaines, capitale ou villes de province du Cambodge. Mais le second se distingue du premier, par la nature même de l'accueil auquel il a eu droit, au chapitre, par exemple, de l'emploi. Les étudiants suivaient le canal traditionnel de la migration européenne alors que les seconds, dès leur arrivée en Thaïlande, sont "aiguillés" vers une société d'accueil qui se réserve le monopole des règles du jeu et de la sélection.

Son profil de l'emploi à l'accueil (de 2 à 5 ans après l'arrivée) sera plutôt bas, au contraire des étudiants de la première vague qui hériteront d'un emploi permanent et stable, professionnel sinon clérical. Des six cents migrants khmers,[14] la 2^{e} vague, une proportion de 11% a accès à des professions libérales (administration 4.2%; enseignement 1.6%; médecine 5%; sciences 1%) alors qu'un déplacement vers les tâches connexes s'effectuera dans la construction (33%), le clérical (7%) et les services (5%) pour ne laisser qu'une proportion de 33% d'ouvriers non qualifiés aux tâches exigées en pays d'accueil. Ce profil occupationnel correspond assez bien à ce que nous savons du témoignage des réfugiés eux-mêmes.

Nous voyons ici qu'avec une scolarité égale, les chances d'accès à une profession équivalente en pays d'accueil ne se révèlent pas les mêmes et que le statut de réfugié constitue en soi une politique de portes closes pour l'emploi. Le migrant khmer fait face à un marché limité de l'emploi comme du résidentiel.

Les raisons

Les migrants de la seconde vague, contrairement à ceux de la première vague qui avaient hérité d'une attestation reconnue dans l'une des universités étrangères, sont arrivés ici sans papiers. Ils connaîtront un sévère déclassement et la plupart des professionnels n'auront accès qu'à une tâche de second ordre. Médecins, ils nettoieront les planchers des hôpitaux ou professeurs, ils seront contremaîtres d'usines. Pour la majorité d'entre eux, la nécessité d'assurer d'abord et avant tout la survie d'une famille qui s'élargit du fait de la réunification de ses membres et du taux élevé (10%) de natalité, passe bien avant la requalification ou le retour aux études. Malgré une forte scolarisation de départ, le groupe des intellectuels de la deuxième vague a perdu ses acquis valables au niveau de la connaissance de base de la langue française. L'existence du régime polpotien l'a fortement atrophié dans la pratique d'une langue qui constituait une menace pour sa survie.

> Avant le régime Pol Pot, affirme un réfugié, je parlais le français sans accent et puis, après j'ai dû apprendre à tout oublier, même jusqu'à mon nom.

La proportion de réfugiés à pouvoir parler convenablement le français, à ce moment, était de douze pour cent (12%) contre quatre-vingt-quatre (84%) qui manifestait plus d'habileté en langue khmère. Pour remédier à cette situation, le ministère des Communautés culturelles (M.C.C.I.) a entrepris des cours de ratrappage en langue française, pour des réfugiés sélectionnés. En 1980, le rassemblement des étudiants dans le camp de transit nommé Phanatnikhom allait faciliter une formation de base en français et un début d'orientation professionnelle. Mais ce n'était pas suffisant. C'est à l'intérieur de leur propre communauté de vie que ces migrants pourront trouver chaussure à leur pied.

Les arrivants de la deuxième vague mettront à profit leurs habiletés professionnelles dans une organisation cambodgienne quelconque. Dès 1980, nous retrouvons dans la Communauté khmère du Canada (C.K.C.) un bon pourcentage d'anciens enseignants khmers. Ils viennent y chercher une reconnaissance de statut équivalente à ce qu'ils avaient au pays d'origine, et mieux encore, leurs forces sont mises à contribution dans l'accueil des prochaines vagues migratoires, beaucoup plus démunies en fait d'habiletés intellectuelles et ayant connu d'autres bouleversements. Leurs compétences sont mises à profit dans la réalisation d'un programme de tutorat en mathématique, du programme d'enseignement en langue d'origine (P.E.L.O.) et des cours de langues ancestrales (P.E.L.E.) sans oublier les ateliers de danses classiques et de théâtre khmer. Parmi eux se retrouveront les membres fondateurs de l'orchestre traditionnel khmer, et les "entrepreneurs communautaires" bâtisseurs d'associations à caractère sportif ou social. Le mérite des leaders des communautés officielles cambodgiennes, c'est d'avoir pu canaliser ces ressources humaines que quatre années d'internement avaient laissées en jachère. Le repli au sein d'une communauté de destin s'est avéré nécessaire pour contrebalancer la perte de statut encourue dans la société d'accueil. Mais nous verrons qu'il y a bien d'autres raisons, surtout psycho-sociales.

De la Thaïlande au Québec: voyage en dernière classe

Pour agir vite et bien, le Québec rassemblait les réfugiés khmers dans un camp, de manière à leur assurer les cours de français. Dès décembre 1980, le camp Phanatnikhom allait assurer une formation adéquate des réfugiés en attente d'une place vacante, dans l'un des vols mensuels nolisés (500 pers. par vol) en partance du Québec. Arrivés au Canada, à Mirabel, un autobus militaire les acheminait dans les baraques du campement militaire de Longue-Pointe, à Montréal. En file, ils se prêtaient ensuite à divers contrôles; l'identification personnelle au moyen d'un bracelet, le port du pyjama en papier pour passer à la douche et se laver les cheveux avec du savon anti-poux.

> Après la douche, nous avions droit à plus d'égards. On nous remettait un pyjama en coton et nous dormions ensuite dans des lits superposés. Le lendemain, nous recevions nos papiers, et notre carte d'assurance maladie. On nous remettait un sac vert "Glad" dans lequel

> nous retrouvions du linge neuf, une pochette d'information "Bienvenue au Québec" dans notre langue d'origine et une carte du Québec.

Le gouvernement fédéral assumait toutes les dépenses inhérentes à cette première implantation. Nous devons ajouter que chaque réfugié khmer contractait un prêt au montant du billet d'avion, qu'il se devait de rembourser mensuellement; par contre, tous les autres frais (loyer, alimentation, habillement) jusqu'au montant équivalent au revenu d'aide sociale étaient payés pour un an par le gouvernement fédéral, ce qui tranchait déjà très nettement avec la situation des réfugiés pris en charge par des organismes privés de parrainage, qui eux, ne lésinaient pas sur les dépenses.

Les réfugiés parrainés par les groupes (DC3) étaient acheminés du camp militaire au Centre Meurling, pour y passer une à deux journées avant d'être confiés à leurs organismes parrains. Les Indépendants (DC1) parrainés par le gouvernement étaient envoyés à l'Hôtel Lasalle pour y passer deux à trois jours, avant d'être installés dans leur première résidence.

Un organisme privé, le Centre social d'aide aux immigrants collaborait à cette phase de transplantation avec tout le sérieux et l'expertise qu'on lui reconnaissait déjà depuis dix ans. Les répondants ou responsables de familles avaient accès les premiers au stage de six mois, du Centre d'orientation et de formation des immigrants (COFI), au terme duquel les agents de la main-d'oeuvre fédérale les "aiguillaient" de nouveau vers le marché disponible de l'emploi, toujours aussi bien défini pour la main-d'oeuvre traditionnelle immigrante, le textile et les services. Le commentaire suivant illustre bien l'empressement avec lequel les autorités fédérales ont procédé à cette époque.

> J'étais à l'Hôtel Lasalle en tant que DC1. L'agent d'emploi m'a d'abord demandé si je voulais collaborer et je lui ai répondu: oui! Il m'a dit ensuite: dans deux jours, tu as ton logement et dans trois jours, toi et ta femme, vous allez travailler tous les deux. J'ai alors rétorqué: mais qui va s'occuper de mes trois enfants pendant ce temps-là. Je n'ai pas reçu de réponse, je devais obéir.

Le ton un peu cavalier de l'agent d'emploi trahissait peut-être une certaine pression exercée par une surtâche qui s'ajoutait à celles entre-

prises régulièrement. En décembre 1980, l'opération A.S.E.[15] allait prendre fin sans lendemains; des 2327 réfugiés khmers qu'ils étaient en 1980, en 1984 leur nombre chutera à trois cents. Nous savons que par la suite, les autorités thaïlandaises ont fortement contribué à faire cesser l'immigration des réfugiés khmers de leurs camps en Thaïlande et la raison, nous la connaissons trop bien: "si les réfugiés partent, qui va nourrir la résistance contre les Vietnamiens. Les Etats-Unis fournissent les armes, de même que la Chine et il faut du monde pour les porter". Encore une fois, un peuple de réfugiés khmers fait les frais d'un chantage international. Dans un certain rapport, l'Aide internationale consiste entre autres à nourrir et à alimenter la résistance armée, voire le maintien des réfugiés en Thaïlande. Nombre de parents khmers attendent encore leurs enfants, qui subissent le maraudage des forces de résistance.

Le parrainage des Cambodgiens, ou la leçon du sourire

Au Québec, comme au Canada, ce qui devait au départ favoriser une intégration harmonieuse des réfugiés khmers à la société d'accueil s'est révélé à long terme comme un semi-échec, par exemple, la politique de démétropolisation. Dans la mesure où la dispersion systématique (la troisième en 7 ans) contrait les aspirations des réfugiés khmers à créer leur propre espace social; quand elle entravait cette longue marche vers le villlage, toujours et partout, elle rencontrait une non-collaboration pacifique et non violente, sur la pointe d'un sourire muet. Face à l'éclatement ethnique, à l'origine de sa migration et au rappel des même événements en terre d'accueil, est intervenu le contrepoids ethnique du rapprochement des siens. A contre-courant de la démétropolisation, dans leurs groupes privés de parrainage, ils refont leurs forces, content leurs histoires comme pour les exorciser, et lorsque politesse oblige, ils revendiquent ce "oui" toujours présent qui ne saurait rien refuser à celui qui leur fait du bien. "Pour un cent, dit l'adage khmer, je me courberai de gratitude envers toi".

Devant ceux qui ont tenté de les accaparer ou de les surprotéger, sous prétexte pire encore, de charité ou de paternalisme, les Cambodgiens ont opposé leur éternel et insondable sourire. Geste physique qui a préservé la fierté au fond de la brutalité sanguinaire et qui en perpétue l'expression dans l'écrasement par la pitié, où le statut de réfugié n'est pas du tout étranger.

> C'est facile de les accepter dit un parrain, ils disent toujours oui quoiqu'on les sente déracinés, réticents, inquiets. Leur sourire malgré tout désarme ...

Ceux parmi les parrains qui ont respecté les distances culturelles et sociales de leurs "protégés", ont connu une expérience unique et encore féconde de bons rapports.

Pour la majorité des Cambodgiens ayant vécu l'expérience, les liens se sont resserrés avec leurs parrains qu'ils ne cesseront d'inviter aux moments importants de la vie familiale, que ce soit le mariage d'un des leurs ou toute autre cérémonie intime, mettant sur le même pied les amis, les parents et les parrains. Certains ont accepté de collaborer avec leurs parrains pour qu'ils puissent assurer une éducation adéquate à leurs enfants. Deschamps résume ainsi les résultats d'une enquête portant sur l'appréciation de l'expérience de parrainage par les réfugiés khmers.

> Les réfugiés qui ont été le plus souvent satisfaits de leur expérience de parrainage sont en effet ceux qui se sont sentis libres d'organiser leur vie à leur guise. (...) les Kampuchéens sont à nouveau ceux qui se montrent le plus satisfaits de leur expérience de parrainage. Dans l'ensemble, ils ont davantage le sentiment que la communication mutuelle s'est avérée assez facile (69%), ils considèrent la durée d'un an de parrainage tout à fait adéquate (85%) et maintiennent des rapports réguliers avec leurs parrains. Après les parents et amis, les parrains occupent la 3e place, sous l'angle des rapports mensuels (65%).
>
> Deschamps[16] (1985) pp. 113-115

Les parrainés en province ont connu de meilleurs rapports avec leurs parrains et le faible taux de mobilité ou de déplacements inter-régionaux (10%) confirme cet attachement en province que plusieurs disent devoir quitter pour des raisons d'emplois.

Ainsi cette première année en terre d'accueil s'est réalisée sous le signe de la dépendance ou de la prise en charge totale, mais tous n'ont pas eu la chance d'avoir accès à un parrainage privé. Les "parrainés du gouvernement fédéral" (DCI) et les parrainés familiaux, s'ils n'ont pu bénéficier des services d'un organisme privé comme le Centre social d'aide aux immigrants (CSAI), par qui chaque cas était traité séparément, ont été des plus démunis avec les maigres ressources financières dont ils pouvaient disposer. Nous pouvons entendre ce même témoin:

> Quant l'agent d'emploi nous a dit: vous allez travailler dans trois jours, j'ai demandé l'aide du CSAI. L'organisme m'a référé à une famille québécoise et depuis lors, cette famille et la mienne, on est plus que frère et soeur. Nous avons été grandement aidés à notre première implantation. Mais tous les DCI n'ont pas eu la même chance que moi.

L'EPREUVE DE FORCE DU CSAI: IMPLANTATION DE LA TROISIEME VAGUE

En 1979, dans le sillage du parrainage international, les familles de réfugiés khmers amorçaient leur dernière dispersion. A leur entrée au Québec, une famille sur deux entreprendrait l'exode hors la métropole de Montréal, vers les villes de régions périphériques, où une première résidence leur serait assignée, à proximité des services d'accueil ou de parrainage.

Tableau 6: Nombre de parrainés[17]

Québec	Chicoutimi	Bas du Fleuve	Trois-Rivières	Côte Nord	Outaouais	Abitibi
620	107	66	90	43	89	62

Dans une première année d'implantation, en province et plus particulièrement en métropole, une même proportion de familles, soit 50% (Deschamps 1985) a déménagé pour trouver un logement plus adéquat, répondant entre autres aux besoins de la réunification des leurs, sur la base de la famille élargie. Le logement de deuxième année, dont le choix a été laissé à la seule initiative du répondant, s'est davantage apparenté à une sorte d'abri temporaire, lieu d'accueil des rescapés de la dernière dispersion et aussi espace de renouvellement des forces où chacun exerçait ses nouveaux comportements propres à assurer sa survie et une adaptation minimale. Les réfugiés khmers se sont inventés un répertoire spécifique de réponses, proprement culturelles, en dehors même du mimétisme que la société d'accueil tentait de leur imposer. La surpopulation des premiers lieux d'implantation a illustré la fonction résidentielle héritée des nouveaux arrivages de refugiés d'A.S.E. L'impression qui s'est dégagée à la suite de visites, est traduite par ces commentaires: "Chez nous, au Cambodge, on ne louait pas une maison et on pouvait partir n'importe quand. Mais pour le moins, l'on y naissait, s'y mariait, pour ensuite y mourir..." Ainsi le réfugié khmer a reconnu le caractère transitoire du

premier lieu d'implantation. Dès que l'occasion se manifesterait pour lui, à la fin des obligations légales du parrainage, il amorçerait comme tant d'autres (25% en première année) ce mouvement irréversible vers la métropolisation ou le rassemblement des leurs en différents points de concentration. Les groupes de familles étendues ont essaimé vers d'autres lieux où ils se sont retrouvés à proximité, tout en conservant leur identité propre.

Le repli vers les siens a constitué une première revanche culturelle face à une société d'accueil qui tentait de faire miroiter le mythe du migrant assimilable. Quand il importait simplement de survivre, alors que le premier revenu suffisait à peine à assurer le vivre et le couvert; pendant que l'on tentait déjà d'économiser en coupant sur l'essentiel, le fait de se retrouver parmi les siens dans la seule avenue migratoire aménagée constituait une garantie nécessaire de survie.

Le fait de recourir à la famille étendue pour se trouver un emploi (70%),[16] se faire soigner (55%), obtenir de l'argent (43%) et surtout conserver sa culture d'origine (80%) et sa langue (71%) témoignait de l'importance sans cesse accrue du rapprochement des siens pour assurer la survie. A la deuxième année, six ménages sur dix (1982) feront une demande de parrainage qui puisse rallier les survivants du pays d'origine. Un témoignage abondait en ce sens:

> Les Cambodgiens déménagent d'abord là où il y a d'autres Cambodgiens. Ils disent pour partir qu'ils se cherchent un emploi mais ils savent qu'ils le trouveront d'abord là où il y a des Cambodgiens qui les référeront. Ce qui compte en fait, c'est de compter des amis cambodgiens dans le voisinage de sa maison. Nous avons un proverbe chez nous qui dit: A la forêt nous n'avons qu'une mère alors qu'à la ville, nous avons plus d'une mère; nous pouvons confier nos enfants à des voisins cambodgiens.

Pour les nouveaux arrivants qui avaient à se greffer à un embryon de vie communautaire, via les organismes ethniques le Centre social d'aide aux immigrants (CSAI) allait s'acquitter de la tâche de rallier ces nouveaux besoins.[17] Si au départ, ce regroupement n'était pas voulu dans l'intérêt des politiques officielles qui préféraient la diffusion dans tout le territoire, un ensemble de variables obligées et concomitantes,

pour ne mentionner que le facteur de rareté des logements à Montréal, allait constituer et favoriser la seule voie d'implantation des familles khmères migrantes, qui fort heureusement pour celles-ci, se présenterait comme une amorce privilégiée du regroupement des forces vives d'un peuple en diaspora. Cette démarche ne s'est pas réalisée sans heurts; avec une expertise de trente années, le CSAI a dû se prêter cette fois-ci aux seules disponibilités face aux arrivages des réfugiés d'A.S.E. La vague de réfugiés asiatiques n'a pas tout-à-fait emprunté la trajectoire migratoire habituellement réservée aux migrants de souche européenne, elle s'en est distanciée suite aux décisions des technocrates qui y ont préféré une politique de dispersion tout azimut. La position du CSAI est résumée par ce commentaire:

> Nous étions sur la ligne de feu, dans l'action. On nous disait: vous avez ici trente familles que vous devez placer dans les prochains huit jours. Chaque groupe constituait un défi à notre capacité d'adaptation.

Les négociations du CSAI au chapitre du logement ont été fort difficiles, d'autant plus qu'elles étaient précipitées par les arrivages sans cesse croissants et combien diversifiés dans leur nature culturelle, de familles de réfugiés de toutes nationalités que l'on voulait voir implanter dans les huit jours, suivant leur arrivée à l'Hôtel Lasalle (DC1):

> Les réfugiés du Programme d'établissement et d'adaptation des immigrants (PEAI) étaient transférés à l'Hôtel Lasalle. Là, nous procédions à des entrevues des répondants de manière à entrevoir leurs besoins. Des interprètes nous aidaient et nous secondaient dans toutes ces tâches. Nous tentions dès le début de concilier leurs besoins de se rapprocher des leurs et la rareté du marché du logement.

La quête des premiers logements où placer ces migrants arrivés de fraîche date, sans période d'adaptation intermédiaire, a constitué pour le CSAI une épreuve de force dont il s'est tout de même acquitté avec succès malgré l'absence de collaboration des municipalités à ce chapitre. Le CSAI s'est doublement adapté dans sa mission de favoriser une implantation harmonieuse des réfugiés de première année: d'abord aux caractéristiques culturelles des clientèles desservies et ensuite, aux seules disponibilités d'accueil des milieux résidentiels, où il importait à la fois

de trouver un propriétaire acceptant de négocier le placement des nouvelles familles, dans des logements adéquats et rénovés pour les besoins pressentis. De grands propriétaires fonciers trouvaient ainsi l'occasion rêvée de faire place comble à leurs blocs de six à douze appartements, trop souvent négligés par la population québécoise. Ils devaient entre autre accepter à long terme les nombreuses conséquences découlant de la stricte présence des Asiatiques: fuite des résidents québécois de vieille souche, surpopulation des logements, etc. Certains médias n'ont pas hésité à recourir à une publicité mensongère qui associait les Asiatiques aux "cafards" déferlant par exemple sur la rue Barclay, alors qu'il s'agissait d'abord et avant tout, de camoufler un manque important à la rénovation de vieux logements âgés de trente à cinquante ans. Certains propriétaires ont prolongé la période d'accueil de la clientèle indochinoise (ex.: Ville St-Laurent) et se sont assuré du même fait une concentration des services qui pouvait leur profiter (interprétariat, cours d'hygiène).

Les logements hérités par les familles migrantes khmères étaient du plus pur style de l'après-guerre, construits à l'époque pour résorber le "baby boom" ou répondre à l'arrivage de l'immigration européenne. Les intérieurs à peine touchés ou repeints en surface, équipés du strict mobilier (poêle, frigidaire, lit et table) reflétaient le caractère transitoire de l'accueil auquel avaient eu droit les réfugiés. Plus tard seulement, ils migreront à la recherche d'une meilleure qualité de vie. Entre quinze et vingt ménages provenant de Ville St-Laurent se sont achetés une maison à Dollard-des-Ormeaux, ville voisine, même si à long terme, elles couraient le risque de ne plus rencontrer les paiements. Le problème du logement était tel à Montréal qu'elles n'avaient guère le choix, s'endetter, mais au moins être chez soi, et éviter le premier juillet fatidique.

Les familles cambodgiennes ont compris qu'en se confinant dans les plus sombres sous-sols (six familles sur dix), souvent humides et insuffisamment chauffés, elles pourraient prétendre à quelques économies, sur un premier budget de subsistance dont le logement et l'alimentation grugeait déjà les deux-tiers. Un résident khmer de Ville St-Laurent racontait que "quand il se libérait un sous-sol, il se trouvait dix Cambodgiens pour le louer." Ainsi, en attendant un jour meilleur, dans les sous-sols mal éclairés, à l'abri des regards et loin des critiques des autres résidents,

les jeunes filles succèdent aux femmes, après l'école ou les fins de semaine, au travail des mains, à la couture sur les encombrantes machines commerciales. D'autres, plus jeunes, lampe de poche en main ou sur le front comme le font les charbonniers, iront courir les lombrics aux petites heures du matin pour réaliser des économies. Ainsi toute la famille est mise à contribution dans ce travail aux allures de commune, auquel l'expérience acquise, malgré soi, sous Pol Pot n'est pas du tout étrangère. Nous verrons aussi que les conjointes doivent travailler malgré leur état de santé précaire (5 sur 10) pour réaliser des économies qui permettront d'acheter, au comptant, une auto neuve et une télévision couleur de marque japonaise, sinon, de conclure un témoin:

> Avoir une auto, c'était mon plus grand rêve; ça n'aurait pas valu la peine de mourir deux fois sous Pol Pot et de connaître cette troisième vie, sans le réaliser.

LA MARCHE VERS LE VILLAGE MYTHIQUE

Introduction

Ainsi laissés à eux-mêmes, après une première année en phase incubatoire (parrainage), les réfugiés khmers ont démontré leur volonté d'harmoniser leurs attentes. Ils se sont d'abord centrés sur le rapprochement des leurs, en vue de se garantir un réseau adapté de services. Ils se sont regroupés dans ce "coeur" fragile qu'est la famille étendue et petit à petit, ils ont tendu à une vie associative plus élargie, ouverte à une nécessaire cohabitation avec les voisins francophones de même palier. La loi 101 n'a-t-elle pas obligé à une décentration des pôles anglophones au profit d'une lente interpénétration des quartiers francophones par les nouveaux venus? Dans un premier temps, la dispersion n'a-t-elle pas favorisé une identification compensatoire à ces "Québécois" dont on n'avait pas à se méfier?

Ici et là, à proximité des unes des autres, les familles khmères se sont implantées pour constituer un réseau étendu d'amis et de proches sur qui compter en cas de difficultés. La famille a émergé du cadre physique où elle vivait confinée; elle y a adjoint des cloisons mobiles qu'elle déplaçait selon les effectifs. Au gré des fêtes et des rassemblements, ces

limites sont déplacées pour localiser les espaces réservés aux femmes comme aux hommes. L'espace d'accueil devient porteur d'une toute autre signification: "on s'asseoit par terre, sur des nattes ou un tapis, le corps penché sur le côté et chacun se sert aux mêmes plats, baguettes et cuiller en main". Ici, l'espace social prédomine sur l'espace personnel. Ainsi chaque famille constitue le noyau de la vie associative, ce qui fait dire à un témoin:

> "Chaque ménage est en soi une communauté khmère. Les liens s'étendent aux plus de 18 ans; les grands-parents par exemple ne se sentent pas rejetés, ils vivent chez leurs enfants. C'est une habitude ancestrale; une maison khmère n'est pas simplement physique mais est toute grande ouverte aux amis de passage, dans l'espace commun que l'on aménage au gré des effectifs. La famille devient réseau: les amis, les grands-parents, les bienfaiteurs (parrains), les enfants adoptés ou les veuves prises à charge conditionnent l'utilisation de l'espace proprement familial. C'est pourquoi nous trouvons difficile, nous de vivre dans de petits appartements car chez nous, ça n'existe pas."

PROFIL ACTUEL - ROLE DU RESEAU:

La vie associative demeure le fer de lance d'une nouvelle identité culturelle. Elle est le creuset où se forgeront les nouvelles mentalités. Un réfugié khmer ne vit jamais seul (être seul, c'est connaître la malédiction), il représente l'un des lieux sociaux d'un réseau d'entraide, l'acteur d'une transaction obligée par les conditions mêmes de son implantation. L'ambition, le sens de l'effort allié au stoïcisme, l'entraide familiale, le raffinement et la politesse, la crainte de déranger constituent un ensemble de traits culturels dominants en phase d'adaptation. Nous ajoutons cette description de la vie de quatre familles khmères vivant dans le même bloc, où aucune n'est parente l'une de l'autre:

> Là où s'implantent les Cambodgiens, entre eux, ils pourvoient à la garde des enfants. Le fait de simplement se sentir les uns à côté des autres suffit à garantir une sécurité affective. Les portes des Cambodgiens sont ouvertes; les enfants vont et viennent alors que l'odeur de la cuisine à base de gingembre et d'ail filtre dans les corridors. Au fond, dans un coin, sur l'autel un Bouddha côtoie la croix, avec une image de Krishna. Qu'importe, dit le résident, si je ne réussis pas en affaires, je les mettrai en pénitence tous les deux. Plus loin, au deuxième, le concierge a épousé la veuve cambodgienne et sur ses conseils, il prétend petit à petit acheter le bloc de logements

> où ils résident. Le mot est passé, à la prochaine vacance d'un logement, une famille cambodgienne viendra s'installer. L'hiver, les enfants ne sortent pas ou peu sauf pour l'école, ils recréent sur les terrasses intérieures ou dans les corridors, leur espace de jeux et tout ce tintamarre, pourtant tranquille et poli avec le sourire dérange les hôtes étrangers. Ah! il a oublié de me dire qu'au mariage de la veuve, tous les résidents de la maison avaient été invités. Je me dirige vers la fenêtre pour contempler un plant de menthe poivrée et du poisson qu'on fait sécher. Ainsi le Cambodgien prend racine là où il vit à proximité d'autres comme lui. Un réseau de services s'articule: transport des personnes âgées ayant charge le plus souvent de la garde des enfants, prêts personnels, visites au marché ... Ils nécessitent un voisinage de même nature, avec qui, il n'est plus nécessaire de répéter pour se faire comprendre.

Le travail emprunte le même profil, pour ce qui est de la collaboration. Une génération de jeunes cambodgiens entreprenants et aguerris aux différentes tâches en usine, après s'être assurée la confiance de ses patrons, est devenue contremaître de petites entreprises (moins de 100 employés) où elle s'était dévouée. Ces jeunes sont devenus par le fait même des agents d'embauche des leurs. Un nombre croissant d'indépendants dans le secteur de la pourvoirie (Import/Export) investit le marché de l'offre et de la demande. Ils assurent ainsi de l'emploi pour les femmes restées à la maison et qui doivent coudre pour arrondir le budget. Le travail à la pièce représente ce type d'emploi. D'autres en bordure des quartiers francophones achètent des dépanneurs ou des épiceries. En conservant les mêmes franchises, ils s'assurent ainsi l'achalandage, tout en amorçant une percée graduelle pour leurs produits asiatiques. D'anciens fonctionnaires trouvent par ce moyen une garantie de statut social équivalente à celle du pays d'origine et reçoivent en échange de la part des leurs, considération et fierté. La recherche d'une meilleure vie associative passe par ce réseau autonome de services intimement liés à l'emploi et au commerce. Dans l'axe nord-est-ouest, nous entrevoyons une dizaine de commerces (épiceries et restaurants). Un voisin, après avoir assuré un service de coupe des viandes à domicile, s'est vu offrir la chance d'acheter la boucherie du quartier.

Dans ce réseau, les contacts entre Cambodgiens de différentes provinces sont mis à contribution pour la menée des transactions commerciales.

Il est vrai ce proverbe cambodgien qui dit:

> Les Cambodgiens attirent les Cambodgiens comme la foule attire la foule.

La montée dans l'échelle sociale tend à l'utilisation maximale de toutes les ressources familiales, autant de la force de travail de chacun des membres, que de l'investissement des pairs plus fortunés.

Ainsi la vie associative refleurit en diaspora. La marche vers le village mythique, qu'il soit associé au lieu de naissance ou non, constitue le fer de lance vers une nouvelle socialisation. L'imaginaire cambodgien s'apparente à ce village que l'on transporte avec soi, dans les derniers replis de son être, ce qui fait dire, que chaque migrant malgré sa nudité n'est pas sans bagage. Le mythe de l'éternel retour s'est déplacé pour ainsi dire, dans cet espace social et ethnique réapproprié en contexte de transplantation. Certes, 54% (Deschamps 1985) des Cambodgiens attendent encore le cours des événements pour voir s'ils décideront de partir.

Dans d'autres lieux, cette marche vers le pays mythique s'est concrétisée physiquement par la construction d'un petit village de maisons khmères convergeant vers une pagode. Le village "Mobile" en Louisiane (U.S.A.) illustre cette réussite.[18] Des Cambodgiens se sont achetés des lopins de terre qu'ils ont ensuite habités. Ils ont aménagé au centre une école khmère et une pagode.

L'implantation des Cambodgiens à Montréal, le village khmer au Québec

La vie associative est reflétée en partie par le type de trajet migratoire emprunté par les migrants de souche cambodgienne, dès leur arrivée. La vie communautaire se trouve façonnée par les conditions et les facteurs de l'implantation, qui est fortement centrée sur la survie culturelle. Ainsi les réfugiés refont ici et maintenant leur village aux dimensions humaines: témoins ces réseaux de familles interreliées entre elles et tendant à une satisfaction maximale des besoins. Jusqu'à maintenant, ils sont à peu près treize mille (13,000) Cambodgiens à avoir dû migrer au Canada, selon les différents programmes d'aide. Population assez jeune si l'on juge que les moins de vingt-cinq ans constituent à peu près la moitié de la population migrante khmère. La clientèle scolaire compte

pour une proportion de 25% et la population active, 53%. En général, le caractère relativement jeune du groupe khmer semble augmenter ses chances d'intégration au milieu d'accueil; tout se passe comme si cette population migrante venait à peine de sortir d'un événement semblable à la deuxième guerre mondiale, où on a dû compenser la perte de population adulte par une mesure du type "Baby Boom". D'ailleurs, le taux de natalité du groupe khmer est très élevé (10%).

Du nombre total des immigrants cambodgiens, quatre mille se retrouvent concentrés en Ontario et cette province connaît une hausse de cette immigration, assez significative. Le Québec vient tout de même en première place pour sa population migrante khmère, évaluée à 6215, (1985), si l'on tient compte, à la fois du taux de déperdition de 15% (Recensement canadien, 1981) et de la croissance de la natalité (10%). Ainsi en 1984, il y a eu 556 naissances pour le Québec tout entier, dont 173 (30%) hors Montréal. Cette proportion confirme du même coup la population migrante khmère résidente à Montréal, soit 4350 (70%).

Ainsi, en nous aidant de diverses sources de données, locales ou régionales, par exemple les relevés du nombre de ménages cambodgiens à avoir été placés par le CSAI entre 1980 et 1983, et les chiffres des différentes populations étudiantes khmères dans les écoles primaires et secondaires où elles se retrouvent plus particulièrement concentrées, nous avons obtenu un recensement approximatif qui semble, dans l'ensemble, correspondre aux estimations des leaders de communautés et autres intervenants.

Le tableau 7 présente un relevé des différentes concentrations ou zones de peuplement de la population migrante khmère montréalaise. Les indicateurs retenus sont les régions d'implantation actuelle (1986), la population totale de chacune des régions, le nombre de ménages d'après un calcul de la moyenne des membres du ménage, calcul différent selon qu'il s'agit, par exemple, d'une région à forte concentration de familles monoparentales (ex.: Parc Extension), le pourcentage de population khmère sur l'échelle provinciale, les lieux particuliers ou écoles où se retrouve concentrée une population d'élève khmers, l'existence éventuelle d'un programme d'enseignement des langues d'origine (P.E.L.O.), les inscriptions au seul collège privé (Collège Français), et enfin les filiales de la Communauté khmère du Canada pour les cours de rattrapage ou tutorat (math/français/art).

Tableau 7: Axe migratoire des cambodgiens

- 1986 -

	CONCENTRATIONS (QUARTIERS)	POP. TOTAL	NBR. MENG	% Qué	CONCENTRATIONS D'ELEVES KHMERS P.E.L.O. LIEU PRIMAIRE/SECONDAIRE	P.E.L.O. total	ECOLE DE TUTORAT: RATTRAPPAGE SCOL/ETE ACTIVITES DE LA C.K.C. 83-86 NBR/INSCRIP. Danse	Théâtre	Math	Khmer	Franc.	Tot.
1.	ST-MICHEL Jarry - 24e ave	320	60	5.14	Diffusion dans/quartier Tutorat privé à l'Eglise Ste-Bernadette		iv -	v -	(X)	vi -	X	41
2. 3.	i VILLERAY & PARC EXTENSION	547	ii 112	8.80	iii Ecole Barthélémy-Vimont (CECM) (60 él.kh.) et Sec. L. Pagé (24)	oui	-	-	(X)	(X)	(X)	50
4.	COTE DES NEIGES	416	80	7.20	Ecole Pascal-Baylon (CECM) Total de 54 élèves khmers	oui	(X)	(X)	-	-	-	35
5.	VILLE ST-LAURENT	2500	423	40.0	Ecole Enfant-Soleil (S.SC.C.) Total de 174 élèves khmers, soit 29% de l'école. Primaire (227) Secondaire (130), collégial(30+)	oui 50	(X)	(X)	(X)	(X)	(X)	130
					Ecole privée "Collège Français" Total de 45 élèves khmers.		(X) Participation					
6.	DOLLARD-DES-ORM.	90	20	1.4								
7.	LAVAL	78	15	1.3								
8.	BROSSARD/LONGUEUIL	75	15	.6								
9.	ANJOU	40	7	.6								
10.	HORS MTL/Banlieue	1864		30.0								
	Québec	700		12.0								
	Outaouais	497		8.0								
	Autres	659	NAIS	10.0								
	PROVINCE DE QUE.	6215	556	100.0								
	CANADA	12000	(1984)									
	MONTREAL	4350	383	70.0								

Note: A remarquer le fort taux de natalité dans le groupe des Cambodgiens, soit 556 naissances en 1984 pour 6215 personnes. Nous avons conservé un total de 350 Cambodgiens non classés mais contribuant d'une façon ou l'autre à conclure la population totale khmère de la province de Québec évaluée à 6215.

i.-Nous avons combiné les deux régions en une seule car elles sont desservies
ii.-par les mêmes services - une agente de liaison cambodgienne au CLSC Parc Extension a confirmé la proportion fort élevée de familles khmères monoparentales dans ces secteurs, (22%) la moyenne par famille serait de 4.0 membres.
iii.-La compilation des élèves khmers à la CECM est de 135 au primaire et 21 au secondaire, ce qui veut donc dire que nous retrouverions la majorité des élèves dans les écoles recensées antérieurement.
iv.-La C.K.C. assurait des cours à ses membres dans quatre lieux: à St-Michel, à Parc Extension, au siège de la communauté (Côte-des-Neiges) et à Ville St-Laurent par l'intermédiaire du YMCA. Le cours de danse a débuté bien avant 1975.
v.-Le théâtre khmer a été enseigné 3 années et repris en 1986 sérieusement.
vi.-Les cours de rattrapage (Tutorat) ont débuté en 1983 (été) et ont rejoint un grand nombre de jeunes Cambodgiens.
Les cours de langue khmère ont débuté en 1985.

Il est à remarquer un certain déplacement des familles migrantes khmères de Ville St-Michel vers l'ouest, par exemple à Parc Extension ou Villeray où elles trouvent finalement des services adaptés à leurs besoins. De par sa configuration physique, il s'agit d'un quartier où ils se retrouvent tout particulièrement concentrés, et l'éloignement des centres de service du quartier (Loisirs et CLSC) le groupe cambodgien de Ville St-Michel est voué à l'isolement, voire à une certaine ghettoisation. En bordure d'une zone commerciale ou de développement industriel, ce quartier passe presque inaperçu dans la réforme résidentielle municipale. La misère des familles est telle que les enfants laissés à eux-mêmes le plus souvent jugent préférable de s'adonner à de menus travaux peu payés (ex: récolte des légumes et fruits) ou s'ils sortent dans la cour pour jouer, évitent de porter des chaussures pour ne pas les user.

Dans le quartier de Villeray, l'Association des Cambodgiens du Canada, fondée en 1979, a pris racine et a mis sur pied un centre de services médicaux, restauratoires et de mise en marché pour la clientèle cambodgienne et québécoise des alentours. Deux cliniques médicales, deux épiceries et quelques dépanneurs, de même qu'un restaurant sont tenus fièrement par des responsables cambodgiens. Le C.L.S.C. Parc Extension assure la présence à mi-temps d'une agente de liaison cambodgienne, défrayée par le M.C.C.I. Dans un proche avenir, l'Association des Cambodgiens du Canada compte délimiter sa sphère d'influence au quartier et gérer davantage d'initiatives locales, comme par exemple, une coopérative d'habitation, un besoin reconnu comme vital dans ce milieu qui connaît une hausse effarante des coûts du logement.

Au carrefour de l'axe migratoire, dans le quartier de Côte-des-Neiges sont situés les sièges sociaux de deux autres communautés cambodgiennes, parmi les plus importantes.

Le première d'entre elles est la Communauté khmère du Canada. Elle est la seule à garantir actuellement une permanence des services dans les quatre principales concentrations de migrants khmers, soit Ville St-Laurent, Parc Extension, Côte-des-Neiges et St-Michel. D'ailleurs les subsides gouvernementaux lui sont assurés. Fondée en 1975, dans le sillage de l'Association des étudiants cambodgiens du Canada dont elle poursuivait le mandat culturel de promotion, elle a su rallier au cours des dix années

de son histoire le meilleur des forces de chacune des vagues migratoires khmères. Par exemple, elle s'est assuré la collaboration d'enseignants ayant connu l'épreuve sous Pol Pot et, qui, centrés sur l'essentiel, c'est-à-dire sur la sauvegarde de la culture, en sont venus à rédiger des programmes d'enseignement en langue d'origine (P.E.L.O.), à assurer le maintien d'un orchestre traditionnel et la mise sur pied d'un théâtre cambodgien. Avec l'aide de ces ouvriers de la dernière heure, la Communauté a maintenu ses ateliers de formation en ballet classique khmer et en danses populaires (folklore); des enfants de tout âge (4 à 17 ans) sont inscrits à l'école des "maîtres" enseignants qui tout en formant à la danse voient aussi à assurer une relève active et nécessaire à l'avenir du "conservatoire". En 1983, grâce à une subvention du Secrétariat d'état au multiculturalisme, la Communauté mettait sur pied une école d'été et de fins de semaines axée sur les besoins de rattrapage dans les matières suivantes: français et sciences pures. Ce programme de tutorat, plus souvent dirigé et animé par des finissants universitaires en génie, veut permettre un suivi scolaire des élèves en difficulté et plus particulièrement des jeunes de niveau secondaire qui ont hérité d'un "trou" de cinq années dans leur programme d'études au Cambodge.

La communauté a participé à la création d'un centre de services d'interprétariat aux réfugiés indochinois (SIARI), de manière à assurer une optimalisation de l'aide aux nouveaux venus. Une partie de ses fonds sert aussi à financer la survie de la "Voix du Cambodge", émission de 30 minutes diffusée le lundi à 21 heures, à la télévision communautaire. Cette série hebdomadaire se poursuit grâce au bénévolat des membres qui en assurent le fonctionnement et elle témoigne de l'effort de la Communauté khmère à vouloir se faire entendre sur la voix des ondes. Un bulletin mensuel vient compléter la brochette d'informations; il est à noter que les deux tiers des articles sont en langue khmère et que la partie française touche la reproduction des lettres des officiels en place et l'édition d'un petit conte d'intérêt culturel qui se poursuit à chaque mois. La Communauté khmère du Canada a donc développé une panoplie de services propres à assurer l'émergence d'une identité culturelle cambodgienne et elle s'est révélée très tôt comme étant le chef de file des associations cambodgiennes en pays d'accueil et au besoin, elle s'associe à ces mêmes associations pour

la mise sur pied et la réussite d'une grande fête religieuse et culturelle, par exemple, le Nouvel An.

Une deuxième communauté dans le même secteur à retenir notre attention est la Société bouddhiste khmère, fondée en 1978 dans le but premier de faire venir un bonze ou vénérable au Québec. A ce moment, elle associait déjà les prétentions de mise sur pied d'un centre socio-culturel khmer, lieu de ralliement des différentes tendances au sein du groupe cambodgien du Québec. En 1981, le premier bonze, le vénérable Hok Savann à l'invitation de la S.B.K. prenait en charge les destinées de la Pagode installée sur la rue de Nancy.

En l'an 2530 du calendrier lunaire bouddhique, soit 1987, la pagode comptait trois moines permanents, le Vénérable, un deuxième ayant prononcé ses voeux et un troisième, "refroqué". Le grand souci des moines, actuellement, consiste à rapprocher l'ensemble des Cambodgiens de la pratique du bouddhisme, dont ils ont été éloignés ces dernières années. Ce rapprochement vise entre autres à améliorer l'état de santé mentale et psychologique des migrants cambodgiens, aux prises avec de sérieux problèmes d'adaptation et de maintien de leur culture, voire de leur identité. A toutes heures du jour comme de la nuit, ces personnes peuvent obtenir un enseignement sur l'art de la méditation bouddhique, de même que de nombreux conseils.

Pour la majorité, soit 80%, la pratique bouddhique se résume à la célébration des deux principales fêtes religieuses, celle des Morts (septembre) et du Nouvel An (avril), et à une visite annuelle à la pagode nouvellement réaménagée sur la rue De Nancy. Quinze groupes de familles élargies, constituées de 15 à 20 personnes, participent à tour de rôle à la corvée du Ven Chan Hann ou l'offrande des plats au bonze. Ce travail bénévole vise à soutenir physiquement les bonzes pour qu'ils se libèrent pour les tâches religieuses et à entretenir la pagode. Quelque deux cents personnes âgées, presque toutes des femmes, s'en remettent à Bouddha pour se purifier et prétendre ainsi à une vie meilleure dans l'au-delà. Ces pratiquants des principes de sagesse contenus dans le bouddhisme constituent aux dires d'un des fondateurs de la Société bouddhiste, quelque quarante pour cent de la clientèle participante aux grandes fêtes. Une clientèle évaluée à cinquante personnes par semaine vient consulter les bonzes sur des affaires de famil-

le; le rôle de la Pagode ne vise pas à centraliser les activités religieuses, elles peuvent se faire tout aussi bien dans chacune des familles, à leur demande, lors des moments importants de la vie, au mariage ou à la naissance d'un enfant. Le bonze peut ainsi intervenir dans un mariage lorsqu'il doit officier la cérémonie et sceller les poignets des conjoints au moyen d'un fil de soie. La Société bouddhiste contribue à sa manière dite religieuse à améliorer la qualité des services à la clientèle québécoise et cambodgienne. Elle va offrir dans un proche avenir la possibilité à des Québécois de souche d'effectuer des stages en méditation bouddhique ou de prononcer les sept voeux sacrés.

Mais revenons maintenant à la convergence des migrants khmers à vouloir s'implanter tout particulièrement à Ville St-Laurent, où il est dit que les listes d'attentes de futurs résidents khmers sont longues. Ainsi les familles semblent se retrouver comme à bout de piste d'un aéroport (Dorval), où blotties au milieu des leurs, en grappes dans les quartiers Crevier, Ouimet et Décarie, situés en périphérie des zones francophones, elles peuvent recevoir davantage de services adaptés à leurs besoins immédiats d'adaptation.

Le Centre social d'aide aux immigrants a contribué à sensibiliser et à concerter les intervenants sociaux et scolaires du milieu à une meilleure offre de services. Il a entre autres lancé une association cambodgienne de l'Age d'or, constituée d'une quarantaine de membres bien actifs au sein de leurs familles étendues. A sa demande, le Centre local des services sociaux (CLSC) a embauché deux infirmières d'origine cambodgienne. L'école Enfant-Soleil où s'est retrouvée concentrée une population scolaire cambodgienne évaluée à 30%, soit 174 écoliers, a innové à sa manière dans une optique d'éducation interculturelle. La culture d'origine y est maintenue et valorisée grâce au Programme d'enseignement des langues d'origine (P.E.L.O.) enseignée par une professeur d'origine cambodgienne, Mme You Sambo, dont le mari a rédigé et élaboré la programmation du P.E.L.O. (3 niveaux). Des cours du soir sont donnés par des professeurs québécois jumelés à un interprète d'origine différente. Il reste compréhensible qu'une population croissante de familles cambodgiennes veuille s'implanter à Ville

St-Laurent, dans ce réseau de services adaptés et plus souvent gérés ou animés par du personnel cambodgien. Cette même communauté peut compter sur un approvisionnement frais en légumes, fruits, poissons et viandes que leur procurent deux importants marchés de la place, dirigés par des résidents d'origine cambodgienne. Ces aliments sont à la base de toute leur alimentation.

La fête au village

Les associations cambodgiennes s'enracinent donc dans les différents centres de regroupement des Khmers. Les commerces, restaurants et dépanneurs viennent ensuite s'y greffer. La marche vers le village mythique, à l'origine du mouvement migratoire interne de rassemblement, est manifeste lorsqu'il y a convergence des groupes aux lieux des deux principales fêtes religieuses. Le témoignage est ici éloquent:

> Quand nous allons fêter à l'école Marie-Anne, la fête du Nouvel An, par exemple, c'est à la place publique, au village que nous allons fêter et non pas, à une communauté ou association.

Ainsi, les Cambodgiens se défendent bien de mettre tous leurs oeufs dans le même panier. En ne s'identifiant pas officiellement à une association, ils préservent leur indépendance. Par contre, ils ne négligent pas pour autant les services que ces associations peuvent leur offrir, critiquant même au besoin les modalités d'application.

> Au moment de la fête du Nouvel An, l'école Marie-Anne fait place comble avec les quelques 2,500 Cambodgiens participants, ce qui donne 40% de la population khmère résidente à Montréal. Quatre associations cambodgiennes s'associent au moment de cette fête pour créer la fête du village.

La fête du village confirme au plus haut point que la communauté officielle ne saurait exister sans les réseaux de groupes de familles. Ne l'oublions pas, la communauté n'est qu'une extension du pouvoir que la famille khmère saura se donner en pays d'accueil pour promouvoir le maintien de sa culture. La fête du village c'est d'abord le rassemblement de base de familles qui s'associent pour se retrouver et festoyer. Tout

Cambodgien se défend d'appartenir exclusivement à une seule association, voire à une association quelconque. Il fuit les gestes légaux qui pourraient le compromettre à ses propres yeux, par exemple, la signature d'une demande de participation à un organisme. La vie associative doit être préservée coûte que coûte dans son cadre familier et intimiste. Si les Occidentaux affichent plus sûrement leur appartenance à une Eglise ou un organisme, il n'est pas du tout assuré que les Cambodgiens veuillent manifester publiquement leurs allégeances.

Les réfugiés khmers tentent encore de résoudre les embûches d'un passé qui continue de les hanter malgré eux, et qui se répercute dans les relations, à travers la méfiance héritée d'une décennie de guerres fratricides. Chaque famille est un lieu social d'allégeances diverses; telle compte à la fois un oncle fonctionnaire sous l'actuel régime pro-vietnamien et deux fils associés à la résistance ou guérilla. Le terrain d'entente demeure par trop sensible et les familles réussissent malgré tout à maintenir leur unité.

Le recours en pays d'accueil à une identification culturelle lavée de toute influence idéologique ou politique s'avère nécessaire, même si l'initiative paraît utopique. Le jugement des intentions est fortement handicapé par une vue subjective des choses. Il ressort de nombreux témoignages que les associations cambodgiennes en diaspora ne sortent pas tout-à-fait indemnes de la critique, du simple fait, par exemple qu'elles comptent des membres associés à une couleur politique. La toile d'araignée qui enserre les réseaux officiels d'entraide n'est pas si facile à dénouer. On se méfie des personnes qui n'étaient pas présentes aux derniers événements du Cambodge. Qui plus est, la structure même des associations, héritée d'un modèle légal uniforme, n'est pas sans rappeler la verticalité des rapports sociaux et hiérarchisés, présents sous les colonisations successives. Les Cambodgiens devront se donner un modèle d'association qui puisse les rallier dans leurs divergences mêmes et s'ouvrir à une collégialité accrue des familles, sans qu'elles perdent leurs spécificités. Depuis trop longtemps court l'idée d'un centre socio-culturel khmer sans qu'on trouve pour autant un terrain d'entente et de mise en pratique. L'éternelle histoire des courtisans aux partisans risque-t-elle de refaire surface? C'est l'une des questions que nous sommes amenés à nous poser

au terme de cette présente recherche. Tout au plus, pouvons-nous démontrer la valeur des rescapés du génocide: ils ont acquis dans le feu de l'épreuve un pouvoir de réflexion centré sur l'essentiel qu'est le maintien de la khméritude. Ils représentent ce sang nouveau sans lequel une communauté officielle en diaspora ne saurait se renouveler. De par leur expérience, ils deviennent porteurs d'une nouvelle identité culturelle. Ils héritent des leçons du passé et nous préviennent contre les abus mêmes de nos démocraties, en autant qu'elles servent à justifier un pouvoir sans la base, ou "une tête sans le corps", comme ils le disent si bien.

CONCLUSION

Le rejeu d'une histoire ... sans importance pour les occidentaux

C'est aussi le sujet d'un mimodrame sur vidéo tourné à l'UQAM (Montréal), auquel ont participé, entre autres, trois Cambodgiens, le premier comme metteur en scène et les deux autres, en tant qu'acteurs d'une scène déjà vécue. L'un était journaliste et l'autre, Khmer rouge. Se rejouait sous nos yeux avec la même placidité bouddhique qu'au temps des Polpotiens, la scène de l'illusoire libération de Phnom Penh, l'orgueilleuse et unique capitale du Cambodge des colonisés. Les rôles étaient joués sans bavures, comme s'il s'agissait d'une leçon depuis trop longtemps apprise. Le fils du metteur en scène jouait la jeunesse du Khmer rouge qui n'a appris à faire confiance qu'au Parti de l'Angkar suprême et au fusil. Le journaliste khmer jouait d'une infinie patience face à cet américain qui recherchait les solutions immédiates, opérantes. C'est inspiré d'une scène du film de la "Déchirure", dira-t-on, mais qu'importe, quand elle amène des Cambodgiens, par l'une de ces techniques dont ils sont tous admirablement doués, théâtre ou cinéma, à grossir la caricature de leur enfer, et ce faisant, à exorciser le mal qui, déjà depuis trop longtemps, les ronge jusqu'à la moelle des os. "Sans importance", c'est le titre du vidéo. Elle est aussi sans importance cette petite histoire où le Cambodgien se perçoit comme l'éternel perdant. Le Cambodgien déclassé, aiguillé vers les seules disponibilités d'un marché de l'emploi comme du logement, morcelé dans son appartenance à la famille étendue, dont il hérite de la charge de père ou de frère de la fille seule ou quelquefois de mari, quand viennent frapper les veuves à sa porte, et qui n'a d'autres recours que de

s'enfermer dans une inlassable quête du présent, le seul à pouvoir exister pour lui. Horizon à court terme, dira-t-on! C'est l'avenir du migrant khmer. L'éditorial du Bulletin de la Communauté khmère du Canada, en avril 1986, concluait sur ces termes: "Avec le Nouvel An, nous désirons un nouvel air. Pour le Nouvel An, nous voudrions vivre le début d'une ère nouvelle, rêver que tout peut changer, vraiment changer, avec la force d'agir: que l'O.N.U. redevienne efficace, le Cambodge puisse être libéré ..." Nous ajoutons: reconstruire ici leur Cambodge.

NOTES ET REFERENCES:

[1] Cette introduction constitue une réponse à l'article suivant:
SIMON-BAROUH, Ida. Relations interethniques et problèmes de minorités dans Enjeux ethniques, Sociologie et Sociétés, Vol. XV, #2 (oct. 1983). Pp. 153-166.

[2] YUM, June Ock. Network Analysis; Methods for Intercultural Communication. Ed. by W.B. Gudykunst and Y. Yun Kim. (in) International and Intercultural Communication Annual. London, Sage Publication, Vol. VIII, 1984. Pp. 95-116.

[3] PHAN, Pen. La télévision du Cambodge (TVC); recherche et reportage fictif sur le terrain au Cambodge. Montréal, Département de Communication de l'Université du Québec, 1985.

[4] Relevé de demandes d'admission à la faculté de médecine d'une université montréalaise.

[5] PHAN, Pen. La place du Cambodge dans les medias montréalais. Mtl., Département de Communication (UQAM), 1985.

[6] Recoupement d'extraits des différentes monographies et encyclopédies traitant de l'histoire cambodgienne, ses mythes.

[7] Le terme "Khméritude" est préféré à "khmérité", d'après une suggestion de M. L.J. Dorais, à la condition de ne pas lui associer le sens péjoratif que l'on trouverait dans l'expression "négritude". Le concept "khméritude" est un construit culturel comportant un ensemble de variables d'identification, de même substrat, qui associées aux conditions de la migration, déterminent les frontières du groupe ethnique. L'appartenance s'est retranchée dans la "khméritude", repli de l'affirmation culturelle en pays d'accueil. Dans le contexte d'une société pluraliste, confronté à d'autres allégeances, le groupe khmer définit son propre espace-temps culturel et social (réseaux). La quête de l'identification se poursuit inlassablement dans l'ici et maintenant de la transplantation, l'ethnicisation de l'espace d'accueil. Le village mythique devient alors la couverture symbolique des principaux réseaux d'entraide en pays d'accueil. En dehors des modèles associatifs imposés par la société, des réseaux de familles naissent et se

consolident. Lieu de la "re-souvenance obligée", le village khmer exprime le dynamisme de cette "co-existence" pacifique des Cambodgiens avec les autres résidents. La khméritude est confirmé par la mise en place des nombreux réseaux de liens intraethniques. (Cossette 1987).

[8] GARRY, Robert. Le Cambodge. (dans) D'un continent à l'autre; les réfugiés du Sud-Est asiatique; pour mieux les comprendre. Ottawa, Association Canadienne des Etudes Asiatiques, E.L. Tepper, éd. 1981, pp. 35...

[9] COSSETTE, Gilles. Profil d'intervention ethno-linguistique auprès de deux élèves cambodgiens de classe d'accueil; intervention sur trois années. Mtl., Département d'orthopédagogie de l'Université de Montréal, 1983. Un extrait, le conte khmer, du Lapin et l'escargot a été publié dans la série des Contes populaires des communautés culturelles, vol. 2 (1987) M.C.C.I. et C.E.C.M. Un vidéo a aussi été produit sur la mise en scène de ce conte par l'auteur.

[10] SELIM, Abou. Identité culturelle: relations interethniques et problèmes d'acculturation. Paris, Ed. Anthropos, 1981, pp. 66-67.

[11] Entrevues réalisées avec les présidents de deux associations khmères.

[12] YATHAY, Pin. L'utopie meurtrière. Paris, Ed. Robert Laffont, 1980.

[13] Journal de Montréal en date du 20 avril 1983.

[14] Ministère des Communautés culturelles et Immigration du Québec. Bulletin statistique annuel, Vol. 3-9.

[15] Ministère des Communautés culturelles et Immigration du Québec. Bilan de l'opération des réfugiés du Sud-Est asiatique. Mars 1982, 103 p.

[16] DESCHAMPS, Gilles. Etude longitudinale sur l'adaptation socio-économique des réfugiés indochinois au Québec: la deuxième année de séjour. (125 pp. & annexes). Montréal, M.C.C.I., 1985.

[17] Centre Social d'Aide aux Immigrants (CSAI). Une décennie d'intervention de logement auprès des immigrants: 1973-1983. Mtl., 1984, 55 p.

[18] Journal en langue khmère: Les Nouvelles de la Patrie (trad.), bimensuel Ville St-Laurent, 21 janvier 1986, p. 7.

Contenu de l'article intitulé: La tournée du président de l'Association des Cambodgiens du Sud-Vietnam, U.S.A. (New Jersey).

"Dans cet état, M. Kim THAY a l'idée de convaincre ses compatriotes cambodgiens de s'acheter des lopins de terre, côte-à-côte pour former un village cambodgien à 25 ou 50 kilomètres de la côte atlantique, puis ensuite de construire une pagode et une école khmère (Sala). Il faut aussi remarquer que dans l'état de Louisiane (USA), près de la ville de Mobile, le président de l'Association des Cambodgiens et un nombre important de familles ont déjà fait l'acquisition de lots de terre à proximité des uns des autres avec des maisons (Phtéas). Une pagode (Wath) est aussi construite au centre de ce que nous pouvons appeler un village (phum) proprement cambodgien. Et on espère que ce village s'agrandira."

Traduit par M. Pen PHAN.

LES VIETNAMIENS DANS LA BEAUCE

Quê T. PHAM

Saint-Georges est une petite agglomération de 22 000 habitants, paisiblement installée de part et d'autre de la rivière Chaudière, en Beauce, à un peu plus de 100 kilomètres au sud de Québec. Elle est administrativement divisée en deux: Ville St-Georges Est et Ville St-Georges Ouest, avec chacune son église, son hôtel de ville, ses écoles et ses cliniques.

St-Georges Est dresse son centre-ville grouillant d'activité sur la rive est de la rivière. Déployant confortablement ses quartiers résidentiels aux pittoresques villas sur les côteaux étagés de pins et de sapins, la ville domine sa voisine de l'autre côté de la Chaudière, relativement plate avec ses étendues parsemées à l'arrière-plan de fermes bordées par la forêt de conifères.

Dans ce cadre paisible de petite ville où l'industrie est à peu près inexistante, à part celles du bois (bois de chauffage et bois ouvré), du vêtement, du fromage et, dans les environs, celles de la céramique (St-Joseph) et de la pâtisserie (Ste-Marie), on ne comptait, avant 1975, comme population asiatique, qu'une seule famille chinoise, qui tenait un restaurant depuis des années, ainsi que deux Vietnamiens. L'un, ingénieur en chimie, enseignait — et enseigne encore — à l'école secondaire polyvalente (St-Georges Est) et l'autre était professeur à l'école des arts et métiers (St-Georges Ouest). Tous deux faisaient partie de la vague des étudiants vietnamiens venus au Canada dans les années 60, sous les auspices du Plan Colombo, et mariés à des Canadiennes.

En 1975 est arrivée la première famille de Vietnamiens réfugiés (14 personnes) dont les parents avaient déjà atteint la soixantaine. Installée à St-Georges Ouest où elle rejoignait un de ses membres, cette famille comptait trois générations: deux personnes âgées (les parents), sept adultes (leurs filles) et cinq petits-enfants (dont le plus vieux n'avait pas

dix ans). L'une des filles put trouver un emploi dans un restaurant, après avoir suivi un cours de cuisine à la Polyvalente. Cette famille appartenait à la classe moyenne des fonctionnaires de Saigon. Elle resta plus de cinq ans à St-Georges, pour s'établir ensuite à Québec.

En 1979, avec la vague des réfugiés de la mer, est arrivé un groupe de 49 personnes, dirigé là par les services d'immigration. Cet événement fit date à St-Georges. Jamais la ville n'avait reçu autant d'étrangers à la fois. Cela secouait la monotonie de ses habitudes. Des articles de journaux ("Les Vietnamiens dans la Beauce" — j'ai repris ce titre — de Ghislaine Rheault dans Le Soleil, principal quotidien de Québec) saluèrent avec beaucoup de sympathie ce contingent de néo-Beaucerons composé de Vietnamiens, Sino-Vietnamiens et quelques rares Cambodgiens. Il est difficile de chiffrer exactement le nombre de personnes appartenant à chacun de ces trois groupes, mais il est quand même possible de relever neuf noms de Vietnamiens de souche dans la liste fournie par le Centre de main-d'oeuvre de l'époque. Parmi ces neuf noms, on relève ceux de quatre étudiants, d'un vieux denturologiste, de son fils et de la fiancée de celui-ci. La plus grande partie des arrivants était des Sino-Vietnamiens. C'est tout-à-fait logique et explicable, vu la politique des dirigeants du Vietnam, qui était de favoriser la sortie du pays des ressortissants chinois.

Contrairement aux personnes installées dans les grandes villes, qui ressentirent une impression de froideur et de solitude, les Vietnamiens et Sino-Vietnamiens accueillis dans la Beauce au cours des années 79-80 devaient se sentir, sinon tout-à-fait chez eux, du moins bien entourés et bien au chaud, au coeur de cette petite ville de St-Georges, réputée pour son hospitalité. Avant même leur arrivée, un comité d'accueil fut mis sur pied — il se constituera plus tard en corporation sans but lucratif: L'Accueil aux néo-Beaucerons. Ce comité était composé de bénévoles, animés d'un grand amour du prochain, et qui témoignaient de beaucoup de souci d'apporter du réconfort à ces réfugiés dont les malheurs dépassaient leur imagination. Témoin ces paroles, pleines d'une compassion bienveillante, de Monsieur Donat Gilbert, vice-président du comité: "A les voir en apparence épanouis et sereins, on ne devine pas tous (leurs) malheurs. C'est peu à peu au fil des rencontres et des conversations qu'on finit par pouvoir imaginer ce qu'ils ont vécu" (rapporté par Ghislaine Rheault, dans le reportage cité plus haut).

La Commission scolaire régionale de la Chaudière se mit en frais, avec le concours de la Direction de la formation du ministère de l'Immigration, de constituer un centre de cours pour immigrants. Il fallait organiser un comité de responsables, choisir des formateurs, une méthode d'enseignement, des livres, du matériel audio-visuel, faire passer des tests à ces gens, afin de connaître leur niveau de culture et de leur faire suivre un cours de langue, qui pouvait durer jusqu'à trente semaines. Tout ceci a été clairement exposé dans le devis pédagogique que la Commission scolaire régionale soumettait à la Direction de la Formation de l'immigration, le 22 novembre 1979. Ce n'est qu'en décembre 1984 que Madame Thérèse Legaré, conseillère pédagogique à l'hôtel de ville de St-Georges Est et responsable des cours pour adultes, a pu dire: "Mission accomplie" (dans un communiqué intitulé: "Les émigrés vietnamiens: Ils ont eu un bon départ en Beauce").

En effet, l'expression était bien choisie, pour résumer cette oeuvre de réintégration que la ville de St-Georges s'est vu confier et a accomplie envers ces nouveaux compatriotes.

La tâche que s'était donné le comité d'accueil n'était pas facile, tellement ses membres avaient pris à coeur de mener à bien leur rôle. Il fallait trouver des logements adéquats à ces gens très disparates de par leur âge et leurs origines ethniques et sociales, leur créer un chez-soi selon leurs liens de parenté ou leurs affinités, les initier au mode de vie nouveau qui les attendait, s'occuper de leurs problèmes de santé, se soucier de leur confort et bien-être ... On m'a raconté qu'une dame devant allaiter son enfant en bas âge, un taxi venait la prendre à dix heures du matin à son cours de français, la déposait à la garderie, pour la ramener ensuite à son cours. Jamais réfugié n'a reçu autant de sollicitude de la part d'un pays d'accueil. Je relate ce petit fait en hommage chaleureux à l'endroit des membres du comité d'accueil de la Beauce, pour ce trait d'humanité qui leur faisait considérer le prochain comme un autre soi-même.

Cependant, de ce groupe initial de 49 personnes, il ne reste plus, en 1986, à St-Georges Ouest, qu'une famille sino-vietnamienne de cinq personnes, les H. Le père travaille comme mécanicien de machines à coudre à St-Ephrem et sa femme est employée dans une fabrique de vêtements de

Ste-Aurélie. Un fait est à mentionner, Madame H. ne travaillait pas au Vietnam et son mari y tenait un garage de réparation de scooters. Ils ont donc dû se recycler, suite à leur installation dans le pays d'adoption. Leur plus grand handicap reste encore la langue, qu'ils ne possèdent pas tout-à-fait. Pour les enfants cependant, il n'y a pas de problème. Ils suivent normalement leurs études, mais par contre, il ne parlent et ne comprennent plus le chinois, langue d'origine des parents. Les filles (14 et 13 ans) parlent encore le vietnamien, alors que le garçon (9 ans) a du mal à comprendre cette langue maternelle.

Où sont partis les autres? Les quatre jeunes Vietnamiens font leurs études (génie informatique) aux universités de Chicoutimi et de Moncton. Le vieux denturologiste s'est fait acupuncteur ou aide-acupuncteur à Montréal; son fils étudie la denturologie au CEGEP Edouard-Montpetit à Longueil. Quant aux Sino-Vietnamiens, ils se sont établis à Toronto ou Montréal, où ils ont trouvé un marché du travail plus diversifié (chaussure, vêtement, hôtellerie). Quelques-uns ont rejoint leur parenté en Californie.

De l'étude de cet échantillon de 49 personnes, on peut tirer les conclusions suivantes:

1) Ces réfugiés de 1979 étaient moins scolarisés que ceux de la vague de 1975. Sur les 49, on ne relève que cinq étudiants (10%) faisant partie de la moyenne bourgeoisie intellectuelle qui avait quitté en masse le pays en 1975.

2) Cette vague de réfugiés était majoritairement composée de Sino-Vietnamiens, plus désireux de faire du commerce ou trouver un emploi immédiat que de continuer leurs études. Ils quittèrent très vite St-Georges pour Toronto ou Montréal, où ils réussirent à entrer sur le marché du travail.

Chose curieuse, ces gens, bien qu'ils ne résident plus dans la Beauce, en gardent un bon souvenir. Ils considèrent toujours St-Georges comme un point de repère, y reviennent de temps en temps et entretiennent des relations entre eux. En 1981, une dame du comité d'accueil ayant perdu son mari s'étonna de recevoir — de ses anciens protégés — des marques de sympathie venues de toutes parts, ainsi que de la rapidité avec laquelle les gens s'étaient communiqué la nouvelle.

En avril 1980, un autre groupe, de 34 personnes, fut accueilli à St-Georges. Comme le précédent, il comprenait surtout des Sino-Vietnamiens. Comme lui aussi, après quelques mois d'adaptation, la plupart de ses membres repartirent vers les grands centres (Toronto, Montréal, Québec).

De ce deuxième groupe, il n'est resté qu'une famille sino-vietnamienne, les L., composée de trois frères, dont un marié avec sa femme et un enfant (cinq personnes en tout) et un jeune Vietnamien qui, ayant fini ses études en génie mécanique à l'Université Laval, est revenu travailler à St-Georges.

Un des L. a terminé en mai 1986 des études en mécanique des machines à coudre à l'école secondaire polyvalente de St-Georges. Son frère marié étudie l'électronique au CEGEP de Thetford Mines (à une centaine de kilomètres de là), mais il considère toujours St-Georges comme son lieu de résidence principal. Sa femme suit un cours de français, langue qu'elle ne possède pas encore, alors que leur fille de six ans, le premier bébé vietnamien né à St-Georges, ne parle que le français. Le troisième frère L. travaille à St-Théophile, comme mécanicien de machines à coudre. Fait à noter, ces Sino-Vietnamiens sont originaires de Hanoi. Ils ont traversé la frontière chinoise lors de la guerre entre la Chine et le Vietnam en 1979, pour ensuite gagner Hong Kong par bateau. Leurs parents sont restés en Chine.

On peut faire, à propos de ces gens, les mêmes remarques que pour le premier groupe:

1) Ces réfugiés étaient moins scolarisés que ceux de 1975. Sur 34 personnes, seulement trois (9%) ont fait des études avancées (deux à l'Université Laval, un au CEGEP de Thetford Mines).

2) Ce sont pour la plupart des Sino-Vietnamiens, intéressés avant tout par les possibilités commerciales et industrielles offertes par les grands centres urbains.

En 1982, est venu s'installer à St-Georges Est un jeune ménage sino-vietnamien de trois personnes, les H. Contrairement à ses compatriotes qui avaient tendance à partir vers les métropoles, ce couple a effectué le chemin inverse. De Toronto, où il avait été accueilli en 1978, il échouait peu après à Montréal, où il demeura un certain temps. Ayant un frère et une soeur parmi le groupe de réfugiés de 1979 installés à St-

Georges, Monsieur H. vint un jour leur rendre visite. Monsieur Gilbert, du comité d'accueil, lui conseilla alors de faire reconnaître son diplôme d'acupuncteur, puis d'ouvrir un cabinet de consultation à St-Georges Est. Celui-ci semble marcher assez bien. Le cas de Monsieur H. mérite notre attention, car il est le seul à avoir pu conserver la profession qu'il exerçait dans son pays d'origine. Son handicap principal reste encore la langue. Il en est ainsi pour sa femme, qui suit pour le moment un cours de français. Leur fille de cinq ans, née à Montréal, comprend le vietnamien, mais ne parle que le français, qu'elle a appris à la garderie.

Il faut faire ici une remarque au sujet de ces enfants sino-vietnamiens. Les H. de St-Georges Ouest (14, 13 et 9 ans), la petite L. (6 ans) et la petite H. de St-Georges Est (5 ans) parlent facilement, sinon couramment, le français, qui devient ainsi leur langue d'usage, alors que les parents ont encore du mal à s'exprimer dans cette langue. Ceci montre que plus l'individu est jeune, plus ses capacités linguistiques sont élevées.

Mentionnons, pour compléter cette étude, la présence d'un jeune Vietnamien parrainé par un organisme religieux et hébergé par un prêtre à St-Prosper. Après avoir travaillé un certain temps, il est maintenant au chômage et a demandé à retourner aux études à Québec (cours de français).

Dans cette vie nouvelle qui a commencé pour eux dans la Beauce, liberté est donnée à ces réfugiés de s'exprimer et de croire en un avenir meilleur. Liberté leur est aussi donnée de conserver les croyances religieuses traditionnelles (cultes de Bouddha et des ancêtres, culte du génie de la prospérité). Il n'y a eu qu'une seule conversion à la religion catholique (famille H. de St-Georges Ouest, cinq personnes).

Le comité d'accueil s'est aussi soucié de régulariser leur situation en ce qui concerne leur état civil: deux mariages ont été célébrés à St-Georges, pour deux couples (les H. de l'Ouest et de l'Est) déjà unis au Vietnam, mais qui avaient perdu les papiers légalisant cette union.

Cependant, le nombre restreint d'individus appartenant à la communauté vietnamienne de St-Georges ne leur permet pas de créer des associations ethniques. Ils se joignent plutôt à celles déjà en place à Québec ou à Montréal. Pour les fêtes traditionnelles, comme le Nouvel An vietnamien, ils participent aux réjouissances organisées par l'Association des Vietnamiens, à Québec ou à Montréal.

Récapitulons. Des 101 personnes (sans compter les deux professeurs établis avant 1975) accueillies à St-Georges depuis 1975, il n'en reste que 14 (en incluant le couple — avec un enfant — étudiant à Thetford Mines) au printemps 1986, soit même pas 15%, chiffre peu encourageant.

Pour Monsieur Richard Roberge du Centre d'emploi du Canada à St-Georges, la venue de ces réfugiés était liée à une expérience du gouvernement pour décentraliser l'implantation des boat-people. Mais cela n'a pas été une réussite, puisque presque tous sont ensuite partis vers les métropoles (Toronto, Montréal), faute de trouver sur place du travail ou un campus universitaire. Malgré la vie d'aisance et de confort que leur offrait St-Georges, il n'attendaient pas la fin des allocations gouvernementales pour repartir vers les grands centres.

Mais on ne peut pas non plus vraiment parler d'échec, puisque, d'une part, le passage des réfugiés a contribué de façon significative à la vie économique de la région (pour des retombées, estime Monsieur Donat Gilbert, de l'Accueil aux néo-Beaucerons, de plus de $1 million) et que, d'autre part, tous ont réussi là où ils ont élu domicile:

1) Ceux qui ont choisi de poursuivre des études universitaires les ont terminées ou sont en voie de le faire.

2) Ceux qui sont sur le marché du travail ont trouvé un emploi qui leur convient, surtout dans l'industrie de la chaussure et du vêtement. D'autres réussissent dans des branches assez variées: pâtisserie, hôtellerie, pharmacie, comptabilité. On relève aussi un soudeur, un électricien et un contremaître dans une usine de filtres pour autos.

Ce qui compte avant tout, c'est qu'ils ont quitté St-George et la Beauce confiants dans l'avenir, bien décidés à refaire leur vie, et que partis de zéro, ils possèdent maintenant une maison, une voiture et une situation stable.

CONCLUSION

L.J. DORAIS et K.B. CHAN

Les neuf chapitres de cet ouvrage visaient à brosser un tableau général des problèmes d'adaptation des réfugiés d'Asie du Sud-Est résidant au Québec. Quoique fort incomplet, ce tableau a pu, nous l'espérons, faire ressortir les principales caractéristiques — tant linguistiques que socio-culturelles — du processus d'intégration de ces nouveaux arrivants. Chacun des chapitres, en effet, mettait en lumière un aspect particulier de l'adaptation des réfugiés au Québec.

On a d'abord vu (Loveridge & Chan) que les problèmes liés au déracinement et à la réinstallation à l'étranger commencent dans les camps de transit, en Thaïlande, en Malaisie, à Hong Kong ou ailleurs. Ce séjour, tout temporaire qu'il soit, constitue pour beaucoup une expérience traumatisante, qui aura souvent des effets psychologiques à long terme sur l'insertion dans le pays d'accueil définitif. Les travailleurs sociaux et autres personnes au service des réfugiés devraient donc tenir compte de ce facteur et ne pas croire que le processus d'adaptation ne commence qu'au moment de l'arrivée en sol canadien.

Plusieurs auteurs soulignent ensuite que l'un des principaux obstacles à surmonter par les réfugiés indochinois est d'ordre linguistique. Sans une connaissance suffisante du français et — à un degré moindre — de l'anglais, il leur est impossible de fonctionner convenablement au sein de la société québécoise. Or les mesures prises pour pallier à l'ignorance des langues officielles chez la plupart des nouveaux arrivants ne semblent pas très efficaces. Pilon-Lê et Pham-Nguyen, par exemple, soulignent l'échec partiel des COFI (Centres d'orientation et de formation des immigrants) dans leur tentative d'initier les réfugiés à l'apprentissage du français. Ces auteurs y vont en même temps de leurs suggestions pour tenter d'améliorer la situation: adapter les techniques en usage au contexte culturel sud-est

asiatique, faire passer de trente à cinquante semaines la période maximale d'inscription au COFI et engager des instructeurs indochinois, afin de faciliter la transmission des connaissances linguistiques.

Quant aux classes d'accueil, destinées à faciliter l'insertion académique des enfants d'âge scolaire, elles devraient être non seulement maintenues, mais aussi multipliées et étendues jusqu'au niveau collégial (Nguyen). Mais par contre, l'adaptation réussie à l'école risque de se faire au détriment des langues d'origine (Pilon-lê). Il faut donc être vigilant et encourager les communautés indochinoises à prendre des mesures pour préserver leur héritage linguistique.

Le second grand problème est d'ordre économique. En période de récession et de chômage, l'accès au marché du travail est très difficile pour des nouveaux venus qui, en général, ne parlent pas la langue du pays et n'ont pas d'"expérience canadienne" (Deschamps). Il n'est donc pas étonnant que beaucoup de réfugiés aient renoncé à retrouver ici un niveau professionnel équivalent à celui de leur pays d'origine, ce qui entraîne parfois chez eux une bonne dose de stress. Malgré tout cependant, le support familial, l'aide social et le soutien communautaire peuvent rendre les difficultés économiques plus faciles à supporter que si elles étaient vécues dans l'isolement. En cas de sous-emploi ou de chômage par exemple, le réseau de parents et d'amis constitue le premier recours des réfigués. On le juge en effet plus efficace que les centres de main-d'oeuvre ou de services sociaux.

La famille constitue d'ailleurs, chez tous les Indochinois, une institution dont l'importance morale, psychologique et sociale est primordiale. Elle est source de support social, de continuité culturelle et d'identité profonde, au Vietnam comme au Québec. Le processus de migration peut cependant transformer les relations familiales traditionnelles, car il arrive souvent que le père perde ici son rôle de soutien financier et moral, au profit de sa femme et de ses enfants. Il y a alors risque de stress et de conflits. Les personnes travaillant avec les Indochinois devraient donc être sensibilisées à l'émergence de ce type de problèmes.

Au-delà de la famille, c'est la communauté ethnique qui peut le mieux jouer le rôle de support pour les réfugiés, en contribuant à leur assurer une intégration harmonieuse (Nguyên & Louder, Pham-Nguyên). Les associations, réseaux personnels et autres institutions vietnamiennes, cambodgiennes ou laotiennes offrent des services sociaux essentiels, tout en recréant ici des microcosmes asiatiques (Cossette). Ils contribuent de cette façon à amoindrir le choc culturel subi par les réfugiés, tout en donnant aux Québécois l'occasion de prendre contact avec des valeurs différentes des leurs (Nguyên & Louder). Les autorités devraient donc réaliser que les organismes indochinois sont particulièrement bien placés pour dispenser les services sociaux les mieux adaptés aux besoins de leurs membres, tout en jouant le rôle de gardiens par excellence des langues et cultures d'origine (Pham-Nguyên; Dorais).

Bien sûr, l'organisation communautaire est plus complète à Montréal, car l'importance démographique des réfugiés d'Asie du Sud-Est y assure une base solide aux divers organismes indochinois. A l'opposé, dans les tout petits centres, la communauté risque de se désagréger, comme cela a été le cas à Saint-Georges de Beauce (Pham). La mise en place d'une telle organisation n'est toutefois pas impossible ailleurs (à Québec et Sherbrooke par exemple), dans la mesure où les réfugiés possèdent des réseaux sociaux denses et des associations actives (Dorais). Règle générale, les communautés s'organisent plus vite lorsqu'émerge en leur sein une classe moyenne instruite et bien adaptée. C'est le cas par exemple des Vietnamiens de Québec - qui contrastent en cela avec les Cambodgiens et les Laotiens - où une bonne partie de la population, arrivée avant 1975 ou en 1975-76, est composée de professionnels et d'universitaires.

Il y aurait lieu, d'ailleurs, de multiplier les études comparatives sur l'organisation sociale de chacun des trois — ou quatre, si on distingue les Sino-Indochinois — groupes de réfugiés d'Asie du Sud-Est présents au Québec. On connaît, en particulier, peu de choses sur les Laotiens et les Cambodgiens. De la même façon, presque rien n'a encore été écrit sur les problèmes spécifiques des femmes, des vieillards et — à un moindre degré — des jeunes. Il reste encore aussi beaucoup à faire en ce qui

concerne le rôle exact joué par les associations ethniques, les idéologies politiques et les phénomènes religieux. On peut donc constater que loin d'être terminée, la recherche sociale sur les réfugiés indo-chinois au Québec ne fait, au contraire, que commencer. Sa poursuite et son développement sont, à notre avis, essentiels à une meilleure compréhension et, partant, à une solution plus efficace des problèmes de ces nouveaux compatriotes.

CONCLUSION

L.J. DORAIS and K.B. CHAN

The nine chapters in this book aimed at drawing a general picture of the adaptation problems of Southeast Asian refugees now living in the Province of Quebec. Although far from being complete, this picture has been able, so we hope, to underline the main linguistic, social and cultural characteristics of the Southeast Asian integration process. Each chapter tried to bring out one particular aspect of refugee adaptation in Quebec.

We have first seen (Loveridge & Chan) that the problems linked to uprooting and resettlement in a foreign country begin in the transit camps, in Thailand, Malaya, Hong Kong or elsewhere. Staying in the camps constitutes, for many refugees, a particularly traumatic experience, one which will often have long term psychological effects on their insertion in the host country. Social workers and other individuals should, thus, bear this fact in mind when dealing with refugees. The adaptation process begins long before these people first set foot in Canada.

Many authors then emphasize the fact that language is one of the main obstacles to overcome after arrival. Without sufficient knowledge of French and — to a lesser extent — of English, it is impossible for Indochinese refugees to perform efficiently within the Quebec society. But the steps taken to deal with their ignorance of the official languages do not seem, in most cases, to yield particularly good results. Pilon-lê and Pham-Nguyên, for instance, note the poor results obtained by COFIs (Centres for the Orientation and Formation of Immigrants) when trying to teach French to refugees. At the same time, these authors suggest a few ideas in order to improve the situation: COFIs should adapt their pedagogy to the Southeast Asian cultural context, they should extend the language training sessions to a fifty - rather than thirty - week period and they should hire Indochinese instructors, so that the transmission of linguistic knowledge be made easier.

As for reception classes, whose goal it to facilitate the insertion of school-age children, they should not only be maintained, but also extended to the college level (Nguyễn). However, we should not forget that a good academic adaptation may be detrimental for the original language of the pupils (Pilon-Lê). One must, thus, be watchful and encourage Indochinese communities to take measures aimed at the preservation of their linguistic heritage.

The other main problem is an economic one. In times of recession and unemployment, access to the job market is particularly difficult for newly arrived individuals, who, in many cases, do not speak the language of the host country and do not possess any "Canadian experience" (Deschamps). No wonder, then, that many refugees have given up trying to recover here a professional level equal to the one they were holding back in Southeast Asia. This may constitute a serious source of stress. For all that, family and community support, together with social aid, can render economic problems more bearable than if they had to be suffered in isolation. In periods of under- or unemployment for instance, most refugees first try to get help from their private networks of relatives and friends, which they consider more efficient than official employment and social service centres.

For all Indochinese groups, family constitutes an institution whose moral, psychological and social implications are of prime importance. In Vietnam as in Quebec, family is for them a major source of social support, cultural continuity and basic identity. However, it may happen that the migratory process alters traditional family relations. In many refugee families, the father has lost his function as a provider and moral support, on behalf of his wife and children. In such cases, the risk of stress and conflicts runs very high. Individuals working with the Indochinese should, thus, be made sensible to the emersion of this kind of problems.

Beyond the family, it is the ethnic community which can play the most efficient part as a support for refugees, by contributing helping them to integrate harmoniously (Nguyễn & Louder; Pham-Nguyễn). Associations, personal networks and other Vietnamese, Cambodian or Laotian organizations offer essential social services, while, et the same time, re-creating, here Asian microcosms (Cossette). In this way, they contribute lessening the cultural shock supported by the refugees, while providing the Quebeckers with an occasion to get in contact with new and exciting cultural values

(Nguyễn & Louder). The government should realize that Indochinese organizations stand in a particularly good position to deliver to their members the best possible social services. At the same time, they should be recognized as the principal protectors of Southeast Asian languages and cultures, in Quebec (Pham-Nguyễn; Dorais).

Naturally enough, community organization is more complete in Montreal, where the mere demographic weight of refugees provides a wider basis for Indochinese institutions. On the opposite, in the smaller centres, the community risks breaking up, as has been the case in Saint Georges de Beauce (Pham). But the advent of such an organization is not impossible elsewhere (in Quebec City and Sherbrooke for instance), if the refugees possess closely knit social networks and very active associations (Dorais). As a general rule, ethnic communities become better organized when an educated and well adapted middle class rises out of their midst. It is the case, for instance, with the Quebec City Vietnamese - in contrast with the Cambodians and Laotians - where an important part of the total population - that arrived before 1975, or in 1975-76 - belongs to the liberal or university professions.

As a matter of fact, there should be more comparative studies on the social organization of each of the three — or four, if the Chinese Indochinese are singled out — groups of Southeast Asian refugees now living in Quebec. More particularly, very little is known about the Laotians and Cambodians. In the same way, almost nothing has been written on the specific problems of women, elderly people and — to a lesser extent — the youth. There is also much to research about the exact part played by ethnic associations, political ideologies and religious phenomena. One may, thus, realize that far from coming to an end, social research on the Indochinese refugees in Quebec is just beginning. Its continuation and development are, so we think, essential for a better understanding of — and the finding of more efficient solutions to — the problems of these new compatriots.